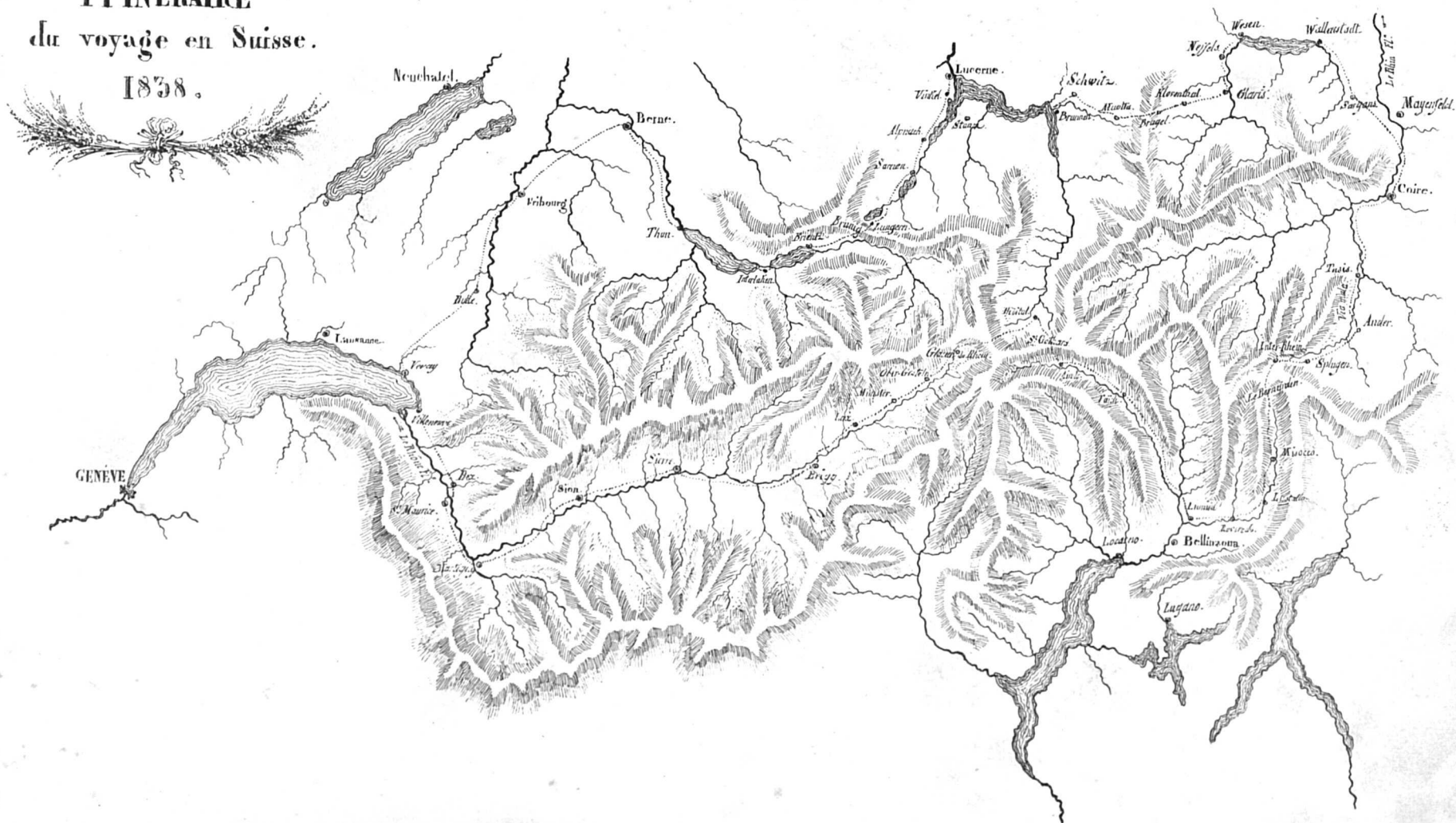




74/589

ITINÉRAIRE du voyage en Suisse.

1838.





Il est très-bon, en voyage, d'emporter, outre son sac, provision d'entrain, de gaieté, de courage, et de bonne humeur. Il est très-bon aussi de compter, pour l'amusement, sur soi et ses camarades, plus que sur les curiosités des villes, ou sur les merveilles des contrées. Il n'est pas mal non plus de se fatiguer assez pour que tous les grabats paraissent molleux, ni de s'affamer jusqu'à ce point où l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets de leur nature les moins délicieux. Au moyen de ces précautions, on voyage partout agréablement; tous les pays sont beaux suffisamment, on jouit de tout ce qui se présente, on ne regrette rien de ce qu'on n'a pas; s'il fait beau c'est merveille, et s'il pleut, c'est chose toute simple.

Ainsi en est-il advenu pour nous dans une excursion de trois semaines, durant laquelle nous avons été singulièrement favorisés par la pluie et par le froid. Nous cheminions au cœur des Alpes, et à défaut des merveilles de la contrée, dont les nuages nous dérobaient souvent la vue, nous n'avions en compensation ni les douceurs ni les distractions des villes. Mais notre petite bande bien unie, et transportant partout avec elle sa gaie et facile humeur, se

suffisait au besoin à elle-même. Il n'est rien tel que de vivre de sa vie propre. D'ailleurs, s'il est vrai que la sérénité du ciel communique de son charme à tous les incidents et à tous les spectacles d'un voyage, il est vrai aussi que les injures du temps ont leurs avantages pour qui sait les accueillir; elles rompent l'uniformité d'un plan arrêté et connu d'avance, elles obligent souvent à prendre un parti et à courir d'aventureuses chances; elles développent ce gai courage qui affronte les difficultés, et qui n'entend pas faire dépendre son plaisir des caprices du baromètre. Mais, surtout, si, comme c'est notre cas, l'on voyage en troupe nombreuse, la pluie et la tempête, au sein des solitudes et loin du foyer domestique, sont une sorte d'adversité qui rapproche, qui assemble, qui porte à s'entraider et à compter les uns sur les autres; l'on ne peut prévoir ni le terme de la marche, ni celui du repos, ni le gîte du soir, ni les choses du lendemain; ainsi, pour chacun il n'y a d'autre préoccupation que celle du salut commun. Orsi, tandis qu'aux rayons d'un beau soleil tous les jeunes voyageurs s'affranchissent et s'isolent, et que, comme les chèvres, ils se dispersent sur le penchant du mont, pour y choisir chacun le brin d'herbe qui lui agréer; quand l'orage gronde, quand les pluies s'établissent, ils se serrent les uns contre les autres, ils se trouvent transformés en une petite colonie compacte, vivant, agissant en commun, et dont on peut dire, à la voir composée de petits et de grands, de frères enfans et de vigoureux adolescents, *tous pour un, un pour tous*. Or là où cette noble devise est mise en pratique, là, n'y a-t-il pas contentement, plaisir?

C'est apparemment à cause de cela que parmi les plus belles journées de nos voyages, il nous arrive d'en compter plus d'une qui fut en réalité affreuse. C'était sur quelque cime, le froid glaçait nos membres, point de gîte, point de secours; la route incertaine, les pas dangereux, la nuit menaçante. En s'isolant on fait de ces heures là des heures de péril et d'angoisse; en s'unissant, en assurant le salut de tous par le généreux et actif concours de chacun, on en fait des heures de vie, de gratitude, d'expansive joie, dont le souvenir ineffaçable survit à celui des plus radieuses journées. Le Col d'Ortène, le Simplin, sainte autre montagne, nous est chère, et nous retournons la visiter comme on fait un ancien ami, non pas parce que nous y fîmes une marche facile sous un ciel d'azur, mais parce que nous y fîmes aux prises avec l'obstacle et le danger, qui firent surgir le dévouement, le courage utile, l'abnégation de soi, puis ce doux et triomphant plaisir qui accompagne tout succès où le cœur est pour quelque chose. Celui qui écrit ces lignes s'y connaît en fait de joies: il a toujours mis au nombre des plus réelles et des plus vives, celles qu'il a goûtées dans telles de ces journées

affreuses.

Ce la vérité, le froid et la pluie à qui nous avons eu affaire cette année, n'engendrent ni crainte, ni péril; c'est une simple contrariété, mais à redouter dans un voyage pedestre, lorsqu'elle se renouvelle pendant huit, pendant onze jours. Elle ne nous a pourtant pas la fâché, ni fait perdre une heure d'amusement, et nous étions si bien accoutumés aux rigueurs du ciel, que lorsque le soleil venait à percer un moment les nuages, il semblait que ce fût un plaisir d'extra, non mentionné au programme. Tantôt nous cheminions par la pluie, tantôt nous faisons halte au foyer de campagnards hospitaliers, tantôt nous colonisons pour quelques heures, pour la journée, dans une hôtellerie de village, assez humble pour que l'on s'y trouvât heureux encore de nous avoir, et de nous bien traiter. Aussi tôt les artistes achevaient leurs dessins, les naturalistes arrangeaient leurs collections, d'autres disputaient un enjeu de figures ou de noisettes, et chacun étant à l'œuvre, nul ne soupirait après le soleil qui d'ailleurs se moque des soupirs. Cette manière de prendre les choses naît à l'insu même des jeunes gens qui la mettent en pratique, mais elle ne se manifeste pas sans qu'elle soit, pour le maître qui en est témoin, la source d'un vif contentement.

Je le répète, il est très-bon, en voyage, de n'attendre rien du dehors, et d'emporter tout avec soi; son sac pour ne pas dépendre du roulage, ses jambes pour se passer du voiturin, sa curiosité pour trouver partout des spectacles, sa bonne humeur pour ne rencontrer que des bonnes gens, mais si à toutes ces choses on peut ajouter encore quelque petit goût pour le dessin, ou pour l'histoire naturelle, quelqu'envie d'observer quoique ce soit, ou le simple but de tracer quelques notes pour soi ou pour ses amis, on a de quoi faire le tour du monde avec agrément; le mouvement, la marche, la jeunesse font le reste. La jeunesse, c'est là malheureusement l'ingrédient, sinon unique, du moins principal; mais de même qu'il ne suffit pas d'être jeune pour être jovial et dispos au milieu des contrariétés atmosphériques, de même ce n'est pas une nécessité que l'homme d'âge soit grave et pensif au milieu de compagnons jeunes et folâtres. Tout l'invite à se laisser ragaillarder; bientôt il s'associe à cette juvénile allégresse, il la règle en la secondant, et il vient à se demander comment il est bien possible que l'on voyage avec agrément, si l'on n'est pas enveloppé dans ce vif et mouvant tourbillon d'adolescents.

Ces considérations nous portent à penser qu'en fond, pour le voyageur jeune et piéton, tout pays est bon pour

voyager avec agrément, parce que partout, le même mode d'être, amène les mêmes avantages, et que, pour le voyageur libre, indépendant, et qui ne comptant que sur lui-même, s'oblige ainsi à un exercice constant des forces de l'esprit et de celles du corps, il y a partout, quelle que soit la contrée, activité, savoir, conquête aventure, et nulle part cette torpeur oisive, cet insipide bien-être, où végètent tant d'opulents touristes. Aussi est-ce à nos yeux une erreur de l'esprit, une ignorance des vérités élémentaires, que d'attacher l'agrément d'une excursion à la satisfaction d'une curiosité, même louable ou reçue, au spectacle des monuments, des galeries, des musées, du lion de Lucerne, ou de la Chapelle de Tell; ces choses occupent des moments, et il s'agit de remplir des journées; elles peuvent n'être ni de votre goût, ni à votre portée, ni admirables en elles-mêmes; la plupart ne valent ni le temps, ni l'argent que vous aurez employés à vous faire voiturier jusqu'à elles. Il fallait n'en faire que l'accessoire, et vous en avez fait le principal; et c'est pourquoi vous bâillez en les regardant, vous remoniez en voiture tout satisfait qu'elles soient vues, singulièrement content qu'il n'y ait pas deux chapelles, trois lions, des galeries et encore des galeries, où vous vous ennuyez debout, au lieu qu'en voiture du moins vous vous ennuyez assis et sommeillant. Ah! je voudrais, cher Monsieur, qu'un beau jour, pour votre bien, la roue de votre voiture vînt à casser; il n'y a point de charron à l'entour, d'ailleurs vous êtes las de payer des postillons tantôt capricieux, tantôt grossiers, quelquefois ivres; Nous irons à pied! vous écriez-vous, dans un moment de mauvaise humeur, et vous expédiez votre valise, pour ne garder que quelques hardes, votre bourse et votre carte. Vous voilà avec un ou deux amis, plantés sur la route. Le monde est grand, dites-vous, cherchons un ombrage, et fixons nos étapes. Et voyez, déjà les choses qui vous entourent présentent un intérêt nouveau; déjà cet ombrage a une valeur grande, déjà ces sites ou ces villages qu'indique la carte, prennent à vos yeux une physionomie; l'un vous attire plus que l'autre, vous êtes aise de choisir par vous-même le lieu de votre halte, de votre dîner, de votre logis du soir; puis, vous vous mettez en route non pas avec la lointaine perspective d'un musée à voir, mais avec le sentiment qu'à chaque pas, tout en voyant les campagnes, tout en considérant dans les hameaux, dans les prés, sur les coteaux, au fond des vallées, mille objets récréatifs ou dignes d'intérêt, vous poursuivrez un but prochain et de toute importance, je veux dire ce quart d'heure de repos que vous vous adjugez à l'avance sous

l'ombre de ces châtaigniers qu'on distingue à l'horizon, ce déjeuner qui doit satisfaire un appétit incommu, primitif; ce bonheur plein et délicieux, d'arriver après une journée remplie. Dans un gîte tranquille, où, assis sous le porche, vous goûtez à la fraîcheur du soir un repos suave, pendant que le souper s'appête et que le lit se prépare. Cependant tous les souvenirs de la route se présentent à votre esprit avec une vivacité admirable, les châtaigniers, qu'ils étaient beaux, aimables! cette source, quelle fraîcheur! ce pâtre avec qui nous avons causé, quel langage simple, quelle pittoresque figure! Le bien-être, le contentement qui est en vous se répand sur tout ce que vous avez fait, sur ce que vous ferez le lendemain, sur les bonnes gens qui vous entourent, sur le gros chien de l'auberge dont l'accueil vous est aussi un plaisir. Que si la Chapelle est ici près, si les ruines d'un arc de triomphe s'élèvent dans un lieu voisin, s'il y a dans l'endroit une chose intéressante à voir, c'est gain, enchanterement, parce que c'est un plaisir de luxe qui vient s'ajouter à un bien-être déjà parfait. Que s'il n'y a rien de semblable, vous vous en passerez à merveille, rien ne vous manque, pas même les spectacles curieux; n'y en a-t-il pas partout où sont des habitations, des vaches, des chèvres, un chariot qui passe, une chapelle où l'on prie, une taverne où l'on boit, un taureau qui flâne, une cigogne qui niche sur un clocher? Prenez grace, cher Monsieur, et vous n'y manquez pas j'en suis certain, à cette ruine qui s'est brisée à propos pour vous apprendre ce que tant de gens ont le malheur d'ignorer, c'est qu'en voyage le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, point à ceux qui ne savent que le payer.

Et puis voir des musées, voir l'Alhambra, le Vatican et les sept merveilles du monde, c'est fort beau, surtout pour qui veut en voyage récolter de quoi faire un livre, ou de quoi briller parmi les touristes; c'est fort instructif aussi, on apprend là toute sorte de choses qu'on ne savait pas, et une multitude d'autres qu'on ne saura jamais, parce qu'on n'y entend rien, mais dont néanmoins on parlera, parce qu'on les a vues; mais en vérité, ces merveilles de l'art, ces sublimes babioles sont-elles, pour l'intérêt qu'elles méritent, ou pour l'instruction qu'en retire le vulgaire des voyageurs, au dessus des objets ordinaires de la nature ou de l'homme, qu'offrent aux regards du piéton les contrées qu'il parcourt; valent-elles ces changeants tableaux, dont chaque pas que vous faites vous déroule un coin

nouveau? Si du Vatican mon esprit s'élève sur les feuillets d'un itinéraire, ou sur les épaules d'un cicérone, jusqu'à Raphaël ou au Pape; quelle est la mesure en décombres, quel est le roc sourcilieux, la sablonneuse plage, la bourgade retirée, le solitaire vallou, qui par une pente plus douce, plus facile et plus élevée à la fois, ne le porte sans cesse jusqu'aux deux objets qui lui importent tout autrement encore que Rome ou Babylone, Dieu et l'homme? Où sont les vastes forêts, les sauvages déserts, les glaces resplendissantes et infinies qui ne racontent pas mille choses au passant qui les franchit ou qui les cotoie? Où sont les simples cabanes, les constructions, les travaux, qui n'instruisent pas en tous lieux, au sein des bourgades comme au bord des chemins, sur la condition ou sur la destinée de l'homme? Et par cette observation attrayante des objets répandus partout, toujours semblables par leur nature, et sans cesse différons par leurs accessoires ou par leurs accidens, n'arrive-je pas à une sorte de savoir plus sensé, plus réel, aussi fécond, que ^{celui où} parviennent ceux qui courent les curiosités et les merveilles? Tous les hommes peut-être n'ont pas ce penchant à observer, chez plusieurs l'égoïsme le tue; chez un grand nombre il n'a jamais été cultivé; nous n'hésitons pas à penser que les voyages à pied sont un des moyens les plus efficaces pour le faire naître.

Mais si nous avançons que dans certaines conditions tout pays est bon pour y voyager avec agrément, il ne nous appartient pas de méconnaître que la Suisse l'emporte à cet égard sur toute autre contrée. Sans parler des facilités matérielles qu'elle offre de toutes parts au voyageur, quelle autre terre sur le globe, concentre dans un plus petit espace, plus de merveilles quant à la nature, plus de variété quant à l'homme? Dans la même journée on change de peuple comme de contrée; l'âpre et le riant se succèdent, tantôt par degrés, tantôt par frappans contrastes; les mœurs, de simples ou de sauvages que vous les avez observées le matin, sont devenues le soir civilisées ou industrielles; ici de chauves sommités, là des croupes verdoyantes, ou des retraites d'ombre et de paix; puis cette chaîne des Alpes qui vous ouvre ses ténébreux défilés, soit que vous vouliez chercher le soleil de l'Italie, ses lacs d'azur, ses couleurs de fête, soit que, après avoir visité Como ou Lugano, vous rebroussiez vers les paysages plus sévères des Cantons. Les monuments s'y rencontrent aussi, les grands souvenirs y abondent, les plantes y varient comme les sols et les climats, et de toutes parts des sites sans pareils s'offrent

7

aux regards et aux crayons de l'artiste. Cheminer lentement, voir en détail, c'est jouir d'une pareille contrée! S'y faire voiturier au grand trot, c'est consommer gloutonnement et pêle-mêle les mets savoureux ou délicats d'un riche banquet.

Je me suis trop arrêté peut-être sur ces réflexions qui sont un peu en dehors ou en dedans du ton de cette relation; quel'on excuse ma prolixité. Elle a pour unique cause le désir de propager le goût d'une sorte d'excursion à laquelle une foule de mes compagnons de voyage passés ou présents, et aujourd'hui nombreux déjà, ont dû comme moi de grandes jouissances, et quelques avantages plus sérieux. Pour tous, le souvenir de nos tournées est demeuré siif et cher, la plupart en ont adopté ultérieurement et religieusement pratiqué le mode, chez plusieurs, que leur condition appelait à végéter dans l'opulence, le goût des plaisirs simples, né dans ces voyages, est demeuré pour orner leur vie de ce que la richesse ne donne pas. Absurément ils n'étaient pas philosophes alors, mes compagnons de cette année ne le sont pas davantage, et ils vont trouver que ce préambule dit de bien admirables choses dont ils ne se sont guère doutés; mais indirectement et à leur insu ils pratiquaient une méthode dont ils ont, plus tard reconnu la bonté et la portée. Avec ^{quel} plaisir, cette année encore, n'ai-je pas rencontré à Glaris, tout remplis d'en train, de contentement et d'appétit, deux jeunes anglais sortis de mes mains depuis dix ans! Ils venaient de parcourir l'Allemagne, le Tyrol et la Suisse, tantôt seuls, tantôt en compagnie de voyageurs qui s'adjoignaient temporairement à eux, mais toujours aussi simplement, avec les mêmes errements, plus de fruit, et autant de bonheur qu'autrefois. Les Anglais pourtant aisément leurs aises, ils ne craignent ni les voitures, ni même les wagons, et ils ne passent pas pour être dépourvus de guinées.

Une chose a manqué à notre expédition de cette année, et une chose dont nos expéditions passées nous ont fait sentir le prix, c'est la présence de Mad^e Töpffer au milieu de nous. J'oubliais de noter plus haut parmi les objets à emporter avec soi, une dame voyageuse, dont les forces, les goûts et l'humeur, soient à l'unisson de ceux de la troupe; qui soit l'amie des bien portans, et la mère des éclopés, et autour de qui tant de jeunes touristes exposés à tomber dans l'état sauvage, trouvent une occasion aux prévenances aimables, aux égards délicats, qui font l'ornement, et le charme surtout, de la vie civilisée. Rien ne saurait

Dans une caravane comme la nôtre, tenir lieu, sous ces différents rapports, de la présence d'une dame, quelque fabuleuse que paraissent aux habitants des contrées que nous traversons, l'apparition de cette voyageuse unique, cheminant par monts et par vaux, en compagnie de tant de voyageurs. C'est pourquoi, tout en réparant une omission, essentielle comme l'on voit, j'invite toutes les caravanes à s'adjoindre une compagne, comme j'exhorte plus d'une dame, qui n'a jamais essayé ses forces, et qui ignore peut-être jusqu'à quel point les cavaliers se montreront empressés à adoucir et à distraire ses fatigues, à s'enrôler dans la première expédition que dirigera son époux.

Notre troupe se composait de vingt et un individus, y compris M^r. Töpffer, M^r. Henri Déjean l'un de ses amis, voyageur adjoint, et David domestique, ou plutôt majordome et coadjuteur de l'expédition. Reste dix-huit élèves de tout format, de tout âge, de toute patrie, depuis le brimborion Fairbairn, que les immortelles journées trouvèrent en nourrice encore sous le ciel brumeux de l'Angleterre, jusqu'à Plaginsso, jusqu'à Soutzo, aujourd'hui graves étudiants, jadis marmots jouant sous le beau soleil de la Grèce. Suivant nos us et coutumes il s'agit de caractériser succinctement chacun de ces voyageurs; nous apporterons à ce soin toute l'exactitude et toute la politesse désirables.

Blanc a ceci de particulier qu'il est de Stimes, sans compter qu'il a un appétit terrible, des jarrets excellents, et une disposition totale, excellente aussi. Voir pour plus amples détails les deux voyages précédents, où il figure avec honneur.

Peters est un voyageur haut de 51 pouces, c'est égal; il a la voix basse, le timbre mûr, toutes les allures, gestes, et mouvements d'un particulier de sept pieds de haut; de plus il est content de sa taille, content de sa peau, content comme ça. Ainsi fait, le particulier est sonore, bongillon, et tient beaucoup de place. Du reste, marcheur intrépide, il laisserait bien loin derrière lui, tels grands gaillards qui voudraient essayer de lui tenir tête. Toujours à l'avant garde, on l'y distingue de loin sous forme d'un gros havresac qui se promène sur deux petites quilles, vives, gillotines, claudicantes, mais allant toujours, comme une planète qui a des soubresauts, par rapports aux volcans qui lui causent des demangeaisons. Dans les haltes, le voyageur Peters s'espace; une prairie lui semble étroite pour s'y étendre, et un

châtaigner mesquin pour s'y ombrager. Dans les villes, il a le port et le costume d'un ex officier à demi solde, mais que sa demi solde n'a pas engraisé. Dans les repas il pratique un régime, à la façon des octogénaires, et il y donne des entorses, à la façon des affamés. En tous lieux il taquine, réplique, affronte, rétorque, babille à l'envi ou dort à volonté; ou bien, d'une fort petite poche, il tire un très-grand livre, sur lequel il écrit et inscrit jour par jour les choses et évènements de la terre habitable. C'est le nouveau monde qui lui a donné le jour.

Heath réplique, rétorque aussi à tous et à chacun, et même à personne. Il est à la fois convenable et fatibuleux, sérieux et comique; en quelque lieu qu'il soit, l'on babille, on discute, on s'explique, on s'embraille, l'on éclate de rire: les vaches le regardent, et les oiseaux s'envolent à tire d'aile. Son charpeau a contracté sur son crâne une forme gesticulante aussi et amusante pareillement. Excellent compagnon, et non moins bon marcheur, il craint néanmoins les spéculations, et prétend qu'aucune ne lui a tourné à bien; c'est vrai qu'au passage des ruisseaux, volontiers, il manque le pied sec, et dans le vouloir écrase les poissons. Heath respecte les artistes, laisse faire les naturalistes, raille les numismates; son affaire à lui, c'est la visite des Eglises, chapelles, lieux saints ou consacrés, c'est aussi l'art de faire rire les chambrées jusqu'à désopillement complet de la rate, et entier épuisement du diaphragme. La gaieté est un ingrédient charmant pour celui qui le possède, et pour ceux à qui il le communique. La gaieté, à l'âge d'écolier, dans une chambre d'auberge à quatre ou à huit couchants, et la chandelle éteinte, c'est le souverain bien, la quintessence du plaisir! (Anglais.)

Adolphe et Auguste Morin, deux oisillons sortant de la coque, et trouvant que le monde est bien fleuri, bien riant, avec du grain partout, et partout de quoi boire frais, gazoniller, voler, sauter de bruyère en bruyère; voyagent de tout leur cœur et par tous les pores. Font une collection de batzen, dessinent les châteaux, attrapent les insectes, prennent des notes, picorent à tous les framboisiers, brouillent aux ambres aillies, folâtrant, rient, mangent, dorment, marchent, et vivent un an en trois semaines. L'aîné est Auguste qui a l'air du cadet, et le cadet c'est Adolphe qui n'a pas l'air de l'aîné. Ils ont l'attaque gentille et la défense riante, de façon qu'entre eux et Heath il y a guerre perpétuelle sans

morts ni blessés. (Français.)

Théodore Hermann et Adolphe Hermann, voir le voyage précédent. L'un numismate tranquille et scrupuleux; l'autre, oisiveur fougueux, chasseur effréné de tout ce qui vole, ou plane, ou se pose sur les arbres des montagnes. Il ne communique qu'avec les empaillleurs et fait un mince cas du reste des mortels. Visite les ornithologues des cités étrangères, et correspond avec ceux de Genève. Homme, décrit, classe tout ce qui porte ailes, abat au vol; poursuit, déniche, et sermine totalement, par trois fois en emplettes de volatiles. Jarrets cambrés, pied grimpeur, allure ample, chapeau de paille de jour en jour plus incohérent et primitif. Déteste et malmené son havresac, jette son bâton, ignore sa blouse, méconnaît le grand chemin et s'enfonce dans les forêts. (Américains.)

Plaginos. Voir le voyage précédent. Voyageur philosophe, convive grave, camarade rieur, marcheur admirable, allure posée, costume bien conservé, chapeau sage, pas régulateur, total prévenant et distingué. (Grec.)

Soutzo, voir les deux voyages précédents. Voir aussi ci-dessus l'article Plaginos. Aussi grave et plus rissolet, d'ailleurs identique au total et gréc aussi.

Hoffmann, voir les quatre voyages précédents. Inséparable de Soutzo, et total analogue au deux précédents voyageurs, avec le signe plus ou le signe moins, selon les termes de l'équation que l'on considère. Femme conservatrice, lustrée, et, dans les villes, parachevée de gants blancs. Jarrets Breguet et pieds à l'épave. Est le musicien de la troupe et pianise partout où se rencontrent pianos, clavecins, épinettes, crinocrins. La musique imprévue, la musique au gîte du soir, à la fin des fatigues, pendant qu'on se délasse, c'est délice. Le cœur est en train, l'esprit est vivant et renouvelé, l'âme décarbonillée de tous ordinaires soucis et prête à se laisser soulever jusqu'aux nues; au t'hème le plus simple, la voilà qui s'élève, qui s'enchant, qui se balance de ciens en ciens jusqu'au moment où entre la soupe. Les dieux alors quittent en tumulte l'Empyrée, et prenant place autour de la céleste table, ils goûtent l'ambrosie. C'est par quatre, par cinq assiettées, et ils mettent du fromage. (Genevois.)

Brandling voyageur qui débute avec plein succès. Il a deux idiomes: l'anglais qu'il parle avec un

timbre hardi et éclatant; et le français qu'il susurre sur un ton timide et doux. Il cultive les beaux arts et des si-
ne dans toutes les situations, mais il est sujet à perdre son album, à perdre ses crayons, à perdre sa canne, à
perdre sa chemise. Jarret d'acier anglais, allure chèvrine, comme les Morin, il grimpe tous les talus, visite
tous les framboisiers, pourchasse les fraises, zigzague et fait double route, s'arrière et rattrappe, devance et ar-
rive le dernier.

Dudeigneur, débutant aussi, s'équilibre par la tenue, la régularité et la conservation du costume, au
groupe Laginos, Soutzo, Hoffmann. Gai sans tapage, babillant sans éclat, taquinant sans vacarme ni
mêlée, et tenant toujours l'avant garde. Il cultive les beaux arts à partir d'Airolo où un album du pays
est offert en hommage et en amorce à ses talents. (Français.)

Fairbairn, la virgule, le brinborion, le tout petit bonhomme de la troupe, et néanmoins l'un des mil-
leurs pour le jarret, le courage et le port du sac. Parfois, la journée étant forte, et le pas bien allongé pour un
jeune mortel encore si peu fendu, il donne le bras à quelque géant; on se le passe alors ou on se le demande;
chacun et tous ont un œil sur ce petit objet qui pourrait s'égarer ou souffrir. Au bout de quelques jours de cette
vie Fairbairn se type, il est balé, bruni, renforcé, marcheur, tour du monde, particulier chef et indépen-
dant; chargé de son bannesac, et appuyé sur son bâton à noeuds, on dirait une figurine d'Auvergnat pro-
priétaire qui part pour aller vendre des bois. Dès qu'on fait halte, Fairbairn est sur pied, court aux
parpailions ou ricoche dans les flaques, ou risole en inquiétant les gisants. Son seul mal c'est un som-
incommensurable, qui le prend dès qu'on est arrivé à l'auberge; Alors Fairbairn lutte, nage entre la veil-
le et le sommeil, entre la soupe et le lit, après il oscille du buste, et s'éteint de l'œil; appuyé il ronfle. Soupant,
il rêve; repu il erre dans l'escalier, tombe sur une paillassse, et y demeure jusqu'au lendemain. (Anglais.)

Duval, voyageur sui generis, sac en arrière, tête en avant, et chapeau profondément modifié, retrouf-
sé, apointi par les injures du ciel et des hommes. Le jarret est bon, la tournure légèrement tambour ma-
jor, à cause d'un balancement de hanches et de certaines évolutions de canne. Tantôt mélancolique a-
vec des soubresauts de gaieté, tantôt farceur avec des retours de mélancolie; porté des toasts parce que ça dé-

saltère, et ne dépense rien parce qu'il met tout son numéraire en numismatique. Chaque matin il consacre des soins paternels à son sac, vieux vétéran renforcé de planchettes, maintenu par des ficelles, toujours près de périr par gonflement comme une vache qui a mangé du trèfle. Chaque soir il sort toute sa numismatique, l'étale sur la nappe, classe tantôt par grandeurs, tantôt par dates, tantôt par cantons; s'embrouille dans les rappes, se perd dans les zwanzig, et se donne du mal pour lire des exergues effacés ou noyés dans la crasse. Je ne conçois pas, dit Heath, cette plaisir tute sale, de gaader des choses malproper, qui été faites pour changer contre des choses très-bon à manger et à boooire. » (Genevois).

Bauendhal, seul germain de la troupe, voyageur claudicant, a des cors sous la plante, et marche comme quelqu'un qui danse sur les œufs. Avec cela, toujours gai, faisant la petite guerre, et, comme Démocrite, riant au mieux de lui-même et des autres. Duval ficelant, ou Duval classifiant, lui est un spectacle infiniment comique, suffisant, perpétuel, inextinguible. De son côté Bauendhal pilant du poivre avec des cors à la plante, est à Duval une constante récréation, et comme ils couchent ensemble, tous les deux se sont encore l'un à l'autre un nocturne spectacle où ils puisent une hilarité immortelle. (Prussien).

Sigmer, voyageur de taille et de poids, favorisé, c'est-à-dire portant favoris, et l'air âge mur. Très-fendu, ce qui le maintient à l'avant garde, fraternise avec les carabiniers, annote statistiquement les endroits et les distances; costume-noce dans les villes, et piéton distingué sur les routes. (Genevois)

Brice, voyageur rétorquant, résistant, et fabuleux dans ses emplettes. Achète et consomme, achète et sème sur la route, achète et se dégoûte. Veille tout endormi et dort tout éveillé. Barret inégal. (Anglais).

Enfin Hentsch, voir les précédents voyages, ^{déjà ancien} quoiqu'un peu brimborion encore. Pour d'un Collet imperméable qui lui donne l'air scapin. Fort jarret, peu de chair, mollet léger, bonne canne et pas accéléré. (Genevois)

Tels sont les dix-huit touristes élèves. Pour être plus sûrs de trouver place partout, on associe ces touristes par paires, et chaque paire n'occupe qu'un lit; par fois même il advient qu'il faut loger trois paires dans deux lits. Alors on fait l'opération

du dédoublement, c'est à dire qu'on dédouble les gros d'avec les exiguës, pour que les trois paires qui n'ont que deux lits soient composées d'un choix agréable de ces derniers; alors les gros se doublent entre eux à nouveau. Cette association par paires, donne lieu à l'association par chambrées: association temporaire, et soumise aux chances de localités, mais qui se fonde sur des rapports de goûts, d'amitié, ou de convenance. Il y a des paires calmes qui se recherchent pour former des couchées tranquilles et respectables. Il y a des paires folâtres qui s'assemblent pour crever de rire jusqu'à se faire la nuit. Il y a des paires éclopées, qui se conviennent pour s'administrer des soins réciproques. Il y a des paires vagabondes qu'on se passe, qui s'échangent, qui roulent de chambrée en chambrée. Il y a des paires chercheurs, parce qu'elles possèdent une brosse, ou une corne à souliers; il y en a qui sont de peu de secours parce qu'elles sont toutes nues quand la bise est venue. Enfin l'association par chambrées, engendre selon les cas l'association par étages, ou même, dans des occasions fort rares, l'association par corps de logis différents.

Durant le jour ces associations diverses se marquent à peine. D'autres courses agissent alors et président au libre arrangement des groupes. C'est tantôt la conformité d'allure, tantôt celle de goûts et de tempéramment; tantôt le hasard ou les incidents de la route. Ordinairement il y a une avant garde composée de jarrets secs, d'esprits moins curieux ou moins babillois, ou qui aiment à conquérir sur les autres un temps de repos. Viennent après un centre composé de jarrets plus tempérés, qui, sans halter, vont moins vite, mais qui regardent, picorent, babillent chemin faisant; c'est du reste une population flottante qui se recrute tantôt d'un éclopé de l'avant garde, tantôt d'un traînard régénéré. Viennent ensuite l'arrière garde où sont principalement les artistes, les naturalistes, les flâneurs, les démoralisés, les glaneurs de fraises ou d'ambresailles, les attardés par une cause quelconque, et M^r. Töpffer qui de là tient les rênes, et rattrape tout ce qui cloche. Enfin, après l'arrière garde, un ou deux traînards qui se contentent des histoires, s'adjugent des haltes, entrent dans les chapelles, ou prennent racine auprès d'une source, quitte à rejoindre par la suite des temps. Selon les endroits, selon le commun instinct, cette colonne s'espace sur un quart de lieue, ou bien elle se resserre en une courte file. Elle a beaucoup de pieds mais rien qu'une tête. Cette tête a rarement des inquiétudes en marche, et souvent une jouissance grande, quand elle voit tous ces pieds presser, ralentir ou s'éparpiller sans commandement, mais pourtant à son gré. Car sans une certaine liberté de mouvements et d'allures où serait le plaisir? Et sans une sorte d'unité et d'ensemble où seraient les

bon ordre et la sécurité?

Dans les montagnes et passages difficiles, le chef abdique en partie, en faveur d'un guide qui est responsable, et que personne ne doit dépasser. Lui-même, demeuré en queue, voit ses moutons au-dessus ou au-dessous de lui, et si quelqu'un d'eux gambade un peu fort pour la localité, il souffle dans sa corne, et ce petit bruit inspire du tempéramment au dit jeune homme, qui sans même se retourner comprend à qui l'on parle. Du reste, partout où il y a difficulté réelle, on s'attend, on s'entraide, par une sorte d'instinct on cherche le commandement, et les voyageurs déjà expérimentés, dirigent volontiers, ou empêchent une imprudence. S'égarer est dangereux dans certains endroits, c'est toujours désagréable pour soi et pour la caravane tout entière, qui, privée d'un de ses membres, ne peut poursuivre qu'elle ne l'ait retrouvé, aussi chacun devient prudent à cet égard pour lui et pour les autres. Il y a pourtant certains chemins qui semblent abrégatifs, et que nous appelons *spéculations*, qui sont des pièges toujours offerts aux jeunes touristes. Car les jeunes touristes sont tous du goût des chèvres, ils préfèrent le zigzag à la ligne droite, l'ardu au plain, le sinueux à l'uni, et les broussailles aux prairies. Les touristes de sens rassis, comme M^r. Töpffer, combattent souvent ce goût, et, avec la corne, ils rappellent les chèvres qui ressortent à regret des taillis, ou redescendent contre leur gré le ravin.

Les temps brumeux et frais sont charmants pour la marche, néanmoins rien ne vaut le soleil avec les teintes qu'il répand, les effets qu'il produit, et la sécurité qu'il inspire. C'est pourquoi il faut toujours diriger une expédition pedestre, en grande partie du moins, dans les montagnes. Le soleil réchauffe tardivement le fond des vallées, et si l'on est sur des cimes il délecte à toute heure, l'air y étant toujours frais et léger. De plus la poussière, ce fléau des plaines, ne se rencontre nulle part dans les montagnes. Le ruban ou chemin en ligne droite n'y est ni connu, ni possible; or deux heures de marche sur une route tortueuse où le paysage change à chaque tournant paraissent plus courtes qu'une demi-heure de marche sur une ligne monotone et uniforme. Enfin le chemin plat, et de plus bien domé, comme l'est la grande route, n'exerce qu'une sorte de muscles, et qu'une même partie de la plante du pied, fatigue au bout de quelques heures et la plante et les jarrets, tandis que les sentiers de montagnes constamment variés de pente, de nature et de sol, exercent tous les muscles, reposent l'un par l'autre, et permettant de faire sans fatigue ni souffrance des journées de dix, onze et douze lieues. En particulier sur les hautes Alpes,

et dans le voisinage des glaciers, où l'air ^{est} d'une fraîcheur et d'une pureté incomparables, où toutes les sensations ont une vivacité charmante, la marche devient une jouissance aussi réelle que peut l'être le repos, pour qui est harassé de fatigue. Notre situation géographique, du reste, favorise admirablement l'application de ces principes. On bout de notre lac s'ouvre le ^{est} Vallais, qui s'encaisse entre les grandes Alpes et les Alpes Bernoises. À droite comme à gauche, on peut combiner une suite de zigzag au moyen desquels on voyage habituellement sur des cimes sauvages, tout en descendant tantôt au midi, tantôt au nord, pour se rapprocher par momens de l'homme, des vergers, des bourgades, ou si le cœur vous en dit, des grandes villes.

L'expérience nous a appris qu'une expédition pedestre du genre de celles que nous faisons, gagne beaucoup à ce que le plan en soit conçu selon certaines données, par exemple, à ce que la partie montagnaise du voyage soit placée au commencement, et que les contrées populeuses, riantes, parsemées de villes, ne se rencontrent que dans le dernier tiers du voyage. Alors, de même que pour chaque journée il s'agit de conquérir par la fatigue l'appétit du banquet et les délices du repos, de même, à considérer l'ensemble de l'excursion, il s'agit de conquérir, ou plutôt de relever par le rude et l'abrupt des commencemens, les molleses et les douceurs de la fin. Après une quinzaine de jours d'activité et de fatigue dans des contrées souvent sauvages, quelquefois simplement agrestes, on atteint aux pays de culture, aux routes de plaine, et alors, qui dira bien ce que vaut une demi-journée de char à bancs, un séjour de quelques heures dans une jolie ville bien récréative, bien fournie en boissons, denrées, brioches et autres rafraîchissemens? qui dira comme chaque retour aux plus insignifiants détails de la vie civilisée, est agréable et piquant? combien il paraît neuf et doux de prendre, comme M^r. Tabot, une glace au premier café de l'endroit? Il n'est pas jusqu'au changement de toilette qui n'ait son côté de fête; la blouse est délaissée, le havresac livre toutes les richesses mises en réserve et dont chacune tire de la circonstance une valeur nouvelle que l'on est étonné et ravi de lui trouver. Pendant deux ou trois jours, ces jouissances se renouvellent, l'on atteint Sillenens ou Severy, et après tant de mouvement, l'on est encore charmé de s'asseoir sur le bateau à vapeur. Jusqu'ici c'était nous qui bougions sans cesse pour changer de spectacles, maintenant c'est le double paysage des deux rives qui fuit et se déroule pendant que nous nous pressons sous l'ombre de la tente?

Il y a encore une raison qui rend ce plan avantageux; cette raison est de haute politique et se lie aux arcanes de la Bourse communale. La Bourse communale administrée par M^r. Töpffer, arbitre et payeur des dépenses, aime à ne pas dépenser

ser certaines limites, et ceci, pour maintenir la dépense de cette excursion annuelle à la portée de toutes les bourses particulières, pour conserver intacts le mode et les traditions de simplicité, enfin parce que la république romaine périt par le luxe et le changement des mœurs, tandis que nous voulons que notre ambulante république vive et ne se corrompe pas. Un peu de luxe pourtant, fait par fois grand plaisir, ne fait pas grand mal s'il est passager, et ne laisse point de regret s'il est d'ailleurs inévitable. D'après ces principes, conformes du reste au proverbe, qui ne veut pas qu'on mange son pain blanc le premier, il y a convenance à commencer le voyage par des économies d'ailleurs faciles à faire dans tels coins où l'on serait bien embarrassé de se mettre en dépense, et qui n'engendrent point de privations dans un genre de vie où l'appétit assaisonne tous les mets, où la fatigue redonne tous les lits. Il se crée ainsi tout naturellement dans la Bourse commune une bénigne inflation, dont on la soulagera plus tard; une petite épargne qui permet plus de large vers la fin, alors que les auberges sont meilleures, mais plus chères; les véhicules bien agréables, mais coûteux; les douceurs un peu corruptrices, mais passagères, conquises, et admirablement savoureuses et savourées. Commencer par les villes, et finir par les montagnes, est une marche qui amènerait une anticipation de dépense suivie d'un changement de vie dont le contraste ne présente aucun des avantages que je viens de signaler.

Au surplus, ce n'est qu'en vertu du contraste, et parce que n'arrivant pas avec des vœux de stricte économie, nous sommes en général bien accueillis et bien traités, que nous trouvons de l'agrément aux grandes et somptueuses auberges des villes. Par elles-mêmes, elles nous séduiraient peu. Les honneurs n'y sont pas pour nous; une sorte d'étiquette y règne, à laquelle il est bon de se faire, mais difficile de se plaire longtemps; on y dîne à heure fixe, et selon un service prescrit; la table est louée; en outre, l'empressement des dormeillers est loin d'équivaloir à l'empressement d'un chacun de nous, lors que, laissé libre, il s'administre à sa guise, et sans autre contrainte que celle d'un équitable partage, nectar et ambrosie. Ce qui vaut mille fois mieux pour notre caravane, ce sont ces auberges simples mais propres, approvisionnées de vivres abondans plutôt que raffinés, et que l'on rencontre dans mainte vallée de la Suisse, ou dans chaque petite bourgade de quelques Cantons; ce sont, à défaut, ces modestes hôtelleries tenues par le gros paysan de l'endroit et qui servent dans les jours de foire, aux gens du pays. Là on se fait une fête de nous héberger, l'accueil est cordial, l'empressement réel et point gênant. Nous avons ceci, nous avons cela, on fera de son mieux. On nous alors de choisir notre soupe, à nous d'insister sur l'incomparable quantité de cartoffeln (pommes de terre rôties) qu'il nous

part, à nous d'arranger, de distribuer nos chambres, nos lits; à nous la salle, à nous la maison, à nous les maîtres, la famille, le foyer. Le plaisir naît du bon accueil, le bien être de la liberté, et la sécurité de ce que tout cela est sans danger pour la bourse, car ces bonnes gens nous demandent un prix qui leur paraît avantageux tandis qu'il nous paraît bien minime, nous nous quittons enchantés les uns des autres.

Ce que nous disons ici des auberges, nous le disons aussi des endroits, des cimes, des vallées. Il y en a qui sont encombrées de touristes, de chaises de postes, d'allants et de venants; partout tapage, mouvement, mille bruits de ville, mille greslots du monde qui vous accompagnent, et qui font un discordant contraste avec les scènes de la nature; mais il y en a qui sont silencieuses, paisibles, où rien ne vous ôte à vous-même et aux impressions que vous êtes venu chercher. En s'écartant de la grande route, seule pratiquée du commun des voyageurs, il y a telle vallée de travers où vous vous enfoncez avec l'aimable assurance que durant un ou deux jours vous ne vivrez qu'avec les bois, les prairies, et leurs pauvres habitants; que dans ce petit monde vous serez seules et maîtres, objet de surprise pour les pâtres, de bienveillance pour les villageois; et si vous y rencontrez un touriste, celui-là est votre semblable, il cherche ce que vous cherchez, au lieu de vous fuir, vous pouvez vous unir, cheminer ensemble, et former une de ces passagères relations auxquelles l'isolement, la nouveauté, le trait aventureux, donne un prix particulier, et dont la trace reste dans le souvenir, et quelquefois dans le cœur. Sans doute les jeunes touristes dont se composent nos caravanes ne sont ni très-contemplatifs, ni très-curieux de silence et de paix, mais outre l'agrément de la variété au quel ils sont sensibles, il y a ici pour eux l'attrait toujours si d'une liberté plus grande, et de même que dans la modeste hôtellerie, ils échangent quelques privations contre l'avantage de choisir, de disposer, d'arranger à leur gré; de même, dans ces vallées solitaires, ils s'accoutument fort de s'emparer sans contrainte, du bois, de la prairie, du chalet, et de cheminer à leur guise, sans que rien, ni personne, ni M^r. Topffer, mette aucune entrave à l'indépendance de leurs mouvements. Le Haut Valais depuis Brigg, le Kanderthal, l'Oberhasli, la vallée de Misocco, celle de Coire, l'Underswald, une foule d'autres présentent ces avantages.

Voilà déjà bien de détails qui seraient superflus s'ils s'adressaient au lecteur en général, mais qui ne le paraîtront peut-être pas aux parents et aux amis des voyageurs qui figurent dans cette relation, et qui forment le seul public pour lequel elle est écrite. J'ajouterai encore deux mots qui compléteront l'idée qu'ils peuvent se faire de nos

encore rien vu. A Ouchy, nous recevons la visite de M. M. Lerdoumet et Brunat, qui nous accompagnent jusqu'à Yver. Brunat est un ancien élève; d'il y a huit ans. M^r. Töpffer et lui sont d'accord pour trouver que c'est bien agréable de se rencontrer, mais que ça ne rajeunit pas.



Pers une heure, nous touchons à Gilleneuve; c'est-à-dire, que nous y toucherons, si nous ne touchons pas auparavant le fond de l'eau. En effet l'Égide, montre à la main est tout bâtil à s'en retourner; et il nous jette pêle mêle dans des bateaux qui flottent au hasard des velléités de deux manans. Le bateau qui nous porte regorge de paquets, de malles, de gens, les uns debout, les autres assis, certains équilibrés; et la moindre des couffes, le moindre ébranlement nous amènerait la visite de l'onde bleue. C'est peu gai. Les deux manans, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, debout sur les rebords, et la rame libre, font une sorte de manœuvre molle et sans accord. C'est peu récréatif. M^r. Töpffer finit par les apostropher vivement, ce qui ne soulève la frayeur de quelques dames qui aussitôt se pendent aux poches de l'Orateur, pour en cas. Par hasard le bateau arrive en dansinant sur la grève, et l'on en est quitte pour quelques détestables momens. Sur quoi nous remarquons deux choses.

La première, c'est que rien n'est stupide, rien n'est aveugle, rien n'est piston, comme de mettre l'exactitude du service; et la réputation vicieuse avantagé. De vitesse, avant la sûreté et la vie du moindre des voyageurs. Or, tous les bateaux à vapeur, et les nôtres aussi, surtout dans les mois de concurrence, tombent, par momens du moins, dans cet écueil, et font des stupidités très désagréables à ceux surtout qui voyagent pour leur agrément. Quant à ceux qui voyagent, montre à la main,

pour aller vite, il doit leur paraître tout simple et même spirituel, de sauter en l'air, ou de barboter au fond de l'eau pour la vitesse du service.

La seconde chose, c'est qu'il n'y a de sûr pour les embarquemens, que les embarcadères. Ces petits bateaux que l'on surcharge, qui ont contre eux la chance du vent, celle du bateau, celle de manquer la corde qu'on leur jette, et bien

d'autres, sont des embarcations détestables, quoique l'on puisse arguer des accidens qui ne sont pas encore arrivés, mais qui arriveront, nous n'en doutons pas. D'ailleurs, n'est-ce rien que de faire trembler les gens pour eux et pour les leurs, et doivent-ils se tenir pour contents, parce qu'on ne les a pas noyés? Beaucoup de personnes de notre connaissance ne voyagent pas par le lac, pour n'avoir pas à courir la chance de ces débarquemens; et quant à nous, notre principal motif autrefois pour descendre à Gilleneuve, où le bateau passait la nuit, et où le débarquement se faisait à loisir et tout près de terre, c'était d'éviter les débarquemens intermédiaires et peu sûrs d'Ouelby et de Savay. Or qu'est-ce qui empêche l'érection d'embarcadères, ou tout au moins une station du bateau au bord de la rive? ce n'est pas le peu de profondeur de l'eau, c'est la vitesse du service, cette stupide vitesse, à laquelle les Américains nos confrères, (et nous bientôt à leur exemple), sacrifient des cargaisons de ladies et de pères de famille. L'Idole des Mexicains avalait moins de monde, que n'en englobait cette idole de l'industrie, des capitalistes, des actionnaires, cette idole des désœuvrés de café, des badains de port, des flâneurs de la rue; cette idole de qui tant d'hommes attendent la richesse universelle, le mariage de hémisphères, la chute des préjugés, l'abolition de la peine de mort, la destruction de la poudre si Canon, et la société reformée et remise à neuf... la vitesse!

Sur ce nous prenons terre, et vive la terre ferme!... Là, on trouve des omnibus, mais des omnibus à musique qui fanfaronnent pour le bien du service. Cette diable de musique à manivelle, qui part inopinément, qui ne s'arrête plus, va toujours, va quand même; c'est une amorce qui nous semble propre à faire fuir le gibier. On la trouve sur le bateau à vapeur du lac de Thoun. Nous croyons qu'on la trouvera bientôt partout. C'est le progrès: les jouissances des arts ^{mises} à la portée de tous. Que de gens prêts à s'attendrir d'admiration, si on leur affirmait qu'avant cent ans, du train dont nous y allons, la serinette sera à la portée du peuple; le prolétaire travaillera en cadence, sur l'air de Malborough; il n'y aura plus de machine qui ne manivelle une triole! plus une filature qui ne symphonise par tous ses pistons!

L'Allemand, dès l'aigle, commence à ressentir ses cors et à danser sur les œufs; c'est vrai que cette route d'Aigle, si plate, si marécageuse, et pourtant jolie, donnerait des cors à ceux qui n'en ont pas. C'est qu'elle nous est archi et super connue, et que nous ne la pratiquons jamais que de nuit, ou à l'heure chaude. Or les pays de vignes, à l'heure chaude, sont incandescents. C'est ce qui rend le vin bon; c'est aussi ce qui altère le gosier; nous entrons donc dans

une pinte. Voilà M^r. le Pasteur, M^r. le Professeur, et toute leur suite, qui sont au cabaret, buvant du blanc. Nulle honte, nuls remords, pas l'ombre de décorum; on fraternise encore avec des altérés qui sont là et on s'en vante à merveille. Après quoi l'on s'achemine à nouveau: le soleil baisse, et nous touchons aux voyers qui ombragent les chemins voisins de Bex.

Nous évitons Bex, pour spéculer par les prés; c'est l'arrière garde qui fait cette bonne affaire pendant que l'avant garde qui a suivi la grande route nous attend, fusi per herbam, c'est-à-dire, étendue sous les ombrages. Bientôt la corne se fait entendre dans une direction alarmante pour l'honneur de ces messieurs. Aussitôt ils se lèvent en sursaut, et gambadent à travers champs. Dans son empressement, le voyageur Duval, chose incompréhensible, oublie son sac sous l'arbre et rejoint d'épouillé et pauvre comme Job. Et le sac s'écrie-t-on. Coup de fondre pour l'infortuné, qui rebrousse et regambade, pour rerebrousser et reregambader encore, au grand détriment des herbes et moissons. Depuis ce jour, Duval ne délaisse plus son sac, et il répare ce moment d'oubli par des heures de tendres soins.

Bientôt on arrive au pont de S^t. Maurice, et le petit homme descend de sa tourelle, réclamant le pontonage. Ce petit homme, prin, exact, presque mécanique, pour ceux qui l'ont déjà vu souvent, fait l'effet de ces figurines qui, dans les vieilles horloges, sortent d'un trou et frappent l'heure, après quoi elles rentrent gravement dans leur trou, jus qu'à l'heure suivante. Ce pont date du temps de romains, et cet éternel pontonage aussi, et ce petit homme avec. Il fit payer la légion Thébaine.

S'abord de S^t. Maurice est toujours charmant, et d'un pittoresque riche, antique et original. Ce qui est original aussi, c'est que, dans ce moment, il s'y joue une tragédie. Ce sont, dit l'aubergiste, nos étudiants. Des étudiants là! qui aurait cru? et de la tragédie! qui l'aurait deviné? Quel spectacle ce serait, non pas la tragédie, mais les tragédiens et le public! Malheureusement la catastrophe a eu lieu, le rideau est baissé, il ne se relèvera que demain.

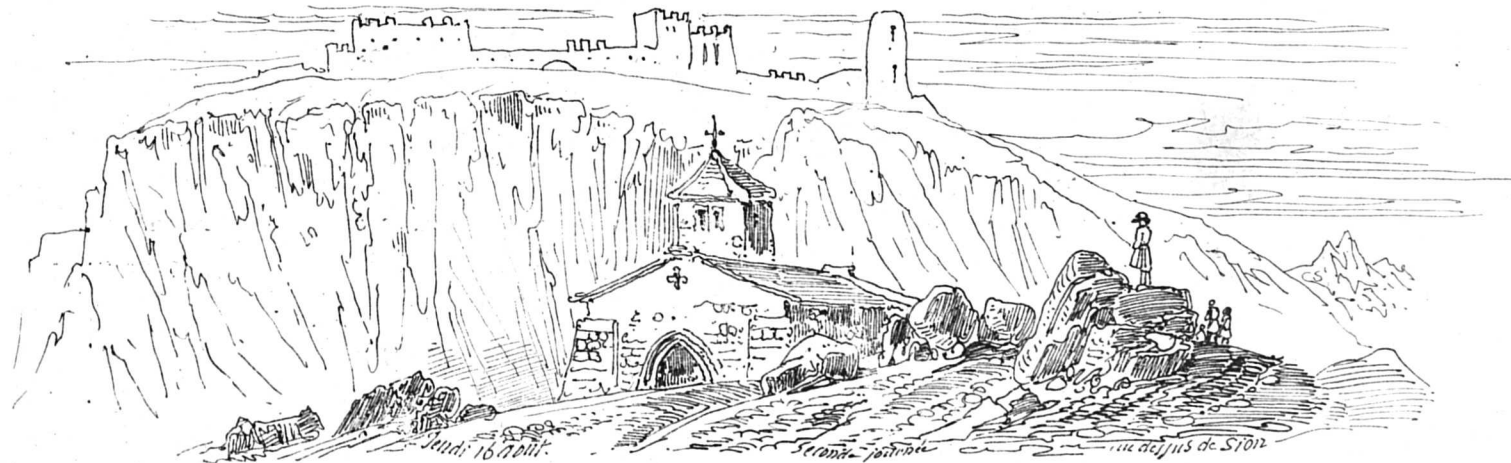
L'auberge est pleine. Des gens, très altérés à ce qu'il semble, occupent la table où nous souperons un jour. Un gros chien, race du S^t. Bernard, vocifère à tous venans. Un sommelier



...marche ran tan plan. Des douzaines de Valaisans et autres colloquent bruyamment dans le vestibule. L'hôte vague. Un grand diplomate en boupelande mystérieuse se promène d'une façon arcane, en attendant la diligence. Au milieu de tout ce bruit, nous seuls parfaitement calmes nous nous prélassons sur chaises et sofas, et rien ne saurait altérer notre quiétude. En effet notre destinée se prépare dans les cœurs, pour éclore quand ces altérés n'auront plus soif, et l'allemand qui a mis des pantoufles rouges, n'a garde de rien déranger au delà. Il songe au sac de Duval laissé sous l'arbre, et cette idée le tient en pleine joie. De son côté Duval songe au poivre, à propos de pantoufles, et ce songe l'entraîne en pleine hilarité. Mais

voici du sérieux... tout bouge... tout se lève... tout se recueille... c'est la soupe qui entre!





Drôle de nuit, et caractéristique. On la retrouve partout semblable, dans toutes les auberges du bas Valais, tant qu'on est sur la route du Simplon. Toute la nuit, titamare de chaises de postes de grelots et postillons; vers trois heures, carillon de cloches dans toutes les églises. Ce léger vacarme altère un peu le sommeil de l'étranger, mais il ne paraît pas qu'il agisse sur celui des naturels, ou bien serait-ce parce qu'ils ne ferment pas les yeux la nuit, que les Valaisans ont, de jour, l'air si endormis? Vers six heures nous sommes tous debout, hormis nos compagnons Murer, que nous quittons livrés aux douceurs du premier sommeil. Il s'agit de gagner le déjeuner par trois lieues de marche qui nous feront arriver à Martigny. Plusieurs qui se sentent déjà un creux monumental achètent des prunes pour combler la fosse. Entre autres, le voyageur Peters marche avec un corbillon auprès d'une femme qui lui répond: Baillerez, ç'qu'on plaira, (ce qu'il vous plaira). Peters croit qu'on lui demande cinq cornplairas, et le voilà bien embarrassé. Il voudrait acquiescer les prunes, mais cette monnaie lui est totalement inconnue, à Duval aussi, et à tous nos numismates. On vient à son aide et l'affaire s'arrange; Peters mange des prunes.

Plus nous visitons Lifsevache, ou plutôt, plus nous avons eu l'occasion de voir d'autres cascades, moins celle-

ce nous paraît mériter sa réputation. Elle n'a ni encrissements mystérieux, ni végétations élégantes ou fortes, ni entourage séduisant, et quant au volume d'eau, il est ordinaire. Pendant que nous nous reposons en face de la merveille, une voiture arrive, s'arrête, et le cocher descend pour veiller toute sa cargaison de dames : Hé là ! Hé ! la cascade ? Les dames ouvrent les yeux, baillant à la cascade, descendent sommeillantes, se laissent promener dans



l'haba mouillée et sous la rosée du phénomène, et après avoir accompli ce pèlerinage de rigueur, elles remontent en voiture justement assez réveillées pour réfléchir combien tout cela est peu récréatif.

Nous n'approchons jamais de Martigny, à jeun et par un beau soleil, sans éprouver tous les effets d'une entière démorallisation. La colonne s'étend sur une lieue de pays, et hormis un ou deux hommes d'avant garde, tout le reste se compose de traînards, dispersés, s'informant des distances, ou jonchant le bord des fossés, d'allemand pile, pile, le tout en pantoufles rouges. Théodore est vu pour la dernière fois, par l'avant dernier des traînards, assis auprès d'une flaque, où il considère des grenouilles. Il arrive



ra après que nous aurons tous déjeuné. Et que faisiez-vous donc ? — Je considérais des grenouilles !... C'est comme ceux qui portent des toasts parce qu'ils s'altèrent, ou les mœnniers qui portent des chapeaux blancs pour se couvrir la tête.

Trois messieurs déjeunent sur la table que nous venons de quitter, et quels messieurs ! énormes, rubiconds,

florissants, mais qui mourront avant l'âge, s'ils continuent à déjeuner de la sorte. Il se font servir de si bonnes choses, et ils les mangent avec un si large et bel appétit, que tout repus que nous sommes, la faim nous revient rien qu'à le voir, et le seul respect humain peut empêcher quelques uns de sauter sur leurs cotelettes.

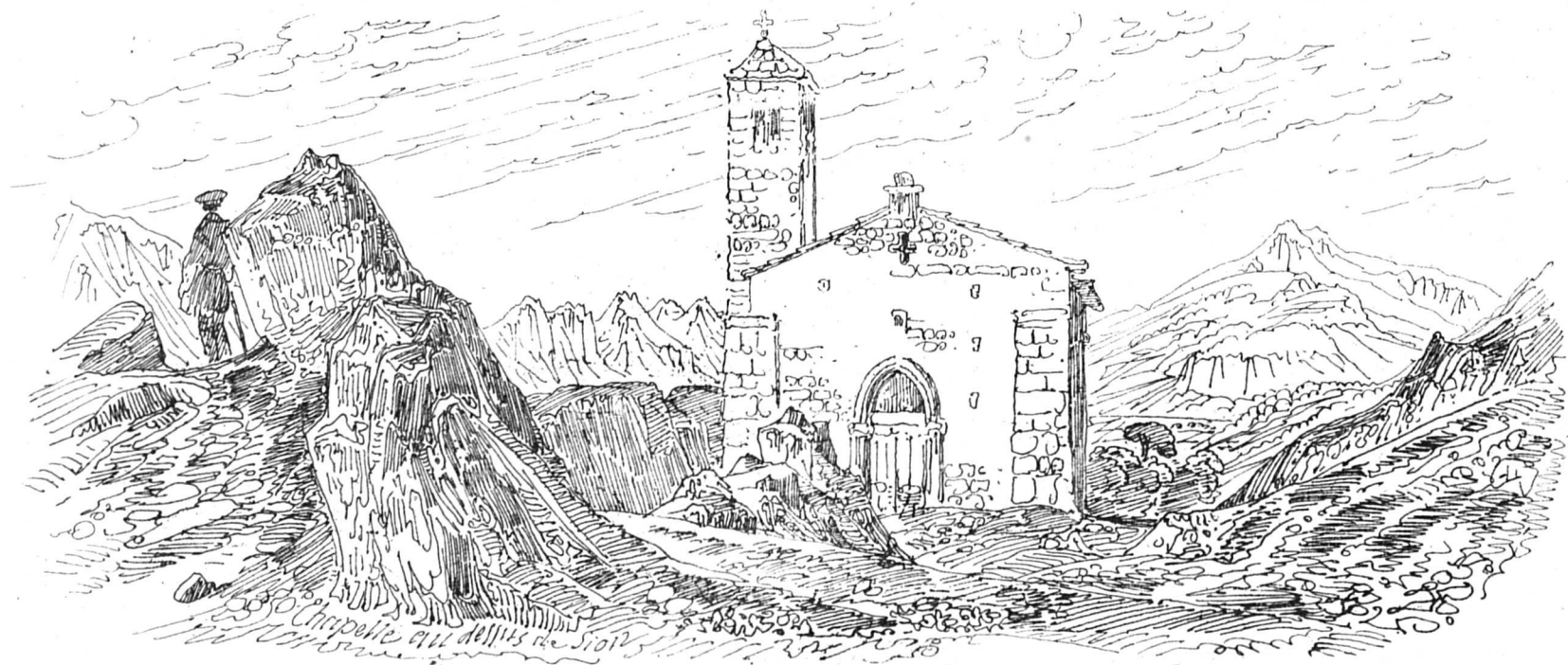
On prend ici deux chars pour franchir le grand ruisseau normal qui commence à Martigny. C'est d'une part, une calèche mollement suspendue, dont les molles balancemens endorment les sept voyageurs inclus, en sorte qu'ils présentent l'intéressant spectacle de l'innocence au berceau. D'autre part c'est un char à échelles, suspendu sur effieux, et dont les cahots tiennent en vie et en joie les quatorze voyageurs restans, qui pilent, pilent, et sans pantalons rouges. Dans ce char on élève des drapeaux, on fait une volure, on chante, on fraternise, il n'y a d'infortunés que ceux qui se seraient proposé de dormir. Du reste nous allons en poste, et à Riddes on change de chevaux et de postillons.

Le postillon du char est un homme d'âge, large d'épaules, haut en couleurs, qui cause dru, fouette sans cesse, et connaît admirablement les mérites de chacun des plants de vignes que nous dépassons. Ceci, dit-il, c'est de la Malvoisie, et puis bonne! Vous la paierez deux francs, vous autres; nous vingt sous; c'est juste. Moi j'en bois de préférence, par rapport au médecin qui m'a défendu le mauvais vin. Le mauvais vin c'est fatal! Beaucoup périssent par le mauvais vin. Du mauvais ça vous abrège la route du cimetière; de la Malvoisie, ça vous pousse dans les siècles, ... et pli, pla, nous allons ventre à terre; pile qui vent. En moins de trois heures, nous sommes à Lion, où toute la compagnie débarque sous les yeux de toute la capitale.

Le tems est magnifique et l'heure point avancée. Devant l'auberge, à la même place où nous l'avons vu chaque fois, végète cette sorte de crétin manchot qui est peinte dans le voyage de 1832, et qui sert à Lion de domestique de place pour faire voir aux étrangers l'Eglise des Jésuites visités, les Oghnettes et les Mascites, deux choses inconnues. Il reconnaît M. Topffer et sourit à la société; nous l'engageons aussitôt pour qu'il nous guide sur ces monts pittoresques, couronnés de constructions crénelées, qui dominent la ville de Lion. Nous faisons là un pèlerinage charmant. L'endroit est désert, la vue de toute magnificence, et tout y convie irrésistiblement les artistes à prendre leurs crayons, Roës, ruines, lointains, mouvemens du sol, arbres, et surtout murailles moussues, constructions séculaires tapissées de jeunes

plantes, percées de jours, assises sur de vieux arceaux, tout s'y rencontre de ce qui charme et ravit les peintres.

De cette solitude nous faisons notre domaine. Plusieurs dessinent au bruit des états de rire de leurs camarades. Ceux-ci ont en effet découvert dans le crétin aux aghettes une disposition à la vanterie, et un tour d'esprit fanfaron, qui, vu le personnage, sont, effectivement, impayables. Notre homme a servi la France, et



tué force ennemis, plus de cent-cinquante, dit-il. Vous voyez cette tour? c'est là qu'on enferme les méchants prêtres, et l'on me rend la clé. Et puis, faut qu'ils bougent là! et beaucoup d'autres propos analogues. Cependant le soleil se couche, après une visite sur l'esplanade du vieux château, d'où l'on domine toute la vallée du Rhône dans les deux sens, nous reprenons doucement le chemin qui mène au dîner.

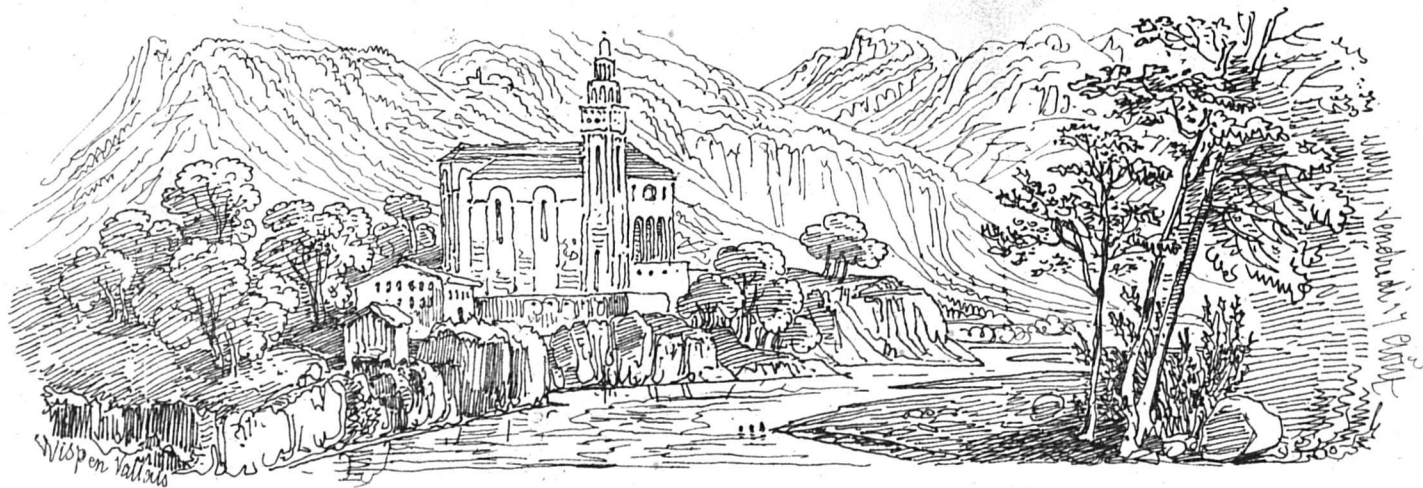
Par malheur la gourde de Duval, quoique recouverte en peau de veau, est intérieurement compromise; par malheur aussi c'est du sirop qu'elle contient; et par malheur encore c'est la blouse qui boit ce sirop. Ohe! Tufal! Tufal!! dit l'allemand.



Après le souper, Madame Mustori, notre hôtesse, nous surprend fort, en nous apprenant que nous avons mal soupé, et qu'en conséquence elle veut nous régaler de Malvoisie. C'est là un raisonnement où, bien que les prémisses soient fausses, la conclusion est admirable. La Malvoisie est servie... savourée... Las si bête le postillon de Rides; évident que cette liqueur là ne peut que ressusciter les morts. Nous faisons participer à la fête un Monsieur du Tésin, qui soupe au bout de notre table. C'est un bel homme de trente à quarante ans qui voyage à notre façon. Derrière nous, assis ténébreusement, sont des gentlemen à grand decorum, on n'ose les faire boire.

Ces choses faites, on gagne les lits. Ce que voyant, notre Tesinois se lève, et dans un mouvement de cordialité antique, il demande à M^r. Töpffer la permission de l'embrasser les deux joues. Qu'à cela ne tienne! et les voilà qui s'embrassent et se réembrassent chevaleresquement.





Encore une demi-journée en char; c'est en Vallais notre usage immémorial: le Vallais jusqu'à Brigg n'est qu'un long ruban de poussière, et le parcourir à petites journées, ce serait mal employer son temps. Nous prenons donc trois chars à bancs. Dans le premier, on converse agréablement; dans le second il y a une arme intestin; dans le troisième, on goûte les douceurs du sommeil. De nos trois cochers, deux ont pour principe de mener de la voix, jamais du fouet; aussi l'un dit sans cesse: Allez Lisette! l'autre: Oberidochlach! Mais les coursiers ne tiennent aucun compte de ces paternelles invitations, en sorte que nous cheminons de la vitesse de feu le fourgon Faure Bosc. Vers midi nous arrivons à Tourtemagne pour y déjeuner.

Il y a une cascade à Tourtemagne, et plus belle que celle de Pisse-Vache. Nous allons la voir, et un Jésuite aussi, qui promène un tout petit collège de cinq aliborons. On dirait un grand pâtre qui mène cinq agnelets, le long du fossé. Pendant notre promenade, le ciel commence à prendre un air cascade aussi, et la vallée passe du riant au diaphane.

C'est le père Simond qui tient l'hôtel de Tourtemagne. Le père Simond est un gros ventre

circuspect, qui emploie un sommelier grêle et de couleur tendre. Entre eux deux, ils nous font fai-



re un déjeuner exquis et abondant, seulement quand on demande du pain au sommelier grêle, il va voir le baromètre, et rapporte des nouvelles du temps.



Cet homme croit que nous nous nourrissons de l'air du temps, (excellent calembourg improvisé longtemps après.)

On prend congé du père Simond pour s'engager dans un ruban de cinq lienes. Le ciel s'assombrit toujours plus, néanmoins après quelques heures de véhicule, la marche fait l'effet d'un soulagement. La route est bordée de fossés marécageux où croissent de magnifiques roseaux. Adolphe l'oiseleur et quelques hauts-fendus enjambent pour s'en procurer. Voyant cela, le particulier Peters enjambe pareillement, et puis, moins fendu par la nature, il plonge sa jambe dans la vase. Le particulier Peters est surpris de la chose, mais pas d'intout décontenance. Il retire son pied, et s'achemine tout aussi content de sa taille qu'auparavant.

A 88isp, il y un pont couvert d'où l'on découvre un charmant paysage. Pendant que nous sommes occupés à en faire le croquis, passe un crétin impayable. Il porte une canne qu'il balance involontairement d'un air ombrageux et tambour major; on dirait qu'il nous passe en



revue et qu'il n'est satisfait ni de la tenue ni du fourniment. M. Töpffer s'empresse de le faire entrer dans son paysage. On le trouvera ci-contre.

Au moment où nous quittons le pont couvert, voici les cascades du ciel qui s'ouvrent, et la nature qui passe du diaphane au déluge. Hentsch qui a déjà son imperméable sur le dos depuis une heure de temps, est au comble de ses vœux; Tignier déploie le sien et y donne l'hospitalité à Blanc: on dirait Paul et Virginie. Les autres se font petits, enfoncent leurs chapeaux, bouchent les ouvertures, pressent la marche, ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient pémérés à fond. Tout de même ils vivent d'espoir et finissent par se persuader que cette pluie annonce le beau temps. Certains qui sont abrités sous le péristyle d'une chapelle y font la découverte d'une porte en bois, chargée de sculptures du 15^{ème} siècle, qui sont d'un goût et d'une élégance admirable. Certains autres qui sont entrés dans une cabane, y font la découverte de bons Valaisans hospitaliers, de qui ils obtiennent du vin pour tremper leur can. D'autres sont déjà à Brigg où toute la Caravane se trouve avant la nuit réunie, séchée, et dévorée d'un appétit vengeur.





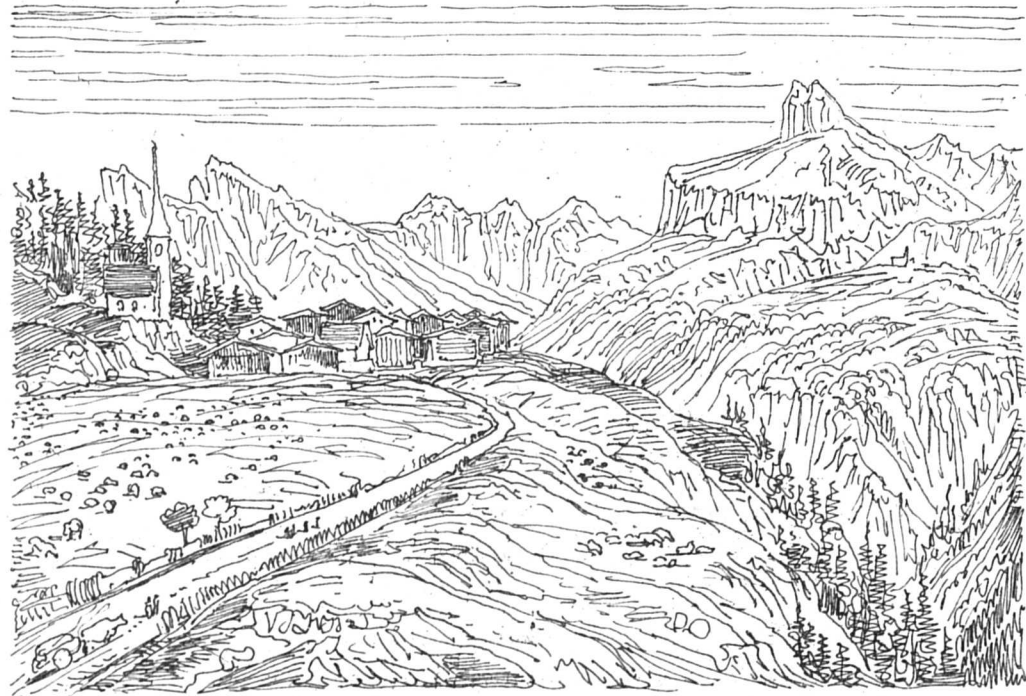
Samedi 18. AOUT. Obergesteln dans le Haut Vallais *eeeeee*

Le temps est sinistre, la nature mouillée, il a plu toute la nuit. De grises vapeurs cachent toutes les cimes, s'élèvent de toutes les gorges; néanmoins nous nous acheminons, quitte à nous comporter selon les circonstances. Laisant derrière nous le Simplon, nous franchissons le Rhône pour en remonter la rive droite, jusqu'à la source du fleuve. Plusieurs supputent combien de fois nous avons traversé le Rhône, à partir de Genève, et l'on découvre à cet occasion qu'un des voyageurs passe et repasse les plus grands fleuves sans s'en douter. Il se croit dans le prolongement de la rue de Cornavin.

Heath et Brandling venus directement d'Angleterre, et par la France, où le Catholicisme n'est un peu bien logé que dans les grandes villes, sont très surpris de rencontrer partout des chapelles et des images, aussi visitent-ils les unes et les autres curieusement, dans la compagnie de Théodore, à qui ils communiquent leur goût d'observation. Il s'en suit que, durant toute cette journée, ces trois voyageurs forment une arrière garde très en arrière et tirant sur le trainard.

Le Vallais au dessus de Brigg devient beaucoup plus pittoresque, et plus varié d'aspect. Dans la première

re partie, ce sont de belles forêts entrecoupées de prairies, de ravins; une petite route à chars serpente au travers de ces charmans endroits. Au dessus de Lax, la végétation est uniquement composée de sapins, mais les pâturages s'élargissent, le plateau s'élève, et l'on ne se sent plus, comme dans le bas Vallois profondément encaissé entre des montagnes immenses et rapprochées. L'air y est vif et léger: les habitants propres et de bonne mine, sans mélange de celtins ni de goëtreux. De distance en distance on rencontre leurs petits villages dont l'aspect est caractéristique: Ce sont des cabanes toutes construites en bois, qui se serrent les unes contre les autres comme pour se tenir chaud, et l'herbe du pâturage enclos de toutes parts ces nids de montagnards. Au



dessus du village, sur quelque rocher, ou abritée par la lisière de la forêt, s'élève l'église, dont la blancheur contraste avec l'obscurité des bois. Tout autour, et au loin, les vaches paissent en liberté, et le son harmonieux des clochettes achève de donner à cette scène un caractère de poétique simplicité. Tout en marchant, l'esprit et les yeux se reposent sur ces agrestes tableaux,

et qui empêche qu'on ne se livre aux illusions, de désir ou de regret qu'ils font naître? quel l'on... fasse des hypothèses de philosophe, des retours sur la propre destinée des songes d'âge d'or? Qui empêche, qu'à l'exemple de M.^r Siéux Bois, mais dans le secret de son propre cœur, l'on n'ait des velléités bucoliques, l'on ne prenne, un quart d'heure durant, la boulette, et le nom provisoire de Fircis? Niais j'anticipe, nous ne sommes



pas encore arrivés au plateau.

À une heure de Brigg, et pendant que nous sommes à considérer des arbres, qui lancés du haut d'une montagne, bondissent au fond d'un couloir de rochers, la pluie commence à tomber et elle nous accompagne jusqu'à Sax. À l'approche d'arriver à ce village on gravit sur une route en zigzag le flanc escarpé d'un mont. Plusieurs spéculent en droite ligne pour éviter les zigzag, et parmi ces chevreux, on remarque le voyageur Soutzo, qui depuis ce jour, y regardera de plus près avant de s'aventurer, dans des rocaillies abruptes et que la pluie rend glissantes. Soutzo arrive à ne pouvoir plus avancer, ni reculer, ni tenir en place, au dessous de lui est un profond abîme. M. M. Töpffer et Déjean accourent effrayés pour tenter de l'arrêter au passage s'il vient à rouler en bas; au même moment Dignier arrivant d'en haut parvient à lui tendre la main, et la délivrance de Soutzo nous arrache à une courte mais épouvantable angoisse. On attend ici les trainards pour qu'aucun ne s'engage dans la même aventure, et telle est, dans notre siècle, la fureur de spéculer que ces trainards en sont tous marris.

Au surplus l'inexpérience compromet, et l'inexpérience tire d'affaire. Celui qui, comme les jeunes gens, ignore le danger ou ne le raisonne pas, a mille avantages pour le combattre. À la place de Soutzo, étendu sur des rocaillies et accroché à une racine, mais qui trouve cela plus gênant que dangereux, mettez un prudent père de famille qui sait.

à fond tout le désagrément des abîmes, et qui raisonne pendu à sa racine, sur le désespoir de son épouse, et l'infortune de ses enfans, en cas qu'il vienne à choir; il est très à craindre que la tête du pauvre homme ne se brouille, et que de son épouvante ne naisse sa perte.

Il n'y a qu'un père de famille dans la troupe, et le moins qu'il peut, il se confie aux rocailles et aux rejetons; toutefois il n'a pas parcouru si souvent les montagnes, sans connaître ce sentiment d'abandon et de danger, dont l'effet est de repousser le cœur avec une extrême véhémence vers les objets d'affection que l'on a laissés au logis. Bien souvent, sans qu'il y ait danger réel, il y a risque immédiat; l'on voit la mort à trois ponces de soi, mais elle ne peut vous saisir, et il dépend de votre prudence que vous ne lui donniez aucune prise; dans ces momens le foyer domestique, les enfans dans toute leur grâce aimable, la patrie sous son air le plus cher, vous apparaissent, vous émeuvent, et quand l'étroite corniche est franchie, avec quelle vivacité vous sentez la valeur de ces biens, avec quel transport vous vous dites que vous les possédez encore.

À Lar, on nous sert le déjeuner dans une salle dont M^r. Töpffer n'a point perdu le souvenir, bien que douze ans se soient écoulés depuis qu'il y soupa, dans le voyage de 1826. C'est l'architecture, et le style valaisans dans toute leur pureté; on ne les retrouve ainsi que dans quelques endroits du haut Vallois. Plafond en bois, orné de compartimens à moulures. Poêle en pierre, avec niches chaudes entre le poêle et la paroi; et les armes du Vallois sculptées sur le front du séculaire édifice. De grands portraits d'ancêtres, graves, accoutrés dans toute la rigueur du costume. Une longue table antique, dont les solides ferremens sont travaillés avec élégance, et le pourtour orné de sculptures pleines de goût. Un grand bahu pareillement ciselé sur trois faces; des images, des crucifix, une aiguière en étain, complètent l'ornement de cette salle, dont les fenêtres à carreaux hexagones, sont basses, mais à la portée du coude des gens qui sont assis à l'intérieur, et, de plus, continues dans deux des côtés de la chambre. La fenêtre, c'est l'un des articles de confort du paysan suisse. Elle est ordinairement vitrée avec soin, tenue avec propreté, toujours placée du côté ouvert de la vallée, et chacune des deux croisées a de petits portillons aux fins de ne laisser entrer dans la cabane que juste ce qu'il faut de chaleur, ou d'air frais. Souvent, au dessous, une petite galerie supporte quelques caisses d'aillots, dont la fleur rouge brille d'un admirable éclat sur la touffe de feuilles grisâtres. Le dimanche on voit assis, au près de son portillon ouvert, le montagnard, qui, de là, regarde ses bois, ses herbes, l'air du ciel, le passant, et qui coule doucement sa journée dans un religieux repos. Car plus on pénètre avant avant dans ces

vallées, plus on retrouve dans le dimanche le jour du seigneur, une sainte solitude règne dans les prairies, tous les habitants ont mis leurs vêtements de fête, et brillent de propreté. Le matin, ils se pressent dans l'Eglise, on prie agenouillés autour du portail; le soir, quand la chaleur baisse, ils causent ensemble, appuyés contre la clôture d'un pré, ou assis sous le porche de leurs cabanes. Le vin est trop cher sur ces hauteurs, pour que le dimanche y soit comme dans nos campagnes le jour des buveurs et la fête des cabarets.

Les hôtes seuls de cette auberge ont changé. En 1826 c'étaient deux hôtes corpulents, mari et femme, ayant déjà l'air ancêtre, aujourd'hui, ce sont de jeunes époux qui ont plus d'empressement que d'aplomb, mais à



qu'il l'âge viendra, nous n'en doutons pas, et même l'air ancêtre. Des guides qui nous ont flairés, sont par là, au nombre de trois; et tous sont des retours. M^r. Töpffer sentant l'avantage de sa position, fait mine de ne point vouloir de guide, et par ce moyen bien simple, il en engage un à bas prix, et en a un autre qui vient pour rien, ce qui veut dire, pour ce qu'on voudra, lui et son mulet. On huche sur la bête d'abord un sac, puis deux, puis douze, puis Auguste par dessus. Et l'homme qui voit en espérance sa bourse main se grossir, est tout joyeux; il voudrait charger toute la caravane! Les pactes libres valent mieux que les pactes tarifés. A l'abri derrière un tarif, un guide est malotru tant qu'il veut. Il faut excepter toujours les guides de Chamonix qui ne se croi-

raient pas guides, s'ils n'étaient remplis de complaisance et de politesse.

Nous croisons un touriste de l'espèce novo. C'est un grand Anglais sinistre, en jaquette, et qui fait, en silence, et sans paraître regarder le pays, des grands pas mesurés. Deux hommes haletants courent après lui, portant sa valise et des carabines. C'est pour tuer des chamois. Tout le monde sait combien c'est facile, avec deux hommes surtout, une valise, de quoi changer de chemise et se faire la barbe. J'ai oublié de noter plus haut qu'il ne faut pas faire dépendre l'agrément d'un voyage du nombre des chamois qu'on tuera, ni le nombre des chamois qu'on tuera, du nombre de carabines qu'on emportera.

À partir de Lax, nous avons un temps magnifique. Tout est riant et plus frais, comme il a vécu après la pluie, et puis l'appétit. Theodore et Heat vont demandant dans toutes les cabanes à acheter du pain; ils n'en trouvent nulle part: "Je croyè, dit Heat, qu'il vivè, cette gens là, sur l'air, comme les chamélions." M^r. Töpffer, plus heureux, parvient à acheter du sucre chez un barbier, et dans une halte, il ensucre toute la population des marmots du village. Ce sucre leur est plus précieux et plus rare à posséder, qu'à nous l'ambre. Une vieille dame du bas Vallais se trouve par là: "Que c'est joli, Madame par ici?" lui dit M^r. Töpffer. Les naturels croient qu'on plaisante, et ils sourient. "Vous dites vrai," répond la dame. De bonnes gens, propres, et point de crétins. Oh! un bon pays, Monsieur, c'est sûr. Tous pauvres, et aucun misérable!...



Il s'agit à Munster de faire une buvette économique; nous entrons dans l'auberge qui est tout ouverte et assez jolie. Holà! hé! personne ne répond. On appelle dans le village; personne non plus. Tout le monde est aux foins. Alors nous nous asseyons pour prendre patience. Arrive enfin des montagnes un petit hôte propre et discret, qui nous fait en termes précieux des raisonnemens tendant à nous retenir chez lui. Mais nous sommes décidés à pousser jusqu'à Obergesteln, de sorte que l'on part, au moment où

arrivent les visiteurs de chapelle qui tombent sur nos restes.

En approchant d'Obergesteln, nous sommes vus par notre hôte futur, qui plante là foins et rateaux, pour nous courir après. L'auberge est une petite boîte, assez jolie d'ailleurs, mais que nous remplissons jusqu'au couvercle. Un remouleur est devant la porte, qui aiguise les couteaux de la vallée, aussi tôt tous les nôtres passent successivement sur sa meule. Un homme forge sous un hangar, quelle trouvaille! Aussi tôt toutes les

chent lui sont apportées, et il prend des commandes de quoi forger toute la nuit.

L'endroit lui semblant convenable, et l'homme digne, M^r. Töpffer confie aussi son bâton. Ce bâton a fait environ quinze voyages, et rendu mille services; néanmoins, bien que ferre, il a perdu par l'usure deux pouces et demi de sa longueur. Ce sont ces deux pouces et demi que le Cyclope d'Obergesteln est chargé de rendre au vieux serviteur. Alors s'évapore la triste idée d'une séparation prochaine, et s'ouvre tout un avenir de soins mutuels entre M^r. Töpffer et son bâton. Le corbin de cette canne est orné d'un riche pommeau d'argent, ramassé en 1830 sur la route du S^t-Bernard, et ajusté sur le temps. La forme en est insolite, et c'est pourquoi, dans les Cantons, M^r. Töpffer est toujours reconnu au pommeau de son corbin, avant de l'être à sa figure ou à son parler.

Duval procède ici à une reconstruction entière de son sac à planches, qui a des indocilités obstinées. Quand tout est fini, clos, ficelé, il serait à désirer que le sac fut ouvert, afin que Duval changeât de chemise, les gouttes lui tombent. O Tufal, Tufal! dit l'Allemand, qui du reste, depuis qu'il est dans la montagne, a vu disparaître ses cors, et marche des micux, sans tambour ni pantoufles.

Le repas est funéraire. Deux tout petits cierges éclairent la scène, et des spectateurs fantômes errent à l'entour. Tout vient à point pourtant, et l'on va dormir dans les petites boîtes.

Grande anarchie dans le lit Blanc et Noir. (Blanc et Peters qui n'est pas Blanc.)





Le temps est radieux et par grand bonheur, car il s'agit de passer la Furca, sous peine de demeurer clos dans notre boîte. En deux heures nous atteignons Oberwald, le dernier village du Gallais, puis les bases stériles du Mayenwand, et enfin le glacier du Rhône, qui comble la vallée dans toute sa largeur. Avant tout, nous déjeûnons dans la petite boîte de mélèze qui est au pied du glacier, M^r Töpffer y demande du thé, on lui sert sans hésiter une décoction de jolies fleurs blanches, C'est du thé de Suisse, l'autre n'est pas connu dans cet endroit.

Nous allons ensuite visiter la source du fleuve, et la voûte du glacier qui est en ce moment admirable. On dirait les arceaux gothiques d'une belle cathédrale; arêtes et parois chatoient de mille reflets, les uns verdâtres, les autres bleus; les uns sourds, les autres vifs et scintillans. On n'ose pénétrer sous cette voûte qui sans

cesse se détruit pour se reformer sans cesse, mais du haut de la moraine du glacier, les voyageurs unissant leurs efforts, font rouler en bas d'énormes quartiers de rocs mal équilibrés.

Nous avons décrit ailleurs la montée de la Furca, il suffit de rappeler qu'elle est fort rapide; en conséquence on multiplie les haltes, et à tous momens un amateur tombant sur son derrière, tous les autres en font autant, pour qu'il ne soit pas solitaire. M^r. Föpffer dessine ici le cheval de notre guide. Celui-ci vient voir, approuver, critique, et donne avec sollicitude des renseignemens sur la bête. C'est que M^r. Déjean lui a mis la puce à l'oreille. "Ce Monsieur que vous voyez, lui a-t-il dit, il dessine tout, parce qu'il écrit des livres ensuite. — Et les chevaux? — Les chevaux aussi? C'est alors que le bon homme est bien vite venu donner des renseignemens.

De halte en halte, on arrive au sommet, d'où l'on découvre un immense horizon de montagnes, sans aucune trace de végétation nulle part. A quelque distance, une caravane de messieurs et de dames montent à mulets le revers neigeux que nous allons descendre. Ce ne sont pas des n^o n^o, car ils font des signaux avant même de savoir qui nous sommes. On répond à ces avances, la caravane approche, arrive et se mêle à la nôtre. Ce sont des Français très aimables, très communicatifs, et un petit chevreau qui les suit depuis deux heures. Une des dames reconnoît Peters qui ne se hâtait pas de la reconnaître. C'est la première, il y en aura d'autres, et nous serons obligés de confesser que le particulier Peters est très-connu dans le monde. Cette caravane s'éloigne en nous laissant le chevreau qui s'est décidé à passer dans notre troupeau où on le comble d'amitiés, de croustilles, et de tabac, dont il est particulièrement friand.

Après quelque séjour sur ce col nous entreprenons de descendre. Il faut ici passer sur d'immenses pentes de neiges que l'on peut franchir de biais pour gagner un sentier qui en longe le côté, et que l'on peut aussi descendre directement en se glissant à la façon des guides. Plusieurs, ce sont les prudents, se décident pour le biais, d'autres, aventureux, ou seulement novices et curieux de s'essayer, se lancent dans la pente. A peine sont-ils en route qu'ils chutent, s'écablent, convulsionnent, et descendent les uns sur le ventre, les autres sur le derrière!... Cependant au milieu d'eux, l'oiseleur Adolphe descend debout, sans broncher, et arrive vainqueur au bout de la resplendissante lice.

Voyant cela, le voyageur Heath, veut essayer cette façon d'aller; il quitte le sentier, il met le pied sur la neige, puis le derrière, puis la pente l'emporte, et malgré ses réclamations, malgré ses assurances qu'il se repent, et qu'il reprendra le sentier pour n'en plus sortir, Heath va son train, glisse, roule, tourbillonne, désapprouve,

s'indigne, exaspère des vociférations d'honnête homme compromis... heureusement la neige se taise sous



lui, et le voit
la qui jouit de
quelque repos.
Mais il est enco-
re au milieu du
désert, les mains
glacées, le derri-
re compromis, et
bien averti que
s'il bouge la pen-
te le reprend et
l'emporte de nou-
veau sans lui
demander per-
mission.

Heath! Heath!
lui crie-t-on, ne
bougez pas! - Je
ne bouge pas!...
Au même ins-
tant Heath ras-
part, pour mesur-
er qu'à deux
pieds d'un trou



noir. Gare au trou, Heath! On lui lance une pique, la pique entre dans le trou, Heath y arrive aussi, sa jambe s'y

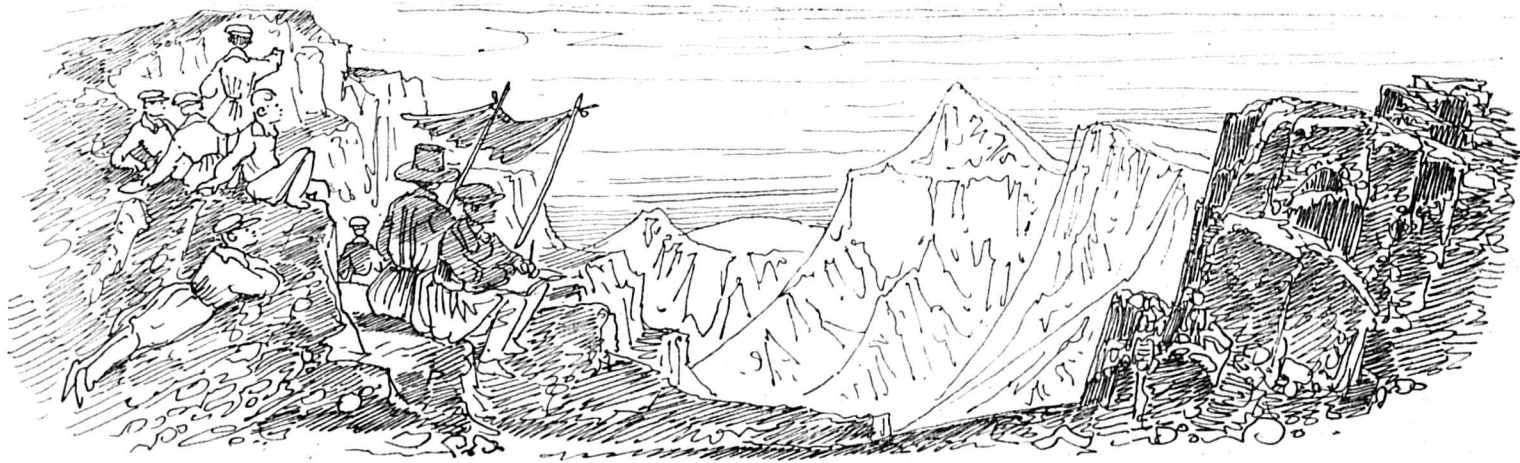
engage, et la pique s'engage dans son pantalon. On croit Heath au plus fort de la crise lorsque patatras! la neige s'écroute sous lui, et le voilà assis au fond d'un ruisseau, les pieds en l'air. ... Si la caravane n'a pas littéralement crevé! de rien ce jour-là, ce n'est ni la faute de Heath, ni de la caravane. Plusieurs en sont à descendre par terre, livrés à des éclats inextinguibles qui se renouvelleront à chaque fois qu'il sera question de l'aventure, ou seulement de neige, ou seulement de pente ou de trou.

Le reste de la descente se fait sans encombre. Adolphe l'oiseleur, sorti des neiges, voit un oiseau, prend une pierre, et abat sa proie, c'est sa manière. D'autre part le petit chevreau nous est fidèle, si fidèle que nous ne pouvons parvenir à le perdre, ni à l'effrayer assez pour qu'il se sépare de nous. Il nous faut le livrer à des femmes du pays que nous croisons, et qui l'emmènent de force. Le sentier en approchant de Réalp devient perfide et dangereux.

Réalp est au pied de la Furca dans la verte vallée d'Urseren, déjà décrite dans le voyage d'il y a deux ans. Nous y trouvons toujours les naturels embrouillés. c'est à-dire, barbouillés de noir violâtre, jusqu'aux yeux, à la façon des satyres en goguettes qui se barbouillaient de lie. La faim est canine, crainte d'émence, M^r. Töpffer se décide à faire une distribution de vivres, assez pour empêcher une révolution, pas assez pour ôter l'appétit qui réclame le dîner. En effet nous n'avons plus que deux heures de marche jusqu'à l'Hôpital où nous atteignons bientôt la grande route du S^t Gothard.

Adieu aux auberges tranquilles et aux hôtes empressés. Nous voici dans le pays où l'on ne considère comme voyageurs dignes de quelque attention que ceux qui arrivent en chaise de poste. Aussi sommes-nous reçus d'une façon disgracieuse, et tolérés plutôt qu'accueillis, jusqu'à ce que pourtant on ait eu le temps de reconnaître que nous sommes d'assez bonne compagnie. Malheureusement, cette découverte n'a lieu qu'après le dîner, qui est en conséquence maigre, sans serviettes, mal servi. Dans le fromage de Réalp on aurait les dents longues. Pendant le dîner l'oiseleur Adolphe part pour Andermatt où sont des ornithologues, il y fait comme Don Quichotte dans la caverne de Montesinos, un mystérieux séjour, et il y en revient ruiné.

On nous reprend une de nos chambres, avec notre consentement pourtant, et en revanche deux paires coucheront sur des lits futurs, dans la salle où nous dînons. Cette chambre contient toutes les chaises de la maison, en sorte que jusque par delà minuit tout l'Hôpital s'y viendra fournir de chaises au détriment des deux paires qui feront des songes étranges et des remarques intimes.

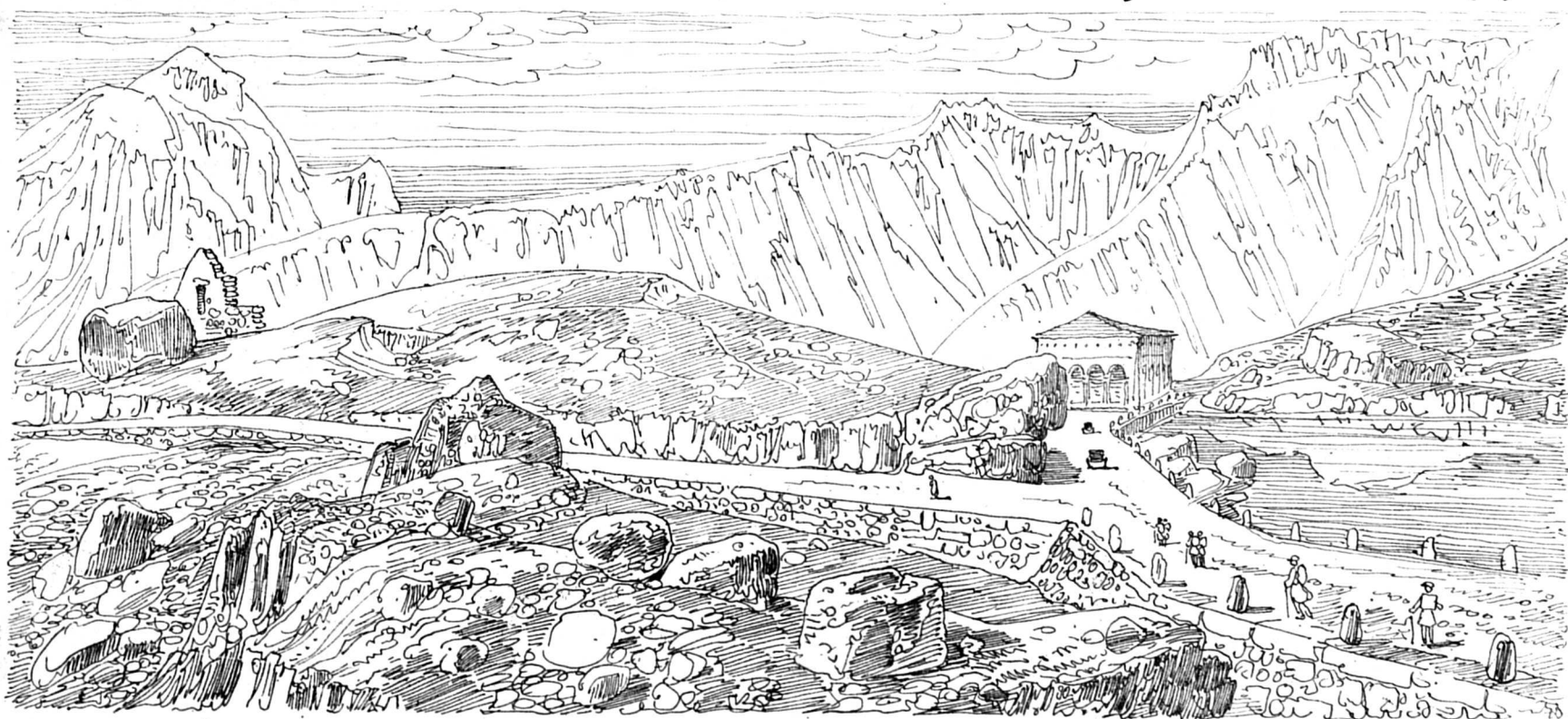


Nous avons à faire aujourd'hui un passage intéressant, celui du St. Gothard; nous partons à pied, à jeun, de grand matin et nos sacs sur le dos. Un froid brouillard enveloppe la montagne en sorte qu'à deux pas nous perdons de vue l'Hôpital.

M^r. Töpffer avant de quitter cet endroit a voulu y mettre une lettre à la Poste. C'est une femme qui est l'unique employée. — Faut-il affranchir? — Pour quel pays? — Pour Genève. — C'est trente sols. — Je croyais qu'on n'affranchissait pas pour la Suisse? — Est-ce en Suisse Genève. — Oui. — Alors il n'y a rien à payer. Nous sommes un Canton bien jeune, mais celui-là est aussi par trop primitif.

Un marchand de bœufs de l'Underwal grimpe avec nous. Il parle français, on cause politique. Cet homme n'entend rien à la question d'Orient, ni à celle d'Alger, mais c'est merveilleux comme il connaît, traite, et expose bien toutes les questions relatives à son petit Canton; dans ses rapports avec les Cantons voisins. Nous sommes, M^r. Déjean et M^r. Töpffer, bien loin de connaître et de comprendre aussi bien ce qui intéresse notre petit pays; par contre nous avons des données sur l'Inde, et des opinions sur Alger.

Le brouillard s'élève, et le temps se met au beau. A la hauteur où nous sommes, il n'y a pas de forêts, plus d'arbres en vue, il n'y a pas même de pâturages, ce sont de toutes parts d'énormes rochers recouverts d'un lichen verdâtre, ainsi qu'on remarque au St. Bernard, au Grimsel. Ces rochers ont des formes nobles et majestueuses, plutôt qu'abruptes et irrégulières, et la beauté du paysage est entièrement dans les lignes et la couleur de ces gigantesques



ques masses. Comme dans tous les paysages analogues, la grande route, perlée de bouts de roues, et contournant les contreforts des montagnes, ressemble assez à un fin collier, repassant sur une colossale poitrine.

Plusieurs s'engagent dans une spéculation par la vieille route. Cette route remonte le fond de la vallée

en compagnie du torrent qui tantôt la longe, tantôt la traverse, et de là tout le mal. En effet la division Dejean s'embrouille, passe le fleuve aux mauvais endroits, manque la route aux bons, se rallie sur des îles sauvages, et manque le pied sec à tous momens. Découragés par ces évènements, M^r. Dejean côtoie la rive droite sans rencontrer de gué; on lui fait des signaux, mais il semble décidé à remonter le fleuve jusqu'à sa



source; pour mieux tourner la difficulté. D'autre part Heath passe et repasse l'eau, écrase les poissons, éclaboussé les rochers, et toujours il arrive à des îles, d'où il faut encore, pour sortir, écraser, éclabousser. Heath n'y comprend rien, et proteste. A la fin, il se lance d'île en île et arrive à la terre ferme ndufragé de la tête aux pieds, tandis que la division Dejean y arrive enfin par la voie sèche.

Mais pour qui a un sac sur le dos, et rien dans l'estomac, la terre ferme est de mince secours, et de peu d'agrément. Au bout de deux heures, une effroyable démoralisation s'empare de la troupe; vainement M^r. Söpffer essaye de distraire ces malheureux par des considérations tirées soit de la beauté des aspects, soit des douceurs prochaines du déjeuner; ventre affamé n'a point d'oreilles. Le vulgaire halte à chaque pas, plusieurs déclarent qu'il est impossible d'avancer plus loin; les plus courageux ont de mines creuses, affligées, et marchent d'un air vieille garde revenant de Russie. Heureusement, au bout de la troisième heure, on atteint un plateau, c'est le haut du Col. Voici l'Hospice, voici le déjeuner, tout prêt, surabondant, et les joies du paradis qui succèdent aux tourmens de l'enfer. On est très-bien accueilli, très-bien servi dans cet Hospice, et ce n'est pas la faute de quelques frères néans de capucins qui, gras et repus, gisent ça et là au soleil. (Voyez l'Hospice, page 44)

Par un beau temps, ce plateau, sur lequel s'élèvent diverses constructions, où l'on voit des chemins qui serroient, deux laes et un air d'animation, ne présente rien de l'aspect sévère du S^t. Bernard. L'Hospice est un joli bâtiment, mais qui n'a ni antiquité, ni poésie, ni d'autre caractère religieux que celui que lui impriment ces quelques oisifs capuchonnés.

L'air étant très-vif, nous allons chercher le soleil dans une enceinte de rochers qui nous abritent contre le vent, les dessinateurs se mettent à l'œuvre, les annotateurs aussi; lettres et arts fleurissent dans cette coque toute chaude. Avec cette disposition au frisson qui est assez ordinaire sur les cols élevés, rien n'est plus agréable que de se griller à fond dans quelqu'une de ces embrasures de rochers. Mais si le vent et le soleil arrivent du même côté, ce plaisir là

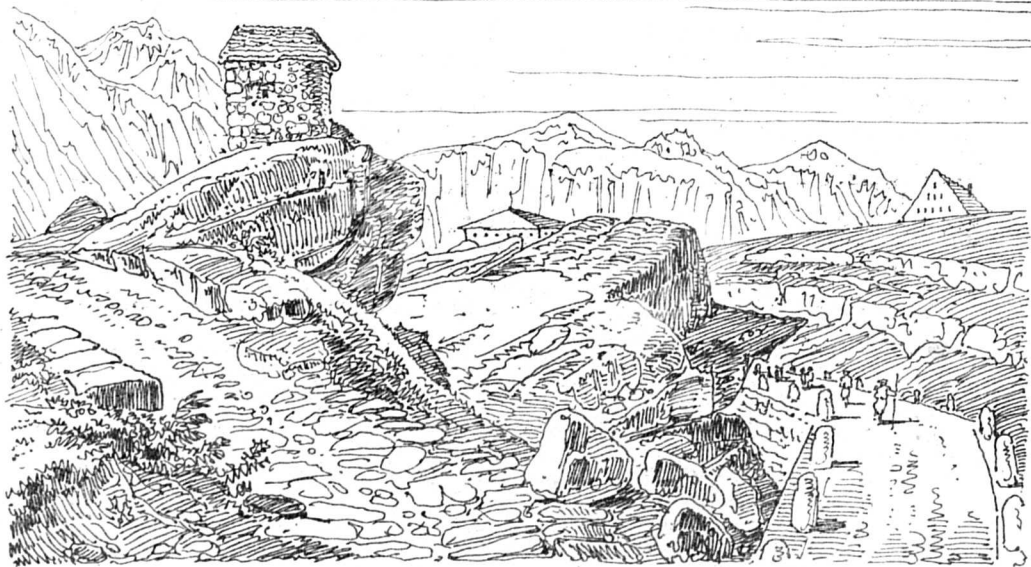


Ce dessin va à la page 44 et celui de la page 44 va ici.

n'est plus possible, et il n'y a d'autre chose à faire que de repartir bien vite et de marcher ferme.

À quelques pas de l'Hospice, on laisse sur la droite une petite chapelle, construction robuste et grossière plus qu'élégante, faite pour résister à la rudesse des hivers, nous en donnons le dessin. Bientôt l'on arrive à l'extrémité

Du plateau qui forme le sommet du col et l'œil plane tout à coup sur un spectacle des plus curieux, c'est la route dont les infinis contours se développent en serpentant jusqu'au fond d'une gorge ardue et profonde : on dirait un immense reptile qui se ramasse en ondulaux replis, et dont la tête fouille dans les entrailles de la terre. La caravane pousse des cris de surprise et de joie, puis elle se met en devoir de descendre. Comme l'on peut croire, ce chemin en zigzag est éminemment favorable à l'engénie de la spéculation ; bientôt tout s'éparpille, tout rivalise, de toutes parts les hardis Silipustiens franchissent le dos du reptile, et quelques uns arrivant au fond du gouffre, que d'autres, M^r. Töpffer en queue, marchent encore sagement dans les régions moyennes ou supérieures. Or d'en bas cette route présente un aspect moins bizarre mais tout aussi intéressant. Les zigzag sont brisés et épars, ils s'échafaudent les uns sur les autres, et jusqu'à



la dernière dominance on découvre des fragmens du collier de bouteroues. Nous demeurons là en admiration devant l'industrielle audace des hommes, en général, mais surtout des hommes libres, des hommes d'Uri, de ce petit Canton qui a su faire avec ses minimas ressources un ouvrage aussi beau que celui du Simplon, ce chef-d'œuvre si vanté, si admiré, si célèbre, et si lithographié. La renommée n'est souvent qu'une vieille folle sans équité.

Après avoir franchi la gorge, on finit le zigzag, on arrive sur le revers d'un autre plateau. Nouvelle surprise, nouveaux cris, ... c'est toute la vallée d'Airolo, boisée, verdoyante ; c'est au sortir de l'enfer, le doux aspect des champs Elysées :

Devenere locos lactos et amœna vireta...

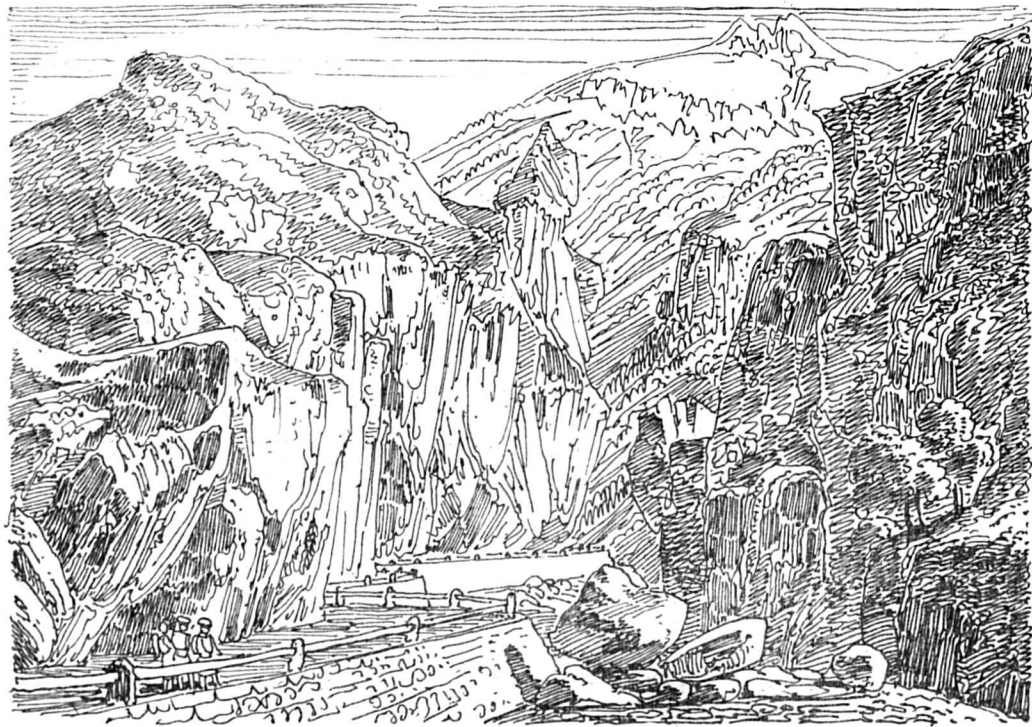
L'on voit jusqu'à des justes, qui font leurs foins çà et là dans les prairies, jusqu'à des vaches bienheureuses qui paissent au soleil, jusqu'à l'avant-garde qui, assise sur un gazon fortuné, fait de lointains signaux auxquels nous répondons par de retentissans hurras. Cependant Blanc tout en spéculant gagne dix batz qu'il trouve sur la route.



Toute la troupe fait son entrée dans le joli village d'Aïrôlo, toujours rempli de chariots et de mulets. Elle y consume une bivette qui compte parmi les plus gaies et les meilleures, puis elle reprend sa route pour pousser ce soir même jusqu'à Faïdo, six lieues plus loin. Mais halte là ! payez le péage, Messieurs, M^r. Topffer tire sa bourse et paie pour vingt et un. Et les quatre qui ont déjà passé ? dit le receveur. - Quels quatre ? - Quatre qui ont dit de

s'adresser au maître? — J'en ignore. Voilà toute l'administration en peine, voilà des administrateurs qui se mettent au galop, ... et voilà qu'on rattrape les quatre amateurs, qui paient sans insister le moins du monde sur leur qualité d'élèves.

Parmi ces amateurs il y en a un qui aimerait fort lier connaissance et que nous aimerions fort voir passer son chemin.



De là une suite de ruses et de contre-ruses qui nous divertissent tout en ayant le succès désiré. L'amateur s'arrête pour nous attendre, nous nous arrêtons pour admirer le paysage. L'amateur se cache pour se laisser devancer et nous rattrape ensuite; nous marchons bon pas. L'amateur nous atteint, nous faisons halte pendant qu'il est encore lancé. Il comprend à la fin le sens de ce manège et tout en marchant au milieu de nous il n'a aucune communication avec nous. Cette situation se prolonge jusque dans la journée du lendemain. Assurément nous serions à blâmer si ce n'était que cet amateur, quoique bien mis, a quelque chose de grossier et de hardi.

À quelque distance d'Airolo, la vallée se referme presque; il n'y a plus entre les rochers qu'une coupure étroite où passent la route et la rivière. Au delà on trouve un nouveau vallon également riant. Ici Fairbairn se déclare malade, on l'emmène dans un bois, il en ressort au bout de dix minutes radicalement guéri. C'est pendant qu'on l'attend, que nous sommes apostrophés par un particulier dont nous donnons le portrait. Ce brave homme rit toujours, parce que, dit-il, il est gai. Il est gai toujours, parce que, dit-il, toujours il vient de boire!



Ses rires excitent les nôtres, les nôtres surexcitent les siens, il s'en suit une hilarité inextinguible. En partant nous laissons le particulier planté au milieu de la route où il rit toujours, où il rit encore. (Voyez ci-contre).

Le pays devient de plus en plus beau; nous entrons dans la région des châtaigniers; ceci seul indique le caractère de la contrée, rocheuse, moussue, agreste. On retrouve cette région sur tout le revers des Alpes du côté d'Italie; au sortir des hautes vallées, partout où sont des terrains montueux et des rocs éboulés; elle est tout particulièrement agréable au piéton qui trouve là, ombrage, solitude, et excellents gazons. Néanmoins en approchant de Faïdo la fatigue se fait sentir, sans qu'il soit à propos de halter, d'où plusieurs se démoralisent, en particulier l'Allemand et Duval à qui il ne reste d'autre consolation que de rire à fond, du spectacle qu'ils se donnent l'un à l'autre. Fairbairn trouve que le monde est diablement grand, et puis vient Faïdo, vient l'hôtel, la soupe, le lit et une remoralisation générale.





Cette journée s'ouvre mal. Le temps est menaçant, le réveil brumeux, les souliers introuvables. Heath a été claqué par des inconnus qu'il prétend connaître; de plus, M^r. Töpffer voulant louer une voiture de secours, il lui est fait des prix atroces. On part enfin, et la pluie qui n'attendait que nous, commence à tomber. Les chapeaux reprennent alors toutes leurs formes fabuleuses, et les imperméables de la troupe, leurs manteaux de scapins. Plusieurs demandent un abri au châtaigner de la montagne, cela va bien pour un moment, mais bientôt l'arbre tutélaire distille, asperge, et l'hospitalité n'est plus qu'une ombre vaine. Alors on part, et l'on pousse jusqu'à une petite hôtellerie où l'avant garde bivouaque, et se sèche autour d'un grand feu.

Dans ces occasions, on régularise la sécherie sur le principe de: chacun son tour. A mesure qu'un particulier a passé au feu, il s'en va coloniser avec des pareils déjà occupés d'annoter, de dessiner, de numismatiser, ou de tenir conseil en regardant tantôt la carte, tantôt le tems. Les cataractes du ciel se sont ouvertes. On est bien ici, dit M^r. Töpffer, rien ne presse, mangeons! — Mangeons! Mangeons!... On s'informe, et l'on apprend qu'il



y a trois choses dans cette auberge, des œufs, du sucre, et du fromage: Fite des omelettes au sucre, et un dessert de fromage. Nous avons fait peu de meilleurs repas. Seulement le règlement de compte est très-laborieux. Nous avons à faire à de braves gens, qui calculent en monnaies diverses à nous inconnues, à eux indistinctes et irréductibles. Tous prennent la croix et additionnent, multiplient, sur les bancs, sur les tables, sur les murailles; il sort de là trente-six résultats qui ne s'accordent pas, et nos pauvres hôtes, placés entre la crainte de nous demander trop, et celle de se tromper à leur détriment, ont des crampes de conscience. M^r. Töpffer prenant la méthode d'intuition, finit par montrer un écu, et puis un second écu, et puis un troisième... Trop! Trop! — Il retire son troisième écu... Pas assez! pas assez! D'approximation en approximation, on arrive à un total de 11 fr. 50. centimes, pour feu, logement, repas et bonne grâce. Ce n'est pas cher.

La pluie a discontinué pour recommencer bientôt. Nous atteignons sur la grande route un brave homme, parfaitement ivre, content, glorieux, jovial au non plus. Comme si le soleil dardait ses rayons, il a le chapeau sur l'œil, et porte sa veste sur le bras. Son propos est allègre, son regard triomphant; à notre vue il s'anime, il harangue, il apostrophe, il éclate de rire, et nous sommes émerveillés de tant d'allégresse, lorsqu'au village prochain, de par l'autorité, on arrête l'orateur, et on le conduit à la prison, où il se rend en chantant. Nous apprenons alors que ce brave homme est un drôle qui a bu tout son bien, du celui de sa femme, du tout l'argent de ses créanciers, du jusqu'à l'habit qu'il porte. Depuis huit jours il est en tournée dans les cabarets du canton, et n'ayant plus ni sou, ni crédit, il vient de lui-même se mettre à la disposition de l'autorité. Nous donnons son portrait.

Une lieue avant Bellinzone nous quittons la vallée du St. Gothard, et, tournant à gauche, nous entrons dans celle du St. Bernardin, avec l'intention de coucher à Lumino. Mais voici qu'à Lumino, il n'y a point d'auberge; de plus, notre voiture de secours après y avoir déposé monde et paquets, est repartie, comptant rencontrer sur la grande route le payeur M^r. Töpffer, qui arrive par un sentier. Cependant, il est tard; et les figures dont nous sommes entourés sont de telle sorte qu'il est visible qu'on ne saurait déposer entre leurs mains les 30. fr^s dus au cocher. Ce sont des espèces de brigands en guenilles, belles têtes, barbes magnifiques, yeux terribles et mains crochues. On laisse donc David pour attendre le cocher. Celui-ci n'ayant pas vu trace de payeur sur son long ruban, détèle, enfourche un de ses coursiers, et arrive au grand galop à Lumino, trois quarts d'heure après que nous en sommes partis.

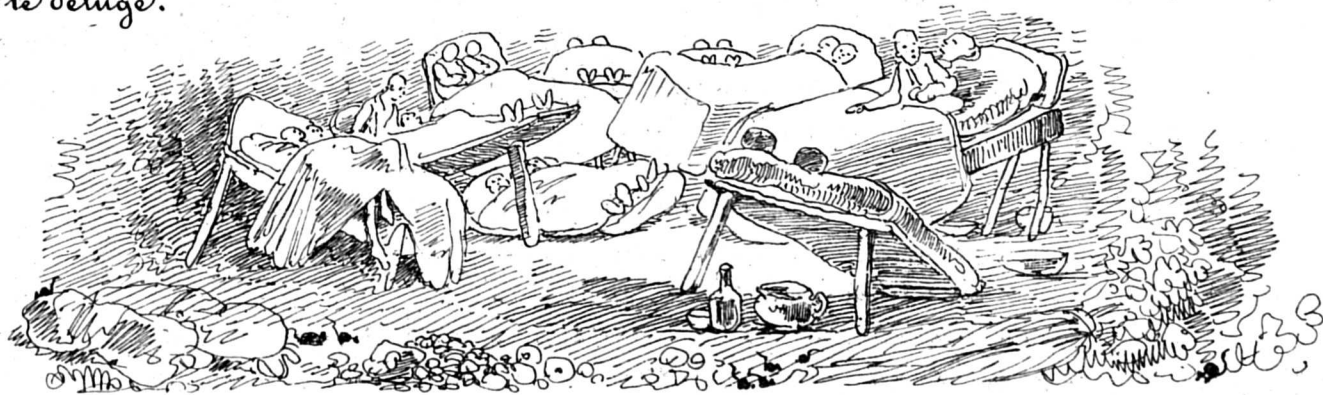


Pendant ce temps, nous cheminons, par la nuit et la pluie, sur Roveredo, où nos notes signalent à nos vœux l'excellente auberge des sœurs Barbieri. Plusieurs sont démoralisés, et d'autant plus que Roveredo est un de^{ux} bourgs qui s'espacent sur une lieue de pays, en sorte qu'on passe sans cesse de la certitude que l'on est arrivé, à la certitude qu'on n'arrivera jamais. Enfin, enfin, une belle maison se présente, c'est tout justement chez les sœurs Barbieri... Point de sœurs, mais un gros homme qui nous donne l'agréable assurance qu'il n'a point de place!...

Las possible! dit M^r. Töpffer. Votre maison est bien grande... mettez-nous au grenier, à la grange, où vous voudrez... Elle est grande, mais elle n'est pas finie, et nous n'avons point de meubles... bien fâché. Bon soir. — Pendant ce dialogue, une bonne dame qui loge dans l'hôtel, intercède pour nous; la fille de la maison fait chorus, et le gros Barbieri se prend à dire: Si vous voulez, moi je veux bien. On fera comme on pourra. Nous voilà parfaitement contents, et nous envahissons en triomphe une jolie salle neuve, sans meubles ni chaises. Chacun se fait de son havresac un siège ou un coussin, et dort ou babille durant les difficiles apprêts d'un souper hypothétique, qui se prépare dans une cuisine sans ustensiles, sans cuisinier, et sans

vivres. On fera, dit de temps en temps le gros Barbieri, comme on pourra. Bien dit, et sensément. Car l'inverse de cette proposition serait, on fera comme on ne pourra pas; ce qui serait absurde.

Arrive enfin le souper. C'est une soupe, une truite coupée en petits morceaux, et, pour chaque convive, une petite tarte. Les rations sont d'une légèreté inexprimable. Heureusement, plusieurs, Fairbairn en tête, nagent au sein d'un sommeil décevant, qui les met hors d'état, de rien apprécier, de rien dire; ils rêvent qu'ils mangent et cela leur suffit. Les autres mangent sans rêver, et cela ne leur suffit guère. Quand il n'y a plus trace de vivres, chacun se fait un établissement quelconque, durant les fabuleux préparatifs qui s'exécutent pour nous pourvoir de lits. Enfin le signal est donné, nous montons dans des greniers à peu près bâtis, où nous trouvons d'informes juxtapositions, de planches, de bancs, de tables, de mécaniques, avec superpositions de sacs de paille, de bâches quelconques; ce sont nos lits. Dès qu'on y touche, ils crient. Dès qu'on s'y repose, ils se disjoignent; dès qu'on y dort, c'est l'échafaudage du voisin qui craque, s'ébranle et vous impose le devoir de veiller les yeux ouverts sur votre équilibre dormitatoire. Divers utensiles de toute forme complètent l'aménagement, tout en compliquant les perils en cas de désastre. C'est égal on dormira comme on pourra. Au dehors c'est le déluge.

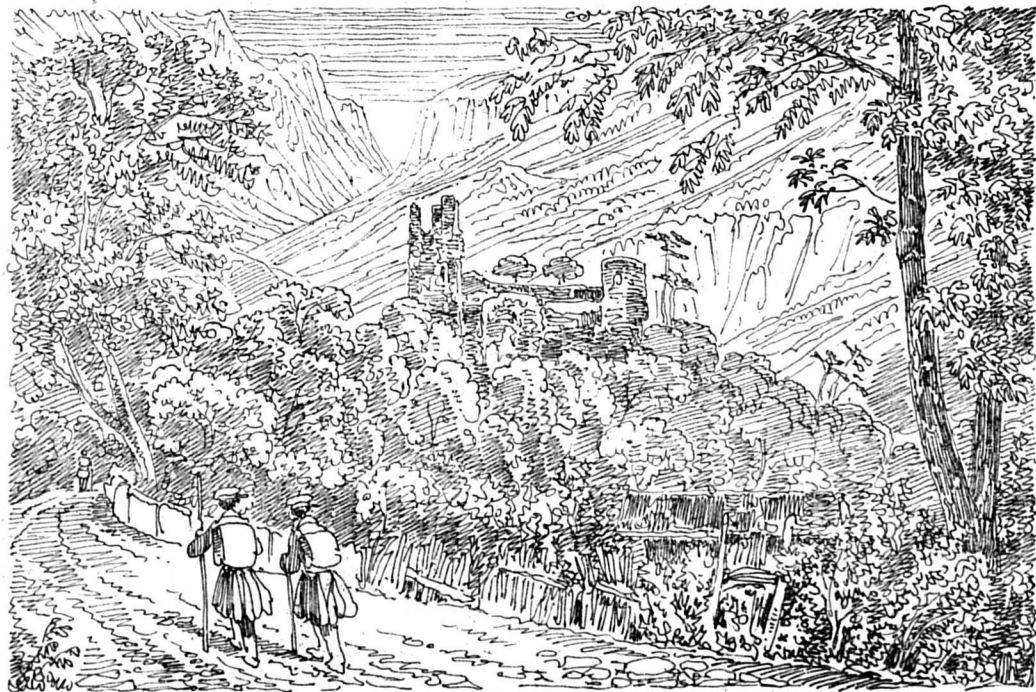




Déluge toute la nuit. Déluge le matin. Déluge tout le jour.... On fera comme on pourra. En attendant on décide de coloniser jusqu'à des temps meilleurs. La première chose que fait une colonie, en se levant, c'est de déjeuner, si elle peut. La chose est difficile dans cet endroit, mais praticable pourtant; il n'y a pas de lait, mais il y a du café; il n'y a point de coquetiers mais il y a des œufs; point de beurre, mais des petites tomates; il y a aussi, ce qui supplée à tout, des hôtes empressés, complaisans, qui, par des prodiges de zèle, arrivent à nous faire déjeuner amplement. Ils parviennent aussi à nous fournir de sièges, presque suffisamment, et nous nous arrangeons pour passer la notre journée, si le déluge continue. La table est divisée en trois régions. Dans l'une on écrit des lettres: tout y respire un recueillement épistolaire; dans la seconde, on dessine, tout y respire les arts et la paix; dans la troisième, on tient des cartes: tout y respire le jeu. On vient de découvrir une boutique où se trouvent des figues,.... C'est merveille! Chacun accourt pour se pourvoir; et les figues roulent sur le tapis, à la place de guinées. Il y a figue et figue; on remarque que les joueurs, d'une main, mangent les bonnes; de l'autre, exposent pour en jeu les minimées, les coriaces, les scandaleuses; en sorte que plus on gagne, moins on se régale. Soutzo, assis par terre, joue avec un roquet, durant que sa louse se frotte entièrement contre la fresque rouge de la muraille.

De là cet exquis calembourg qui sera fait au départ: Mais, Monsieur, je n'ose la mettre.... — Je crois bien, et qui ne rongerait pas, en la mettant!

Dans l'après midi, la pluie s'arrête un moment; le soleil fait mine d'avoir l'air de vouloir se montrer si le cas advenait qu'il se montrât. Les éclaireurs crient au beau temps; M. Töpffer règle avec le gros Barbieri, et donne le signal du départ..... A peine sommes-nous en route que voici un déluge qui recommence. En cinq minutes, nous



sommes percés jusqu'aux os. C'est dommage, car le pays est charmant: c'est une vallée étroite, boisée, où se montrent çà et là de belles ruines. Voir le croquis, page 56, ci-contre. A tous les cent pas on voit un pêcheur qui jette dans la rivière une sorte de filet ressemblant, à la grosseur près, aux coffes à papillons. C'est que l'eau étant trouble, à cause des pluies, les belles bêtes du lac majeur s'amusent à voyager incognito, et il y a chance que la coffe attrape une de ces dames. Effectivement nous rencontrons plus loin un homme qui revient chargé de deux bêtes marquisiques, de douze livres chacune. Nous nous expliquons alors pourquoi tant de manans qui lancent tant de fois leur casse sans se rebuter de ce que vingt fois, cent fois, elle

n'amène rien. C'est ainsi dans toutes les loteries.

Rincés que nous sommes, nous entrons à Löstallo dans la petite auberge du lieu. C'est encore ici une sœur Barbieri, mais quelle sœur! qui pèse huit sœurs ordinaires. Bien que prévénus d'avance, la vue du phénix ne dépasse toutes nos prévisions; c'est une masse informe, une tour, un éléphant qui remplit la chambre, et

fatigue la poutraison... La pauvre femme a bonté d'elle-même, et son croissant embonpoint lui est un perpétuel supplice. On n'ose ni la regarder, ni affecter de ne la regarder pas; néanmoins quand elle traverse la chambre où nous sommes, le sentiment de quelque chose de monstrueux arrête les propos et provoque le silence.



Le temps étant toujours diluvien, M^r. Töpffer décida que l'on couchera à Lostallo, si faire se peut. L'hôtesse aussi bonne qu'elle est grosse, et bien que cette tombée ne lui aille guère, comprend notre situation, et nous accueille pour nous faire plaisir, pour nous reconforter, bien plus que pour tout autre motif intéressé. Elle met à notre disposition sa maison, fort simple à la vérité, mais cependant propre et confortable; puis elle s'en va porter le carnage et la mort dans son poulailler. Deux coqs vieillards ne sonneront plus la fanfare de l'aube.

Pendant ces apprêts nous colonisons, tout comme à Roveredo, avec cet agrément de plus, qu'il y a dans la salle, bien meublée d'ailleurs, un piano vieillard, une épinette crincrin, dont l'imprévu bénéfice nous cause un vif plaisir. Hoffmann nous joue tout son répertoire, et, comme aux temps d'Orphée, cette mélodie attire les sauvages habitants des forêts; la salle se remplit de Lostalliens, grands et petits; l'hôtesse elle-même se complait à entendre ces airs qui bercent doucement sa mélancolie, et la distraient du supplice de sa rotondité. Entre aussi l'inspecteur des routes, gros bonhomme cordial et grand parleur, qui se fait d'entrée notre auditeur, notre cicerone, notre convive, notre truchement, et finalement notre ami.

Dès le soir, la pluie cesse, le soleil reparait, et toute la caravane s'en va gambader sur les bords de la Mera, où elle se livre à tous les jeux et prouesses qui peuvent lui aider à combattre un froid glacial. Une rivière, pour les pêcheurs, c'est où prendre du poisson; pour les écoliers, c'est où faire des ricochets, pour l'inspecteur, c'est une malicieuse et puissante fée, qui tantôt mine soudainement un bout de route, tantôt abat des ponts, jette bar des chaussées. Depuis quinze ans, ce bonhomme étudie sa fée, répare ses sottises; et en fait, à qui veut l'entendre

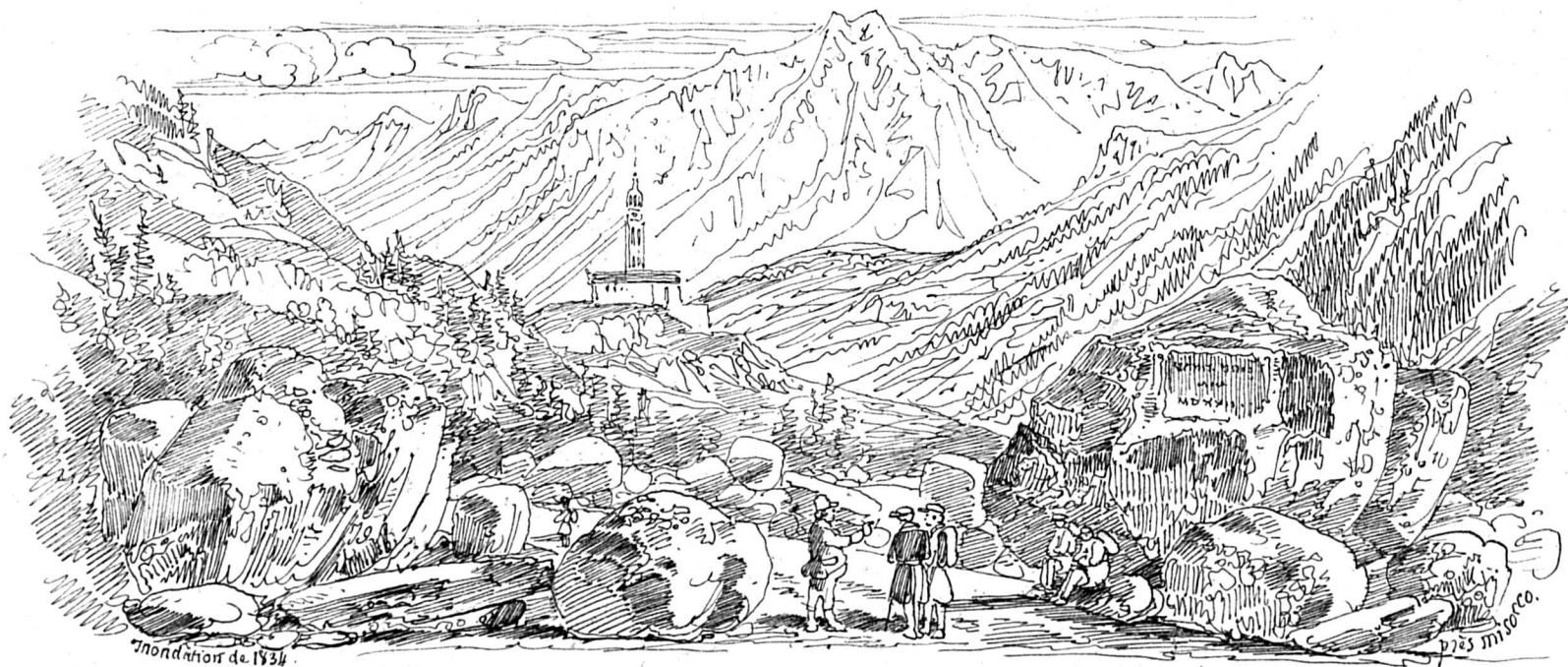
l'histoire détaillée, circonstanciée, sans jamais se perdre ni dans ce dédale de dates, ni dans ce dédale de localités. Il a si bien personnifié sa rivière qu'il dit: la guenue, la mauvaise, la rusée, c'est en trente quatre qu'elle fit ses farces; c'est en trente deux qu'elle se tint tranquille; ces pluies lui vont donner du montant, &c. &c.



On rentre pour souper: tout est excellent; hormis qu'il n'y a pas dans la troupe de machoire qui soit en état d'attaquer les deux coqs vieillards. Pendant le souper, la Société se livre à d'admirables jeux de langage; on exhume toutes les curiosités linguistiques, et Heaths se perd, s'embrouille, s'entortille à crever de rire, dans cette légende expérimentale: *Cogaosveinaosraia pattectos poukenapiauppi*. Sur quoi l'on va se coucher. Les lits sont exquis, peu nombreux, fort larges; on procède au dédoublement, et l'on loge six petits touristes dans deux couches colossales.

Bonne auberge; bonne gen; bonne nuit; et bon marché.





Le temps, ce jour-ci, est froid et incertain, beau néanmoins, en comparaison des temps que nous avons eus depuis Faïdo. Après avoir pris congé de notre bonne grosse hôteſse, et des braves gens qui l'ont aidée à nous traiter si bien et si affectueusement, nous nous enfonçons dans la Vallée, en remontant la Moesa qui coule à notre droite. Le pays est admirablement boisé, mais désert; les montagnes, immenses, très-rapprochées, verdoyantes de leur base à leur cime, autour de laquelle flottent avec vitesse des nuées diaphanes.

A une lieue de Lostallo, nous trouvons l'Inspecteur qui nous attend debout au milieu d'un chaos de rocs et de graviers parmi lesquels serpente un long bout de route neuve. Dans un endroit cette route neuve passe entre deux rocs énormes qui furent amenés là par l'inondation de 1834. ainsi que le marque une inscription gravée

sur l'un des deux. "Vous voyez, dit l'Inspecteur, c'est son chef-d'œuvre de 1854; la scélératesse couvrit tout; il y avait un pont là; la rusée est venue couler ici!... et puis prête à recommencer! Mais nous allons faire le chemin là haut, dans le roc, et puis bonjour! Elle ne viendra pas s'y chercher! Et le bon Inspecteur triomphe à l'avance. Laissez-le vivre assez longtemps pour voir la fée sous ses pieds; et de l'eau sous tous ses ponts.

Quelle singulière chose pourtant que cet homme qui, seul, dans cette vallée déserte, trouve moyen d'y avoir un intérêt, un sentiment, une passion! qui sans cesse en présence d'un adversaire redoutable et brutal, sans cesse le combat ouvertement, ou le déjoue par ses ruses, ou médite sur la façon de lui échapper tout-à-fait! Quel cauchemar que l'idée de deux ennemis qui peuvent lutter éternellement, sans pouvoir jamais ni se vaincre, ni s'ôter la vie!

Une lieue plus loin nous passons devant les pittoresques ruines, du château de Misoco. Ce site est célèbre, nous en donnons le dessin. A un quart d'heure du château est le village de même nom, où nous entrons hâletans, affamés, et d'un saut nous sommes à l'auberge. Ici encore il y a une sœur Barbieri, monumentale dans sa rotondité; et bonne femme, nous aimons à le croire, mais elle est mariée au plus fieffé beau diseur, au plus impudent écorcheur que nous ayons encore rencontré. C'est à lui que nous avons affaire!

Ce charmant homme vous accueille délicieusement. Il est tout à tous. Il sympathise avec toutes nos envies, tous nos goûts. Il chérit chacune de nos patries. Il approuve chacun de nos projets. "Votre voyage est bien combiné. — La



Il chérit chacune de nos patries. Il approuve chacun de nos projets. "Votre voyage est bien combiné. — La

Via mala! C'est romantique, toujours je m'y arrête, à cause du sublime! Annibal y a passé, et Rhœtus aussi, notre fondateur! Ces petits jeunes hommes ont de l'appétit? C'est bien, j'aime voir qu'on mange bien. Mangez, mangez mon ami!... On ne demanderait pas mieux, mais, en même tems qu'il nous entretient si gracieusement, ce drôle nous affame en règle. Un peu de café, mais pas de lait; des œufs, mais fétides... Il poursuit: Genève! Une belle ville vraiment! J'y ai été. Vous avez là le lac et puis du commerce beaucoup. Ville riche! ville plaisante à voir!... (au garçon): Ne vois-tu pas qu'il n'y a plus d'eau là bas! De l'eau, imbécille!... Excusez, Messieurs,.... ça est si bête, que ça vous laisserait manquer de tout... Voilà! voici de l'eau!; buvez mon petit ami. Fait soif, dans les voyages, pas vrai?... Belle jeunesse que vous avez là!...

Cependant toute cette jeunesse a les dents longues. On prend patience pourtant, M^r. Töpffer surtout, qui pense que ces gens font comme ils peuvent à la façon de Barbieri mon ami, et que, de plus, si la pitance est maigre, la dépense sera minime. Il demande la note. En ce moment l'hôte disparaît, et nous n'avons plus affaire qu'à ce damoyède de garçon, qui nous apporte un chiffon scandaleux de deux francs par tête! — Où est l'hôte? Pour toute réponse le garçon disparaît à son tour, et nous ne voyons plus personne. M^r. Töpffer, crie, appelle, le damoyède revient terrifié!... — Où est l'hôte? je ne paierai qu'à lui! Conduisez-moi vers lui! Alors le damoyède fait circuler M^r. Töpffer dans les chambres, dans les cuisines, jusqu'à ce que rencontrant un manant qui dort à côté d'une bouteille vide, il le réveille en disant à M^r. Töpffer: Le voilà! Et il s'enfuit. Le manant se lève, M^r. Töpffer l'envoie promener, et le pauvre diable se rassied sans comprendre comment, ni qui, ni quel, ni pourquoi.

Cependant l'hôte après avoir dit à son damoyède: "Tu demanderas tant, et que je n'aie aucun désagrément, ou bien je te noie," s'est réfugié sur la grande place, devant l'auberge, où il converse agréablement avec des étrangers réunis sur le balcon d'une maison voisine. Il leur explique les beautés du pays, et les charmes de la chose, lorsque arrive M^r. Töpffer, qui dit d'une voix retentissante: M^r. l'hôte! quand on écorche le monde, il faut savoir écouter les cris de ses victimes! — L'hôte décontenancé par cette apostrophe infiniment déplacée, se hâte de rentrer dans son antre, invitant M^r. Töpffer à l'y suivre, pour s'expliquer loin du monde et du bruit. Non, non, monsieur, lui crie M^r. Töpffer, c'est d'ici, c'est de la place publique, par devant ces messieurs et ces dames, qu'il convient de dire que vous nous avez

affamés, pour nous voler ensuite. Quarante sols par tête, pour des œufs pourris!... C'est fort naturel que vous désiriez ensuite vous cacher dans votre caverne, où je ne veux pas rentrer. Que votre garçon vienne chercher ces œufs; prise de vos œufs pourris... Et M^r. Töpffer continue de parler haut, à la façon de Si monde Mantua, tandis que l'hôte, l'hôtesse, les Samoyèdes, et toute la bande, du fond de leur trou, tâ-



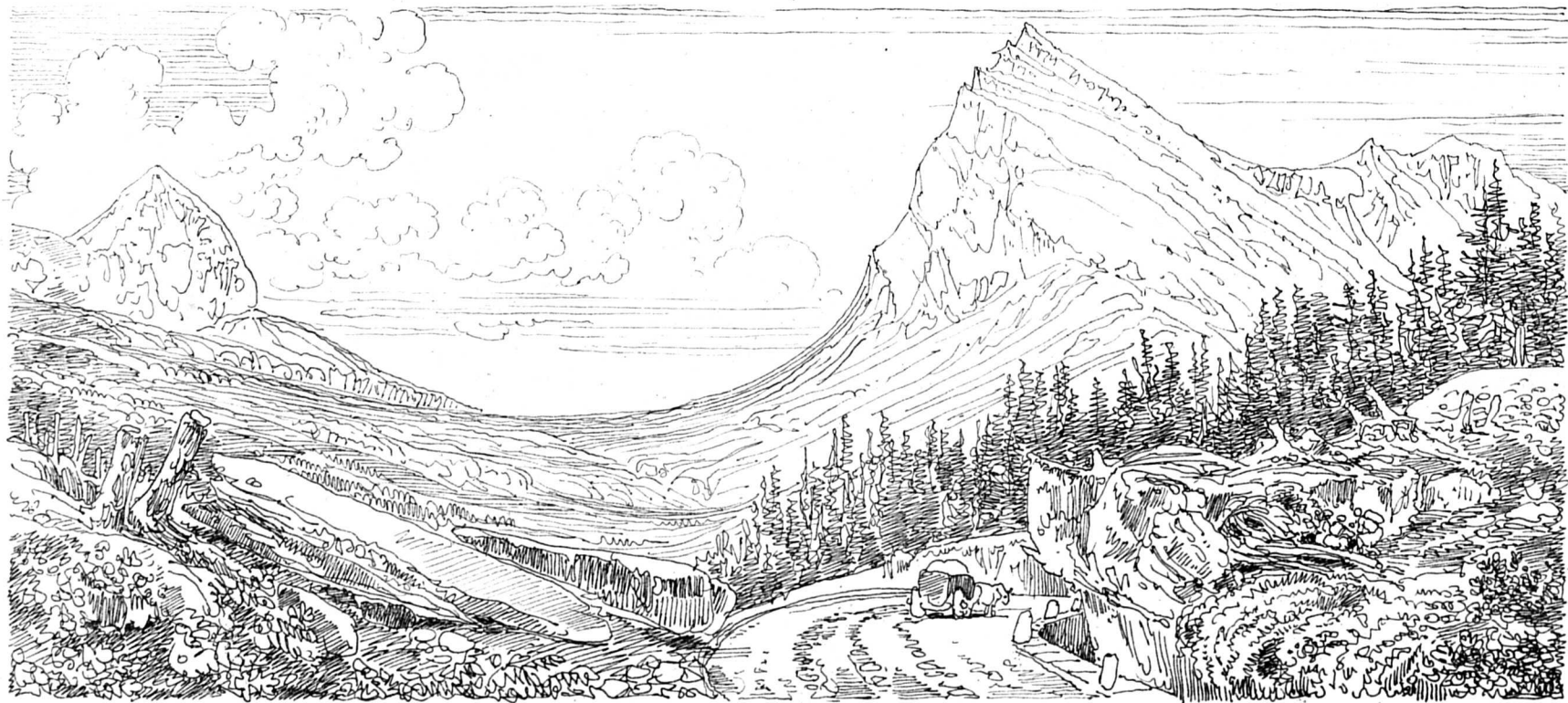
chent de l'apaiser du signe, de la voix, du sourire, et le suppliaient de finir cette scène si pénible, qui divertit beaucoup les étrangers sur leur balcon.

Au delà de Misocco, la route monte beaucoup, et le pays devient de plus en plus sauvage. On fait par-ci par-là des spéculations plus ou moins fortunées, une entre autres, où il faut se faire un pont, (un pont aux ânes,) d'une vieille rigole de moulin. Plusieurs qui n'ont pas la tête forte, funambulisent à regret, et, parmi eux, le voyageur Heath, toujours malheureux en spéculations, et toujours entraîné à en faire. Après quelques heures de marche, nous atteignons au plateau qui forme la base du St. Bernardin. Nous y faisons une buvette, et

nous apprenons à l'hôte qui est tout émerveillé de tant d'appétit, que si nous sommes creux et voraces, c'est pour avoir déjeuné chez son confrère de Misocco. Le bonhomme sourit. On voit qu'il est habitué à ne voir venir de ce côté que des fains carmes et des bourses délabrées. Il nous conte que l'on dévalise de temps en temps, et que l'on tue quelquefois, sur le col que nous allons passer, et il nous donne son fils

pour nous accompagner gratuitement jusqu'au sommet. Le temps s'est éclairci; mais le froid est glacial.

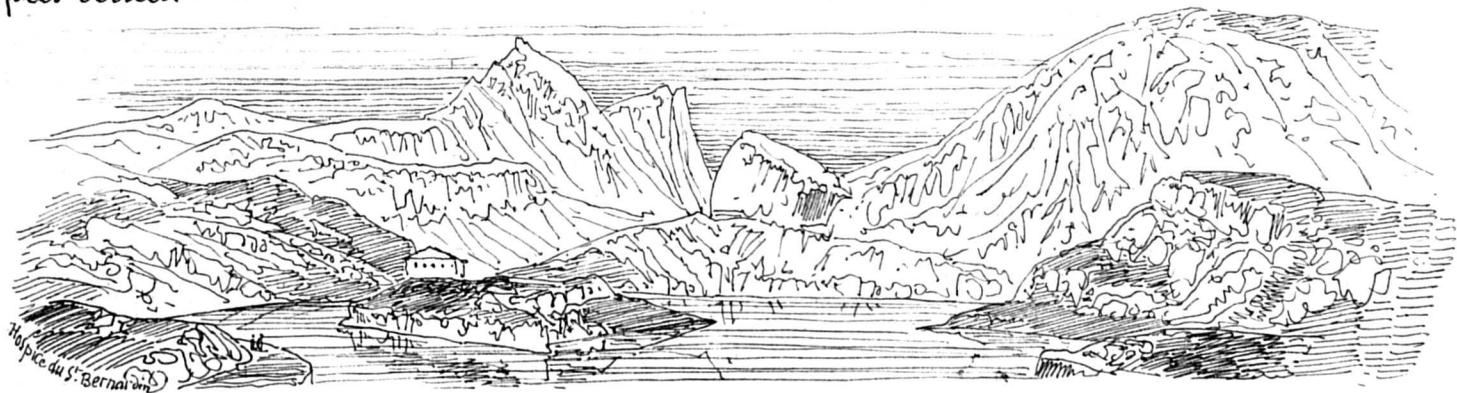
Nous grimpons en compagnie de deux botanistes silencieux, uniquement attentifs aux herbes. On atteint la région des ambres aïlles, où plusieurs achèvent de déjeuner, se mêlant à d'innombrables moutons qui déjeunent aussi par là, sous la conduite d'un pâtre sauvage, dont la figure, l'accoutrement, sont admirables de caractère al-



pestre. Le ciel s'est découvert, de toutes parts se montrent d'innombrables cimes, les unes d'un bleu pur et sévère, les autres empourprées des rayons du soleil couchant. A notre droite la pyramide majestueuse du St. Bernardin semble nous écraser de sa menaçante grandeur. Vers le sommet toute végétation disparaît, on ne voit plus que

d'admirables rocs tapissés d'un lichen vert, qui encadrent un lac parsemé d'îles. Ce col est plus sauvage, plus beau que celui du St Gothard. Il n'y a pas d'hospice, mais une petite maison habitée pendant toute l'année.

La descente du côté de la Suisse est charmante, au moins si l'on spéculé par un sentier qui descend droit sur la sauvage vallée d'Interheim. C'est aussi une région d'ambrescilles: toute la pension broute; toutes les lèvres, toutes les mains, sont violacées. A gauche, on voit un grand glacier, d'où sort un des bras du Rhin; en faces des pentes sauvages, quelques sapins; à droite au fond de la vallée quelques cabanes, et auprès la blanche église de ces pauvres montagnards. Tandis que le ciel est radieux encore d'azur et de lumière, nous sommes déjà enveloppés dans une ombre crépusculaire. Il y a 10 lieues de Lostallo à l'endroit où nous sommes, aussi volontiers nous arrêterions-nous. Mais à Interheim, il n'y a pas de ressources suffisantes; à Sufenen, une lieue plus loin, on ne nous veut pas; nous poussons donc jusqu'à Splügen, où ce n'est pas sans peine que nous trouvons place. Toutes les auberges sont encombrées d'ambassadeurs, comtes et barons qui se rendent à Milan pour assister au Couronnement. Pendant deux jours encore nous aurons à lutter contre ce couronnement et ces comtes et ces barons, qui tournent la tête de tous les aubergistes, et leur font prendre en dédain tout ce qui ne couronne ni ne baronne. Néanmoins nous faisons ici un repas gigantesque, et jamais soupe chaude ne délecta plus vivement des voyageurs transis. Pendant le banquet une pendule de la forêt noire, joue des airs, c'est charmant: Mais voici qu'on ne peut plus l'arrêter, ni changer d'air, et nous sommes submergés dans nos propres délices.





Le ciel est encore nuageux et le froid aussi intense que hier sur le col; de plus le café est une pure décoction de chicorée, et la pendule joue toujours ce même air. Les auberges versent de toutes parts leurs comtes et barons. Dans des chaises de poste qui s'acheminent aussitôt vers le couronnement, (la coronation, corne dit Heath). Au bruit de la sérinette, et avec l'accompagnement des grelots et des coups de fouet, M^r. Töpffer donne lecture de quelques pages de notre itinéraire: c'est afin de rectifier les idées un peu fabuleuses que quelques-uns se font de la *Via Mala*, où nous devons entrer aujourd'hui, comme aussi afin d'apprendre à plusieurs qui pourraient ne s'en apercevoir pas, que nous allons voir des merveilles vraiment fabuleuses.

Nous laissons ici sur la droite le passage du Splügen, plus célèbre et bien plus fréquenté que celui du St. Bernhard. Il nous arrive des hauteurs un froid pénétrant contre lequel ni la marche, ni le sac ne peuvent rien: tous les doigts sont gelés, tous les nez violets, toutes les mâchoires grebotantes. Heureusement voici un vallon où sont des forges, et un Monsieur fort poli, qui nous offre de visiter les travaux. On accepte bien vite, et nous voilà devant la flamme des fourneaux, qui y grillons avec volupté nos pauvres membres, tandis que le

Bon monsieur explique en détail les ressources de la mine, les qualités du minerai, et mille autres choses qui tirent de la situation un intérêt tout particulier. Ce Monsieur est Milanais, tous les ouvriers sont bergamasques. Il arrive au printemps avec ses hommes, pour repasser les Alpes en automne avec eux. A mesure que ces cyclopes ont brûlé toutes les forêts d'un Canton, ils vont dans un autre, chose affreuse pittoresquement parlant, mais dont pour l'heure il ne nous appartient pas de nous plaindre.

Ainsi réchauffés, nous nous remettons en route. Le chemin est partout bordé de fraises, de framboises, d'ambresailles; il se fait des récoltes miraculeuses; et une foule d'obligeans picoureux conspirent contre le régime sévère que M^r. Töpffer s'est imposé, en lui offrant d'irrésistibles bouquets de fraises impitoyables. M^r. Töpffer résiste à chacun, les accepte tous, les mange en protestant, et rend responsables des suites chacun des malicieux donateurs. Ici la pluie nous visite, et puis le soleil, et puis de nouveau une abondante averse au moment où nous arrivons dans le bourg d'Andeer. On se tire d'affaire en entrant à l'auberge, où une buvette nous est servie. Tout est ici en pleine coronation: on n'entend que grelots et postillons; on ne voit que duchesses transies et barons couverts de crachats.

C'est au delà d'Andeer que s'ouvre le fameux défilé de la *Sia Mala*. Avant d'y arriver, nous cheminons avec un bonhomme, de figure respectable, vêtu de noir, et fumant avec gravité une énorme pipe. C'est le pasteur de l'endroit. Il conte de son Eglise des choses curieuses, et il nous invite à nous détourner un peu de notre route pour le visiter. La proposition est acceptée, et aussitôt transformés en antiquaires, nous allons admirer au fond de la vallée, un temple dont la construction remonte au 13^{me} siècle. A l'intérieur sont des peintures du même tems, extrêmement gothiques, barbares et intéressantes à la fois, qui représentent toutes les histoires de la bible. La chaire est un autre morceau d'antiquité, et le celyndre aussi, dont l'usage s'est conservé dans les églises de montagne. Malheureusement il n'y a pas ici comme dans les usines une belle flamme qui réchauffe: le froid nous oblige bientôt à prendre congé du bon Pasteur.

Il est difficile de donner une idée des beautés horribles de la *Sia mala*. Ce défilé célèbre se compose de deux gorges étroites, ou plutôt de deux profondes fîssures au fond desquelles mugit le Rhin, et que sépare l'une de l'autre une petite vallée paisible, verdoyante, et placée là comme pour donner au voyageur les plus vives impressions du contraste. Dans cette fîssure la route serpente, tantôt serrée contre les parois du rocher, tantôt jetée au

dehors d'un abîme ténébreux, dont le fond échappe au regard, et d'où en quelques endroits le bruit même du fleuve qui s'y tourmente et s'y brise, n'arrive pas jusqu'à l'oreille. De magnifiques arbres s'élançant de tous les points où il y a un peu de terre, et la gorge est si resserrée, qu'ils forment de leurs cimes qui se rejoignent, de leurs branches qui s'entrecroisent, comme des dômes transparents qui ne laissent passer qu'un pâle reflet de lumière.



Un peu plus loin, tout est pierre noire, leur souterraine, et au silence, succède un fracas infernal d'eaux invisibles qui bondissent, déchirent, et opposent fureurs contre fureurs. Il semble qu'on soit à mille lieues du monde et des hommes, et l'on ne peut se défendre d'une secrète horreur. Nous trouvons assis au plus épouvan-

table endroit, une élégante société de touristes. Messieurs et dames, jeunes et vieux, gardent le silence et l'immobilité, à peine nous voient-ils passer à côté d'eux absorbés qu'ils sont dans l'impression de cette scène tumultueuse et sublime. Une dame pourtant secoue l'impression, pour parler au voyageur Peters, si connu ainsi que nous l'avons déjà remarqué, dans l'ancien, comme dans le nouveau monde. C'est certes passer du grandiose au microscopique.

Au sortir de la seconde gorge, on passe au pied d'une paroi de rochers, au dessus de laquelle on voit les ruines du château de Rhätus, celui que l'hôte de Misocco, appelait notre fondateur, c'est-à-dire le fondateur des hôtelleries mielleux et rapaces. Aussitôt qu'on a dépassé ce rocher, la vallée s'ouvre, toute fertile, cultivée, verdoyante, et le paysage est substitué du Tartare aux champs Elysées. Le Bourg de Fusis s'élève au sortir de la *Dia Mala*, c'est là que nous allons chercher un gîte et passer la nuit.





De Tisis, nous nous acheminons sur Coire, par un temps doux toujours, mais en attendant fort joli. Le ciel est caché par des nuées légères qui forment comme un dais transparent, derrière lequel on sent resplendir le soleil. Cette transparence semble s'être communiquée aux montagnes qui paraissent aériennes, diaphanes, étalant à la fraîcheur matinale leurs verdoyantes croupes, d'où s'élèvent ci et là de grises vapeurs qui se déchirent, s'espacent, et se dissipent insensiblement.

Les paysages des Grisons sont sévères et fortement caractérisés. Ce sont de hautes vallées, larges, vertes, plutôt paisibles que riantes, encaissées entre deux lignes de montagnes vertes aussi et boisées, tantôt

jusqu'à leur cime, tantôt jusqu'aux rocs ardens qui en couronnent le sommet. De toutes parts les couleurs sont d'une crudité harmonieuse, d'un éclat austère, dont les coloriers des marchands de vues ne nous donnent que l'indigne caricature. Comme tant d'autres, cette partie aussi de la Suisse est demeurée injustement en dehors du domaine de l'art.

A Reichnau, l'endroit où jadis Louis Philippe fut maître d'école, les deux Rhins, supérieur et inférieur se joignent pour couler désormais ensemble. Ces deux fleuves arrivent presque directement l'un contre l'autre, et il est curieux de voir par quels détours et précautions naturelles, il arrive que cette rencontre se fait à l'amiable. On dirait deux puissans personnages, qui se sentant fiers et susceptibles, composent leurs mouvemens, et dissimulent les exigences de l'amour propre sous les dehors d'une infinie civilité.

A une lieue de Reichnau, qui est un magnifique village, on entre dans la Vallée de Coire, aussi verte et plus riante que celle d'où nous sortons. Au bas des montagnes, les clochers de cette petite capitale luisent au soleil, et l'approche des joies de la civilisation nous porte à hater le pas, lorsqu'un petit drole nous propose de lui acheter des prunes, qu'il va cueillir sous nos yeux. Ohe! que faire! On entre dans le verger, et l'on mange des prunes: c'est tout simple.

Coire nous plaît infiniment, d'autant plus que nous y arrivons éreintés, affamés, salis de boue et de poussière, pour nous y délasser, nous y rassasier, et nous y blanchir. A peine descendus à l'hôtel, nous procédons à une toilette générale, c'est la première fois depuis notre départ de Genève, et nous sortons éclatans de linge, de gants, de souliers lustrés, c'est à éblouir les regards; surtout les nôtres, accoutumés à reposer sur les blouses modestes de camarades rougis par les fresques ou verdies par les gazons.

En attendant le dîner qui, si il était prêt, nous serait antiquité, curiosité, arsenal et musée, nous allons voir les choses remarquables de l'endroit à commencer par le grand café, où nous demandons des glaces, et où l'on nous offre de l'eau de vie ou bien de la bière, les deux seuls rafraichissemens en usage dans l'établissement. De là nous passons à la cathédrale où se voient, tant en reliques, qu'en tableaux et en architecture, des choses extrêmement curieuses et intéressantes. Notre Cicerone parle beaucoup d'un Anglais nommé Lucius qui vint avec sa sœur apporter le Christianisme dans les Grisons, et en preuve il nous montre le buste de Lucius, et la grotte où il habita. Nous ne contestons sur rien, mais crainte d'en venir à nous manger les uns les autres, nous plantons-là toutes curiosités, pour courir du côté du dîner. En courant nous nous perdons, on se sépare, on rebrousse, on se

71
 d'ensemble, et puis il se trouve qu'au moment où le souper entre, tous se retrouvent autour de la table. Mais quel dîner! Tout à souhait, et des hôtes qui se font une gloire de notre appétit; une joie de ce que nous avalons tout; un devoir de rapporter des poulets, à mesure que poulets disparaissent! Il y a dans la salle un excellent piano; au dessert Hoffmann va s'y placer, et la soirée s'écoule en musicales joutes, chacun écoutant à deux oreilles, tout en se reposant de tous les membres.





Nous nous levons de bonne heure afin de ne pas partir tard, mais notre linge envoyé la veille au blanchissage n'arrive pas. On déjeûne donc, on fait de la musique, on écrit des lettres, on flâne jusques vers dix heures qu'arrive la blanchisseuse éplorée. Hélas! elle a pleuré sur nos chemises, car tout est mouillé, sortant de l'eau, et n'était l'évidente affliction de cette pauvre femme, elle aurait à effuyer vingt et une apostrophes de toute colère..... M^r Topffer distribue à chacun son paquet, ou plutôt son éponge gonflée d'eau, et chacun va le mettre en presse dans son havresac. Pendant ce temps la pluie s'apprête, afin que nous ne manquions pas d'eau, comme disait l'hôte de Misocco.

Les sacs faits, nous nous remettons en route, et tout aussitôt les nuages crèvent sur nos têtes, ce qui n'empêche pas que le pays ne nous semble fort joli. Un pont couvert se présente, et l'on y halte au sec. C'est alors qu'un petit bonhomme demandant l'aumône, M^r Topffer lui offre du tabac. L'enfant insiste... *Abdericaramachata varada! tach. Patach kinw braden*... s'écrie M^r Topffer: l'enfant est déjà à trois portées de fusil, fuyant à toutes jambes. En général ce procédé réussit parfaitement, si l'on y met l'aplomb et la solennité nécessaires.

La pluie ne voulant pas cesser on quitte le pont couvert, pour atteindre bientôt le Rhin, que l'on passe sur un pont découvert, au bout duquel est une auberge couverte... à cette vue... à cet aspect... Mais M^r Topffer ne veut pas, et

il veut un peu, et puis il veut tout à fait, et on entre. Pains et fromages sont servis. Au bout d'un quart d'heure, la société manifestant quelque désir de connaître ce qu'elle a bien pu avaler de gros petits pains frais, d'une demi-livre, durant cet espace de 15 minutes, il lui est révélé qu'elle en est au soixante-cinquième gros petit pain frais. Deux dames dont l'une remarquablement belle, qui nous servent, éprouvent un étonnement prodigieux, et nul doute qu'elles éclateraient de rire si ce n'était que, hôtesses, elles respectent leurs hôtes. Du reste il faut observer ici deux choses: c'est que la pluie affame en général, et que, depuis ce fatal déjeuner de Misocco, nous n'avons jamais pu combler le vide qu'il a laissé dans nos estomacs. Encore à l'heure qu'il est, le rafsasia ment n'est pas venu?



en criant à l'une d'elles: *Chose également périlleuse, soit qu'il dit la vérité, soit qu'il dit un mensonge.* C'est là un surnom, comme on le verra en son lieu.

On arrive à Bayatz. C'est ici qu'il faudrait quitter la grande route pour faire une excursion aux bains de Pfeffer, mais le temps est trop mauvais pour y songer. On poursuit donc. Nous croisons beaucoup de soldats qui reviennent

tant que hôtesses, elles respectent leurs hôtes. Du reste il faut observer ici deux choses: c'est que la pluie affame en général, et que, depuis ce fatal déjeuner de Misocco, nous n'avons jamais pu combler le vide qu'il a laissé dans nos estomacs. Encore à l'heure qu'il est, le rafsasia ment n'est pas venu?

Nous quittons cette auberge si peu attristés par les pluies du ciel, que nos chants et nos cris de joie épouvantent deux pauvres pèlerins mendians. Ces braves gens allaient nous demander l'aumône, lorsque nous entendant crier à tue-tête et tous à la fois: *Chose également périlleuse, soit qu'il dit la vérité, soit qu'il dit un mensonge.* ils s'arrêtent, puis se jettent de côté, puis fuient dans une prairie. Et c'est vrai qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer vingt et une personnes, qui se promènent par la pluie,

d'un tir ou d'une revue, les uns fort avinés, les autres portant parapluie. Plus loin c'est une grande voiture de coronation avec le plus beau nègre possible sur le siège. Le ciel est noir, la montagne violette, la verdure bleue. A cette apparition de nègre, on est tenté de se pincer les côtes pour s'assurer qu'on ne rêve pas.

C'est sur Barghans que nous marchons, au travers d'un marécage, et rincés jus qu'à la moelle. On y arrive enfin, et c'est délicieux. Délicieux d'arriver, délicieux de se changer, délicieux de fréquenter le clair feu du foyer. L'auberge est à nous tout entière. Les hôtes sont d'excellentes gens. Nous nous sommes amusés comme des compères, et nous allons souper comme des "ois.





Durant toute la nuit, le déluge a continué; au lever c'est encore déluge; déjà il est question de coloniser, quand la pluie cesse subitement, et l'on se hasarde à partir. Cependant les nuées s'élèvent, on signale un trou bleu dans le ciel, voici un rayon de soleil qui dore une forêt, et enfin un temps radieux qui s'établit. C'est fort agréable pour tout le monde, mais pour nous, quelle prospérité! Sans compter que ceci nous permet d'arriver à Wallenstadt avant le départ du bateau à vapeur. Chemin faisant, nous voyons deux inds de cigognes, posés sur des clochers, c'est un spectacle nouveau pour la plupart d'entre nous. Après avoir fait un ample déjeuner à Wallenstadt nous allons nous poser sur le bateau.

Sur le bateau, il n'y a encore qu'un capucin et une voiture vide. Un soleil admirable se joint à la chaleur de la cheminée pour achever le dessèchement de la caravane qui est encore fortement imbibée. C'est pendant qu'elle jouit de ces douceurs, qu'arrive un homme essoufflé. Cet homme essoufflé tient un paquet blanc. Ce paquet blanc, c'est la chemise de Brandling, grand d'œuvre de crayons et de paires de bas. La chemise est rendue, et l'homme reprend haleine.

Des étrangers, selon la coutume, attirent un des mirmidons de la troupe pour savoir un peu qui nous sommes,

pourquoi tant de monde, et pourquoi cette chemise. Ils s'adressent au particulier Peters, qui, interrogé sur ce qu'il a vu de curieux, répond laconiquement: Une église avec une cigogne. D'autres, anglais aussi, entretiennent mystérieusement le voyageur Price, et dans un vieux Monsieur, qui nous aborde avec une affectueuse bonhomie, tout, grâce au decorum, serait mystérieux et arcanes sur le bateau. & vive le decorum.

Le lac de Hallenstadt est charmant, encaissé, bleu, agreste, et assez petit pour qu'on jouisse partout de la vue entière du pourtour. Toutefois il nous paraît moins sauvage que celui des Quatre Cantons, et pittoresquement parlant, bien inférieur. Après trois quarts d'heure de navigation, on débarque fort proprement à Mäsen, où l'on a le choix de descendre la Linth pour gagner les montueuses plaines du Canton de Zurich, ou de remonter les bords de ce canal pour s'enfoncer dans les gorges de Glaris. A peine débarqués, M^r. Töpffer annonce la nécessité de tenir une Landsgemeinde pour voter sur ce choix, aussitôt le peuple souverain s'étend sur le gazon, et il est voté tout d'une voix qu'on ira à Glaris, puisque pour y aller, on voit en passant le champ de bataille de Näfels.

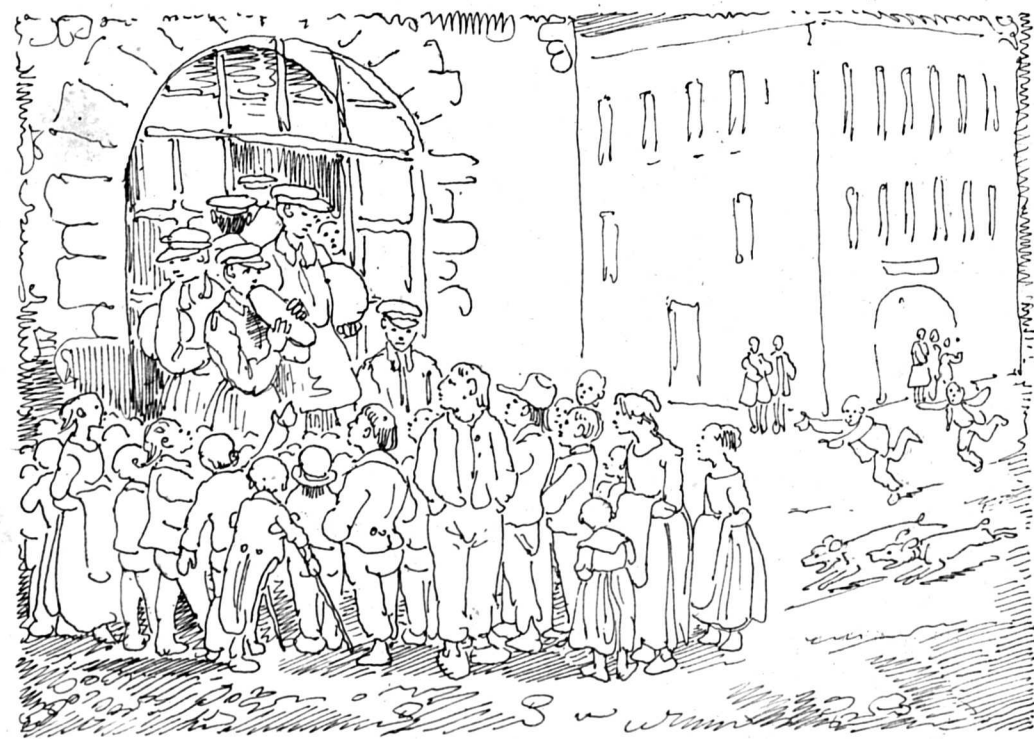
Les travaux de M^r. Escher sur la Linth sont connus. Brève et bonne célébrité que celle de digne Monsieur! Grâce à lui, le torrent dévastateur va tout tranquillement son petit bonhomme de chemin, et les plaines sur lesquelles il déversait les marécages et la fièvre, sont couverts de riches prairies où travaillent des laboureurs sains et robustes.

Il y a un monument à Näfels, nous dit-on; nous le cherchons de nos quarante deux yeux.... enfin on le trouve: c'est un bel obélisque rouge. Et puis malheureusement l'obélisque se trouve être la cheminée d'une filature. Toute cette plaine de Näfels est remplie de fabriques, et il n'y a rien qui calme les imaginations comme les fabriques.

La position de Glaris est très-originale. C'est une grosse bourgade, très industrielle, coupée par des cours d'eau et espacée sur les pâturages qui tapissent le fond d'un entonnoir formé par des montagnes d'une immense hauteur. Nous tournoyons en spirale pour arriver au fond du pays dans une grande rue fort gaie où est notre auberge. Il est entendu que nous y coloniserons le reste de ce jour. Pendant que le dîner se prépare, les uns vont voir, les autres vont se montrer; le voyageur Dignier, expert en carabine, se rend au tir et n'en revient pas sans gloire!

Mais ce qui est toujours divers, toujours nouveau c'est le dîner. Encore ici nos hôtes, excellentes gens, n'ont d'autre chose en vue que celle de nous régaler, et ils s'aperçoivent bientôt que c'est facile, toute espèce de victu =

aille étant précieuse à nos insatiables estomacs, toujours brâmans depuis cette famine de Misocco. Ils nous bourrent de charmois, et nous nous bourrons de tout ce qui paraît susceptible d'être mastiqué, pelotonné et avalé. Pourrés que nous sommes, nous allons encore chercher le dessert chez le Confiseur de l'endroit. Cet homme a de grands gâteaux aux raisins, d'un pied de diamètre. M. Töpffer voulant se signaler par une action d'éclat en emplette vingt, et en fait une offrande immédiate. Après la distribution, vient incontinent l'absorption. Le marchand doute de ce qu'il voit, et la population des gamins de Glaris s'attroupe pour nous voir faire. Un peu de honte est bientôt passée.



C'est durant notre dîner de Glaris que se sont agitées de hautes questions de linguistique. Faites vivre vingt hommes en colonie, séparée, l'idiome qu'ils ont emporté avec eux va bientôt se modifier, et tantôt s'enrichir de mots, tantôt donner aux mots reçus des acceptions nouvelles, en telle sorte qu'on en est à se demander pourquoi les savans prennent tant de peine pour expliquer théoriquement et par conjectures la formation du langage. Que ne viennent-ils voyager avec nous; en six jours ils auraient supposé

et croître une langue nouvelle; en un jour ils auraient vu disparaître tous les noms propres de la troupe, pour faire place à cinquante appellations nouvelles, quelques-unes folles, toutes, vivantes et caractéristiques, pour ceux qui les emploient.

Ils auraient compris que tous leurs efforts pour fixer une langue vont à contre sens de la vie, du style,

que les langues fixées sont des langues languissantes et malades; que les langues arrêtées, sont des langues mourantes ou mortes.

Ils auraient compris pourquoi les poésies primitives, qui précèdent tous les dictionnaires, sont les seules éclatantes de couleur; et pourquoi les poésies civilisées sont des ramassis de couleurs ternes et de lambeaux qui ont vécu.

Ils auraient compris que, autre chose est pour l'agrément des gens le changement, le renouvellement des idiomes laissés à eux-mêmes, autre chose la combinaison sempiternelle des mêmes éléments, classés et étiquetés par les experts.

Ils auraient compris qu'aucune langue n'est obscure pour ceux qui la font, si ignares soient-ils; et que beaucoup de langues deviennent louches à cause des doctes qui les nettoient, les bluttent, les éclaircissent, et substituent leurs savans arrêts, aux clartés du sens commun.

Ils auraient compris que le libre effort des gens qui sentent et qui n'aspirent qu'à s'exprimer, est tout autrement fécond pour enrichir et animer la langue, que le laborieux effort des grammairiens de profession qui n'aspirent qu'à grammatiser.

Ils auraient compris qu'en fait d'idiome, la métaphysique des savans est une ânerie en comparaison de la métaphysique des simples; que parler n'est pas une science, mais un développement de notre nature, un besoin et un plaisir de notre âme, un exercice aussi charmant que facile, avant qu'on en eût fait une escrime apprêtée et conventionnelle.

Et tout ceci, à propos du dîner de Glaris où nous avons mangé du chamois. Tout en mangeant du chamois, l'argot de voyage va son train, et M^r. Töpffer fait la réflexion que le diable n'y comprend rien, à moins d'être des nôtres. A ce propos il s'occupe des noms propres, et émerveille de voir combien le nombre s'en est accru, il invite chacun à déclarer les différentes appellations sous lesquelles il est connu, aux quelles il répond, et qui sont nées depuis treize jours que nous sommes en route. Voici le résultat de ce travail.

Nom réel

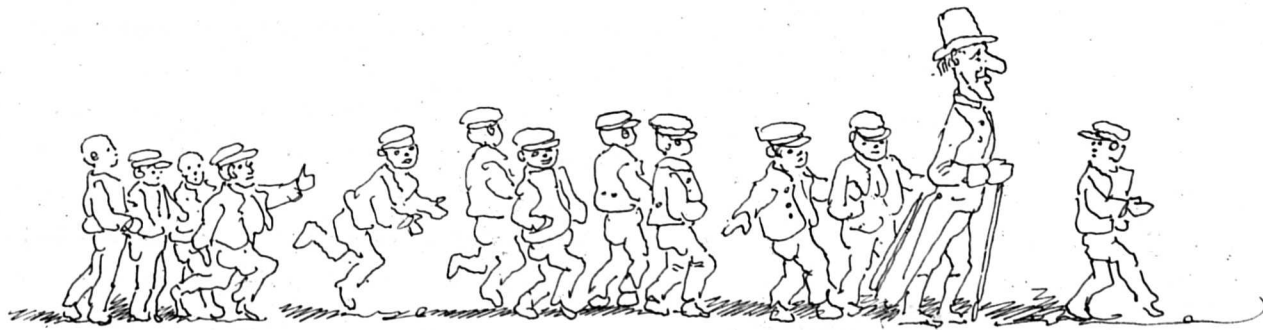
Nom réel
inscrit à l'Etat civil

- Blanc. — dit: *Blancbec* (par accaparement d'un terme tout forgé). — *Blanc de Nîmes* (c'est sa patrie) *gouire* (source inconnue).
- Peters. — *Tircis* (à cause de certains caprices champêtres). *Nègre* (sa peau ne rappelle pas le lys). *Négrillon* (sa taille ne rappelle pas Goliath). *Blanc et noir* (Il est le coucheur de Blanc). *Milord*. (sa vaste tenue). *Elisabeth* (du nom de la dame rencontrée à la Furca). *Virgule* (sa taille encore).
- Heath. — *Bill*. (corruption de William). *Belly* (même origine). *Constable* (allusions malicieuses). *Guernsey* (de même). *Marchand d'allumettes* (source inconnue). *Matelot* (aime le hareng).
- Ad. Morin. — *Lievre* (dort les yeux ouverts). *Coco* (préfère de Heath).
- Théodore Hermann. *Major Buifson* (cheveux touffus et buissonneux). *Thi* (abrégé de Théodore). *Potbellied* (vaste pansu). *Gomme élastique* (appétit vorace et estomac à volonté).
- Aug. Morin. — *Calier* (source inconnue). *Cuisinier* (source inconnue). *Emilie* (donné par Heath). *Chapeau blanc* (pour s'être coiffé d'un chapeau retourné). *Douce Emilie* (perfectionnée par Heath).
- Plaginos. — *Philosophe* (à cause de sa tenue péripatétiqua). *Chérubin* (source inconnue). *Séraphin* (idem). *Guigui* (abrégé de Plaginos selon Duval).
- Hentsch. — *Samson* (la force du personnage). *Titinch* (abrégé de petit Hentsch).
- Soutzo. — *Lisette* (pour avoir conduit l'un des chars à Fourtemagne en usant et abusant de: Yu Lisette!). *Zoro*, (abrégé de Soutzo). *Moncha* (de sa façon de dire mon cher). *Titecuyer* (abrégé de petit Cuyer).
- Hoffmann. — *Licandolle* (abrégé de Lic de la Mirandole, allusion flatteuse).
- Brandling. — *Gdégdégdè* (allusion à son accent rapide et gdégdégdè).
- Ad. Hermann. — *Americain sauvage* (de ce vers de Voltaire appris en Rhétorique: L'Américain farouche est un monstre sauvage). *Oiseleur* (de ses instincts chasseurs).
- Duseigneur. — *Pilote* (pour avoir lu, relu et surlu le Pilote). *Mamelin* (abrégé de M^{ad}. Hamelin hérité de son frère).

- Fairbairn — *Rascal* (terme honorifique.) *Pétite bonhomme* (à taille. Prononciation anglaise.) *Virgule* (son exiguïté.)
- Duval — *Chose également périlleuse, soit qu'il dit la vérité, soit qu'il dit un mensonge* (re souvenir d'une phrase de Tacite laborieusement traduite et répétée en classe.) *Madame Lannonie* (allusion à un quiproquo d'école.) *Tambour major* (à cause de sa canne et d'un balancement militaire.) *Toufal* (façon dont l'Allemand prononce *Duval*.) *Douglas* (source inconnue.) *Chapitre* (autre re souvenir du même labeur sur Tacite.) *Petit paquet*. (allusion au ficelage du sac.)
- Bauendhal — *H'Alémand*. (allemand.) *Boule carrée* (triangle à quatre côtés.)
- Sigrier — *Sigriole* (agréable diminutif.) *Carabinier* (de sa présence au tir de Glaris.)
- Brice — *Bricelet* (diminutif sucré.) *Pot-stick* (allusion à ses jambes.) *Jérémie* (à ses infortunes.)

C'est 61 noms propres, de nouvelle formation, répartis entre 18 individus jouissant déjà chacun d'un nom propre suffisant. Nous nous bornons à constater le fait, en publiant, ce qui n'a probablement jamais été fait, un document de cette sorte. Nous pourrions le rendre plus complet, nous pourrions aussi faire remarquer dans ces noms le germe d'expressions génériques, et de noms communs, mais c'est assez et trop déjà pour l'amusement de nos lecteurs.

Nous faisons à Glaris, la promenade du soir (à l'instar de la famille Crépin) et au retour nous trouvons la table que nous avons occupée entièrement recrutée d'arrivants qui soupent aux lumières. Parmi ces arrivants M^r. Topffer a la joie de trouver deux anciens élèves sortis de ses mains depuis dix ans. M^r. M. Hulton, deux Anglais, deux frères, Arthur et James, dont le nom figure dans nos anciennes relations de voyage, et auxquels il est fait allusion dans le commencement de celle-ci.





Il s'agit ce jour-ci de marcher sur Schwitz, en escaladant le Drasel. C'est un passage laborieux, peu fréquenté sans ressource d'auberges, brisches, ou autres rafraîchissements. Aussi M. Töpffer fait-il au départ une distribution de pains. On perce ces pains, on y passe une ficelle, et on les porte gracieusement suspendus au côté, en façon de yatagans.

Nous emmenons aussi un guide et sa jument. La jument n'a rien de particulier, mais le guide se trouve être une sorte d'animal sauvage qui brusque sans cesse, ne guide pas du tout, parle un langage totalement inconnu, et vise à gagner ses cinq thalers sans que ni lui ni sa jument fassent rien pour notre service. Jamais plus brutal carraïbe ne se mêla de conduire les gens.

Le terrain est magnifique. Du fond de l'entonnoir nous nous élevons vers une fissure qui s'ouvre au pied du Glarnisch, et là tournant à gauche, nous perdons de vue les blanches maisons de Glaris pour entrer dans la haute vallée du Kloenthal. Rien de plus sauvage, de plus solitaire que cette petite vallée sans habitants, dont le fond est rempli par un lac où se reflètent, en teintes pures et sombres, les rochers et les forêts entre lesquels il est profondément encaissé. Un nativiel qui grimpe avec nous explique la contrée, et nous donne des détails curieux



sur la nomenclature des différentes sortes de pâturages que nous avons sous les yeux. Nous sommes sur une Alp, c'est la 1^{re} région des herbages, répartie entre des propriétaires, et où le foin se coupe et se récolte. Au dessus sont les montagnes, propriétés particulières aussi, où l'on envoie les bestiaux se nourrir sur le foin. Enfin plus haut, et dans les endroits du plus difficile accès, sont les Wildeheyer, gazons sauvages, propriétés communales où tous ont droit, et où quelques misérables herbes sont quelquefois, de commune à commune, l'occasion de rixes sérieuses. Du reste, bois et herbes, quelle que soit la difficulté des lieux, sont exploités scrupuleusement par l'avarice ou par la misère, et dans ces immenses solitudes, toutes hérissées de carcassements et de précipices effroyables, rien ne se perd. Pour les bois, par exemple, un homme attaché à une corde, ou muni d'une simple perche armée d'un crochet de fer au moyen duquel il s'accroche aux rochers, descend dans les couloirs, pénètre dans les anfractuosités, et va abattre un arbre, qui a cru au dessus de l'abîme dans la fissure d'une paroi, ou sur la saillie d'une étroite corniche.

Une élégante société de touristes monte derrière nous, et nous rejoint auprès d'un chalet où nous achetons du fromage, et de la crème pour tremper notre pain dans la sauce. L'endroit est magnifique, le fromage mauvais, sans compter une vache qui se met à lécher l'habit de M^r. Déjean. La société de Mulhausen fournie en gigots et volailles, bisonnagne à distance, c'est ce qui empêche que nous partagions avec elle nos provisions. Ici notre guide rit, s'emporte, se couche et se lève, sans qu'il nous soit possi-

ble de pénétrer le motif de ces fabuleux mouvemens.

Le voyageur Heath souffre du genou, c'est plus mal-sain encore que la migraine, lorsqu'il s'agit de passer une montagne. On lui cherche donc un cheval parmi ceux qui paissent alentour; sur ce cheval on ajuste une sorte de bât en bois, sur ce bât un sac, et sur ce sac, tout en haut, Heath, qui s'équilibre comme il peut. Il trouve que son genou n'en



souffre pas moins, tandis qu'un autre organe, qui goûtait fort l'autre façon d'aller, en souffre davantage. C'est égal; Heath torque et retorque comme ci-devant, et, de cette position élevée, il répond à tous et à chacun.

Au dessus de la vallée de Kloenthal, le Braugel devient une montagne médiocrement belle. La végétation s'y rabougrit insensiblement, et l'on n'y échange pas, comme dans les montagnes plus élevées, ces beautés qu'on laisse derrière soi, contre des beautés d'un autre genre. C'est que le sommet est justement placé à la hauteur des végétations rabougries; point de glaces scintillantes, point de cascades, point de rocs hardis et sauvages; on se croirait sur le Jura qui présente ce même caractère. Notre damoyede de guide nous fait ici reprendre nos sacs, pour un moment, parce que, dit-il, le commencement de la descente est ardu; et puis le bonhomme, ces choses dites, nous laisse prendre par la gauche, tandis qu'il prend par la droite, s'arrangeant ainsi pour ne nous plus revoir qu'à Schwitz, dans sept heures de temps. C'est de cette façon que nous payons cinq thalers pour que nos sacs soient portés... sur notre dos.

La société de touristes se mêle ici avec la nôtre. On cause, on est réciproquement aimables et polis. Cependant un de ces Messieurs qui voit que nous ne gambadons pas mal, malgré nos sacs, et que nous pourrions bien arriver à Schwitz avant lui et ces dames, se prend à craindre que la journée ne soit bien forte pour nous, et conseille que nous couchions à la Muotta. Ce M^r. s'y prend mal. Volontiers nous céderions à lui et à ses dames tout Schwitz, s'il nous en priait, et s'il y avait lieu. Mais en tirant ses arguments de nous, et de notre propre avantage, il ne nous charme pas du tout. En tout temps la bonhomie, la cordialité, la franchise, sont de toutes les fineesses, la plus fine;

De toutes les ruses la meilleure.

En ce moment nous voyons de l'endroit où nous sommes assis un pâtre qui chasse devant lui une brebis. Le pauvre animal qui a une patte cassée, tombe à chaque instant. Ce spectacle nous fait une vive peine, et nous ^{nous} indignons, un peu légèrement, contre ce pâtre. Sa misère veut que sa brebis arrive vivante à Schwitz, et sa misère aussi le condamne à l'y faire marcher, s'il n'aime mieux la porter sur son dos. C'est ce qu'il finit par faire, lorsque la pauvre bête ne peut plus se soutenir. Cet homme ne mettait point d'intention cruelle dans son acte, et le voici qui rapporte soixante livres durant cinq heures. Réservons notre indignation pour une autre occasion.



Ce pâtre est jeune. Il porte le costume des montagnards; chargé de sa blanche brebis, il forme une de ces figures, simples, nobles, pittoresques, où s'inspirent un peintre, et encore mieux un statuaire. Ce n'est pas rien que l'Italie qui a ses pâtres et ses figures d'écluse; nos montagnes en recitent de partout. Mais l'Italie a eu ses peintres, la Suisse alpestre attend encore les siens. Et de là, la différence que l'opinion établit entre ces deux contrées sous le rapport de l'art.

Le revers du Bragel incline des pentes sur la Muotathal, cette petite vallée dont le nom a récemment figuré dans les événements politiques de ce Canton. Au sortir de la gazette, combien on est étonné de ne voir que des sapins, des moutons, des pâtres, au lieu d'orateurs et d'hommes politiques qu'on s'attend à rencontrer à chaque pas. Toutefois il y a un beau couvent dans la Muotathal, et ce pourrait bien être là le nid des politiques du pays. Quoiqu'il en soit les chemins sont affreux, si encore chemin il y a, car c'est dans une sorte de ruisseau,

ou parmi des rocaillles dans toute leur confusion primitive que nous sommes appelés à cheminer. Nos touristes en sont à se demander pourquoi donc ils ont été se fourrer dans cette inextricable nature, et si ce n'est pas une dépravation du goût, que de s'imposer comme plaisirs purs et champêtres, des fatigues aussi colossales, et des macadamisations si funestes pour les cors aux pieds. Quant à notre guide, il se prélassa lui et sa bête, et peut-être

lui sur sa bête, dans les douces prairies qui bordent l'autre côté du torrent.



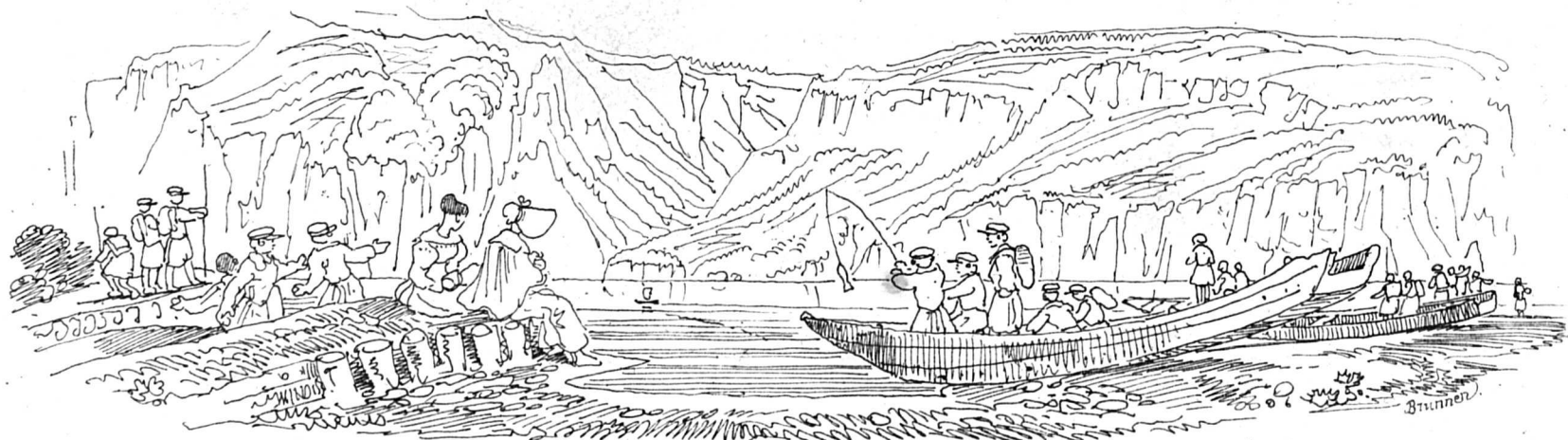
À Muotta la journée faite est déjà forte, nous marchons depuis dix heures de temps. Reste trois grandes lieues pour arriver à Schwitz; une canine faim nous ronge, on cherche, mais en vain, quelque victuaille dans cet endroit poltique. À peine pouvons-nous trouver, et dans une seule maison, du vin, qui nous rend quelque vigueur. Le soleil se couche lors que nous nous mettons en route par une admirable lueur crépusculaire qui se change en obscurité totale dans les bois et taillis. En approchant de la vallée de Schwitz ces bois deviennent épais; nous marchons au hasard, guidés tantôt par le bruit du torrent, tantôt par les cris plaintifs de l'esieu d'un chariot, tantôt enfin par un naturel qui vient nous secourir dans notre détresse. L'armée est entièrement débandée. Plus de nouvelles des divisions. Des braves annihilés par l'épuisement marchent uniquement parce que la chose se présente ainsi à leur esprit. À deux pas de Schwitz, en vue des lumières de l'auberge, l'arrière garde tout entière fait halte sous le péristyle d'une chapelle, et s'y étend tout de son long sur les dalles. Et croit-on qu'elles lui paraissent dures ces dalles! C'est un cri général de voluptueux repos, de plaisir indissoluble. Au midi la lune se lève en ce moment et projette jusqu'à nous ses rayons d'argent. Au nord, en ce moment aussi, le souper s'appête, le lit attend, et aucune satisfaction n'est comparable en vivacité, à celle que nous goûtons étendus sur nos dalles. Sans la faim, on y servirait encore.

À Schwitz tout est prêt, tout répond à notre attente, tout comble cette satisfaction susdite. L'avant garde

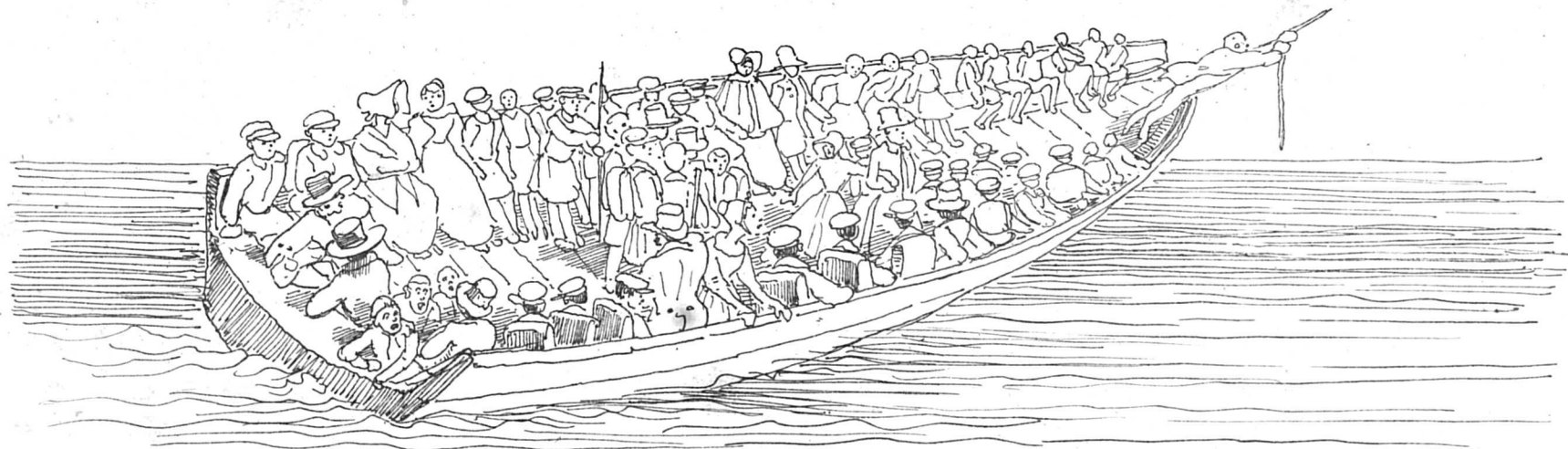
à tout réglé, commandé. On est glorieux, ravis, d'avoir accompli cette forte journée. On a mille nouvelles, mille choses à se conter de division à division. On a un piano, et Boffmann qui fait cheminer à leur tour les âmes de la Société pendant que les corps se reposent. On a enfin la soupe, la digne et bien venue soupe, prélude de satisfactions infinies et pas si matérielles qu'on pourrait croire. L'appétit lui-même s'ennoblit quand il est conquis par la marche, noyé dans le plaisir, et embelli, augmenté par le sentiment point égoïste de l'appétit commun.

Ces choses faites, on semonce le guide, on lui retranche sa bonne main, et l'on va se coucher pendant qu'il expectore des vociférations en iroquois.





Notre auberge est à côté de la Cathédrale; nous sommes réveillés par la musique grave et pieuse des orgues. C'est une impression bien douce, et plus vive ici qu'ailleurs. La ville est petite, silencieuse; point de cris, point de bruit de métiers; cette musique couvre tout autre son, et semble comme la voix du peuple qui monte vers le ciel. Tant que les oreilles sont ainsi charmées, on ouvre sa croisée et l'on voit les flèches du temple qui brillent de l'éclat du levant, les deux Mythen qui projettent leur ombre sur les forêts; l'on goûte à cette joie matinale de la nature saluant les jeux du jour, l'on s'abreuve à cette incomparable fraîcheur des prairies scintillantes de rosée, des ravins sortant de la brume, des bois et leurs branchages visités par les premiers rayons du soleil. A ces spectacles, est difficile que le cœur ne soit pas remué, et ses accents de gratitude trouvent une expression et comme un effort plus aisé, dans le chant religieux des orgues. Deux d'entre nous, vont visiter le cimetière, puis l'église, puis le clocher. et c'est de là haut qu'ils nous voient quitter l'auberge, et partir sans eux pour Brunnen, où nous prenons le bateau. Ces deux descendent plus vite. Sans aucun doute, qu'ils ne sont montés, et ils rejoignent non sans effort.



À Brunnau, nous attendons sur le rivage le passage du bateau à vapeur. Ainsi font nos touristes de hier, qui, ayant trouvé place, et parfaitement reposés, sont aimables, gracieux et très agréablement communicatifs. Les Dames brodent assises sur la grève. Les Messieurs considèrent de jeunes arbalétriers du village, des tout petits Guillaume Tell, qui pour demi batz, percent une cible au cœur. Les autres dessinent, on font des ricochets, on achèvent leur sommeil interrompu; quelques-uns imaginent de pêcher avec une épingle en guise de hameçon, et le voyageur Auguste Morin malgré l'imperfection du procédé, ne laisse pas d'attraper une perche ébourdie. (Voyez pag. 87. le dessin en tête de la journée).

Pour M^r. Töpffer, il est dans les transes. On aperçoit le bateau à vapeur, et il vient d'apprendre que ce superbe tient le milieu du lac, où, sans arrêter sa course, il se borne à ramasser ce que les petits bateaux lui apportent. Celui-ci est perfide. Ces bateaux ne sont pas fâmeux. Ces bateliers n'ont d'autre habileté que celle de la peur. De plus les passagers arrivent de toutes parts, et ici, comme sur le lac de Genève, la grande affaire des administrations, c'est d'entasser le plus de monde possible, dans le moindre nombre possible d'embarcations. C'est là un de ces moments où un homme qui répond de plusieurs vies éprouve des sueurs froides, et sent sa langue blanchir. On peut, diriez-vous ne pas s'embarquer. Ce n'est pas facile lorsqu'on est venu pour cela, lorsque le lac est calme, lorsque tout le monde s'embarque, lors-

que s'embarquer paraît chose si simple, et ne s'embarquer pas, chose si peu motivée. On s'embarque donc. Deux coquilles de noix remplies de monde flottent à la rencontre du colosse. Nos touristes ont une peur effroyable, et à mesure qu'on approche un silence très expressif est l'expression très sinistre, des préoccupations de la société. On nous jette une corde. Par bonheur un homme l'attrape qui s'y pend, le bateau pend à cet homme, nos vies pendent à ce bateau qui secoué par ces manœuvres, et détourné violemment de sa direction, tend de toutes ses forces à se dépendre. C'est encore là un de ces moments où un honorable instituteur, volontiers s'rait pendre. (Voir le dessin, page 88)



Tout vient à point. Nous voici sur le colosse, et si peu que la machine ne creève pas, nous arriverons à Lucerne sans encombre. D'ailleurs nous avons passé sous la direction d'un capitaine modèle, d'un de ces amiraux de lac, de ces marins d'eau douce, crânes, habileurs, fumeurs, parlant par soixante chevaux, et qui se trouvent avoir eu en fait d'orages, tempêtes et vîteses, une carrière maritime tout autrement merveilleuse que les marins d'océan. Cette sorte de capitaines a surgi avec les bateaux à vapeur. Bons enfants, très-courtois, exacts dans leur comptabilité; ce sont là leurs attributs réels et solides; et puis marins, Salamandre, Eugène Sue, tribord et babord en diable; ce sont là leurs attributs artistiques, leurs ornements extérieurs, le champ où s'espace leur vanité, et ce besoin de paraître qui est si naturel à l'homme, et à vous aussi et à moi, mon frère.

À peine sur le pont, M. Töpffer intente à ce capitaine des observations critiques sur sa manière de ramasser le monde. Le capitaine lui fait trois histoires d'orages, et cinq histoires de manœuvres, après quoi venant à l'objet, il lui développe le raisonnement suivant: "Il n'y a aucun danger (c'est la thèse), car si le bateau part à l'heure, si la corde est bien lancée, si l'homme du bateau la reçoit, comme c'est son devoir, et si, outre toutes ces causes de sécurité, le lac est calme, que voulez-vous, Monsieur, au nom du ciel, que voulez-vous qu'il arrive?... Pendant que l'amiral fait ce raisonnement, le bateau s'ensable dans la baie de Meggis.... La marche est suspendue, la machine s'impatiente, le mécanicien se fâche, les chauffeurs sortent étonnés de leur fournaise, l'Amiral

s'en prend à tout le monde qui s'en prend à lui, et si le bateau ne se désensable pas, si l'amiral perd son tems à gronder le mécanicien, si, pendant qu'on se dispute, personne ne songe à dégager la vapeur, nous allons être lancés boullis aux nuages, ou rôtis sur le Righi-Culm.... C'est encore ici un de ces momens où un Instituteur honorable maudit les pistons, déteste la vapeur, et trouve que les Dieux eurent bien raison, qui punirent Prométhée pour avoir dérobé et porté

aux mortels le feu du ciel. Le bateau se désensable, et en même tems la pluie succède au soleil.

Nous avons trouvé sur le bateau notre ami et camarade Lerdonnet qui voyage en famille, et qui se fait des nôtres pour la journée. Nous y trouvons aussi des Anglaises à grand decorum superfin, gardant un quant à elles d'adieu et sentimental. Elles daignent pourtant daigner regarder avec curiosité un capucin, mais au lieu de s'approcher pour mieux voir, on va chercher ce pauvre barbu qui est mis en spectacle devant les jeunes Miss. Pendant qu'elles considèrent touristiquement cette intéressante bête curieuse, voici que M^r. le père, un très-gros gentleman, glisse et s'étend par terre, ce qui met fin à la présentation.



À Lucerne nous trouvons place à l'auberge du Cheval blanc. Il est de bonne heure. M^r. Töpffer donne le programme des divertissemens et repas; chacun s'en va se faire beau comme un astre. Bientôt l'éclatant cortège, sous la conduite d'Alfred de Sonnenberg qui est en séjour à Lucerne, se rend à la poste pour y chercher des nouvelles du logis. De là il va visiter les ponts, puis le lion et son vétéran, toujours le même et toujours tendant la main. Bonhomme pourtant, complaisant, et que la vue de cette jeunesse ragaille dit, comme c'est l'ordinaire chez les vieillards en qui le cœur bat encore. Il nous ajuste une échel-

le contre le rocher, Adolphe Hermann y grimpe, et les plus incrédules sont amenés à reconnaître que Adolphe Hermann leur grand et gros camarade tiendrait tout entier dans la patte du colosse.

Après cette visite, on procède aux emplettes. Plusieurs chapeaux ont fini leur tems; quelques souliers n'ont plus d'avenir; certain se pourvoit de tabac. Mais un instinct infailible dit que le dîner doit être prêt, et tout-à coup nous voici tous autour de la table. C'est alors que des Anglais qui sont à une table voisine font dire que nos Anglais aient à aller vers eux; et qu'on leur fait répondre, que, notre adresse, c'est autour de la soupe. L'un de ces personnages rencontrant Dignier qui est de taille, et favorise, lui dit plus tard: Avez-vous, Monsieur, des Anglais parmi vos élèves? — Non, dit Dignier, et il dit vrai, puisqu'il n'a point d'élèves.

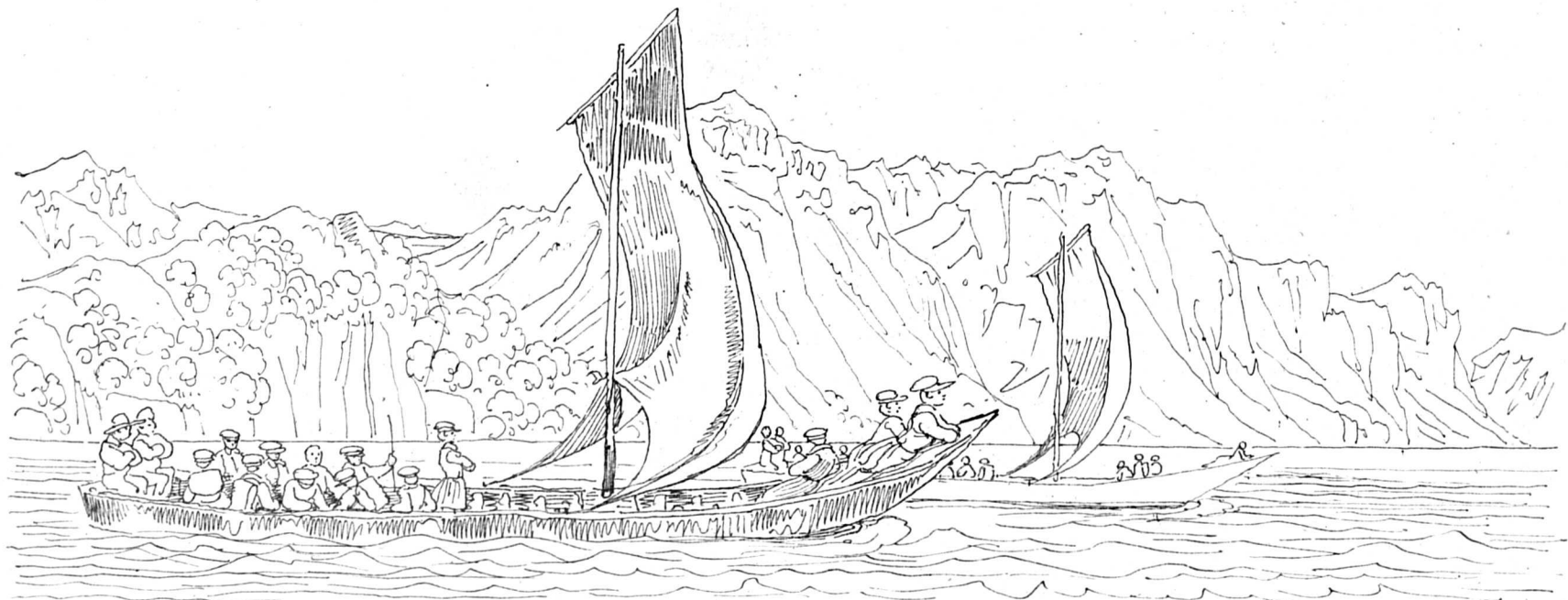
Pendant que nous tablons, un orage éclate, le tonnerre gronde et la pluie tombe par torrens. C'est une sensation délicate pour des voyageurs de notre sorte, qui comparent les délices de leur situation présente, avec cette tempête qui leur est épargnée. Au désert, les numismates sortent leurs liards, et la blanche nappe se couvre de batzen craquelés. Duval classe et reclasse. M^r Töpffer est assailli de demandes de fonds: on dirait la banque d'Amsterdam. Sur ce, bon soir; et sommeil général.





Au réveil, il se trouve que la pluie tombe toujours par torrens, en sorte que nous prenons le parti de n'en prendre aucun, jusqu'à ce que le Baromètre soit revenu à des procédés meilleurs. Vers dix heures il paraît s'amender, le signal du départ est donné, et nous nous acheminons vers Winkel pour nous y embarquer. Alfred de Bonnenberg nous fait ici la conduite, et Duval se ficelle le mollet; à cause des indocilités de sa jarretière qui lui tombe sans cesse sur le coude-pied, comme un anneau.

Winkel est un délicieux petit golfe, où sont quelques bateaux abrités sous les noyers de la rive. M. Föppler en prête deux, et le temps paraissant calme, on cingle vers le golfe d'Alpnach, dans l'Underwald. Mais voici qu'entrés dans ce dernier golfe nous y trouvons des vagues qui grossissent incessamment sous le souffle d'une brise très-fraîche. Heureux



sement ce vent nous est directement favorable. Nos bateliers hissent les voiles et croisent les bras; les deux esquifs quelque bien remplis rasent légèrement le dos des vagues, et au bout de quelques instans ils nous ont déposés sur la plage d'Alpnach. Ces instans ont paru longs à M^r. Töpffer, éditeur responsable; et à Heath et Blanc, navigateurs affadés par le balancement poétique de l'embarcation.

Rien de plus frais, de plus paisible, de plus helvétique, que tout ce valloir d'Underwald, surtout à ce moment où un beau soleil succédant à la pluie, dore les rochers et fait resplendir les pelouses. À peine rencontrons-nous quelques naturels, même dans les villages, même dans la capitale, où nous ne trouvons à acheter que du pain et des prunes: ce sont les seules friandises mises en vente, dans les deux seules boutiques, de l'unique rue.

Comme nous passons devant une chaumière, les sons d'une guitare frappent notre oreille. C'est un gros homme en blouse qui accorde son instrument. M. Töpffer le prie de nous chanter quelque air. Las moi, dit-il, mais ma servante si vous ne lui faites pas trop peur. Toute la caravane s'étend sur le gazon, et bientôt paraît une jeune fille extrêmement timide qui s'assied devant le seuil, et qui chante pour obéir à son maître, bien plus que pour complaire à l'illustre société.



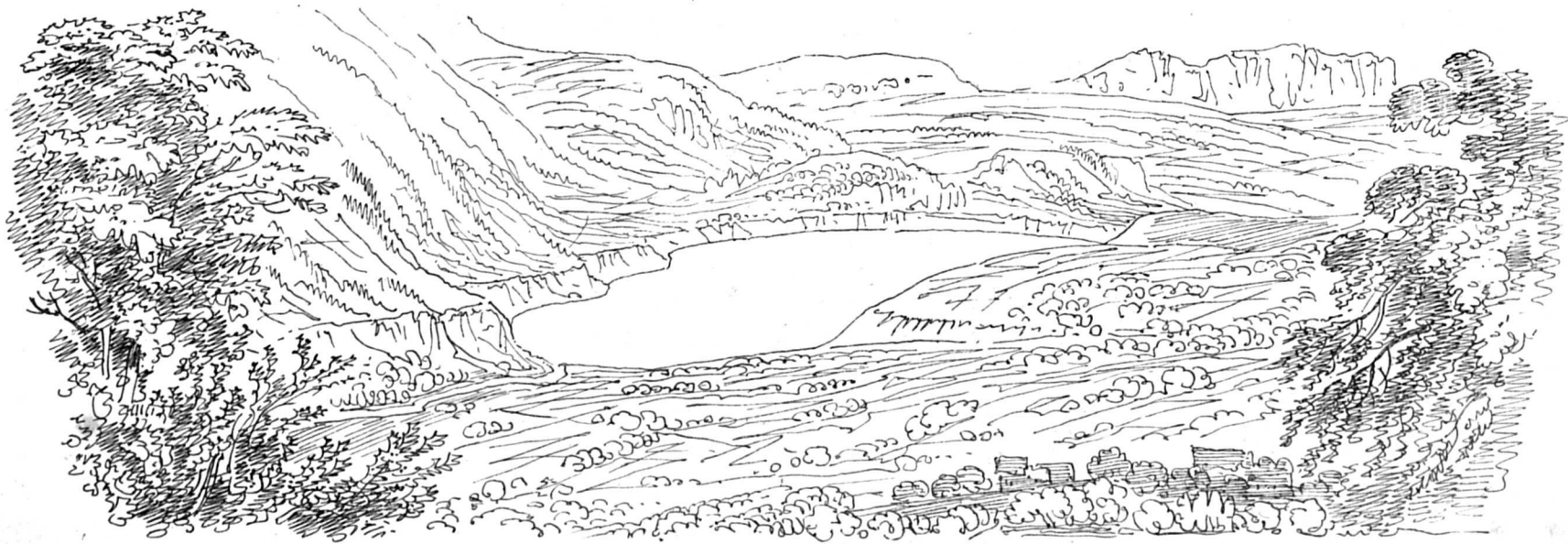
Sa voix est agréable et d'une justesse parfaite; elle s'accompagne avec goût, la scène est pittoresque, le plaisir inattendu, en sorte que nous passons là une de ces demi-heures qu'on ne peut pas plus faire naître qu'on ne peut les oublier. Toutefois la chose déplaît à un gros barbichon de chien qui grogne dans sa toison et s'obstine dans des accompagnements bilieux.

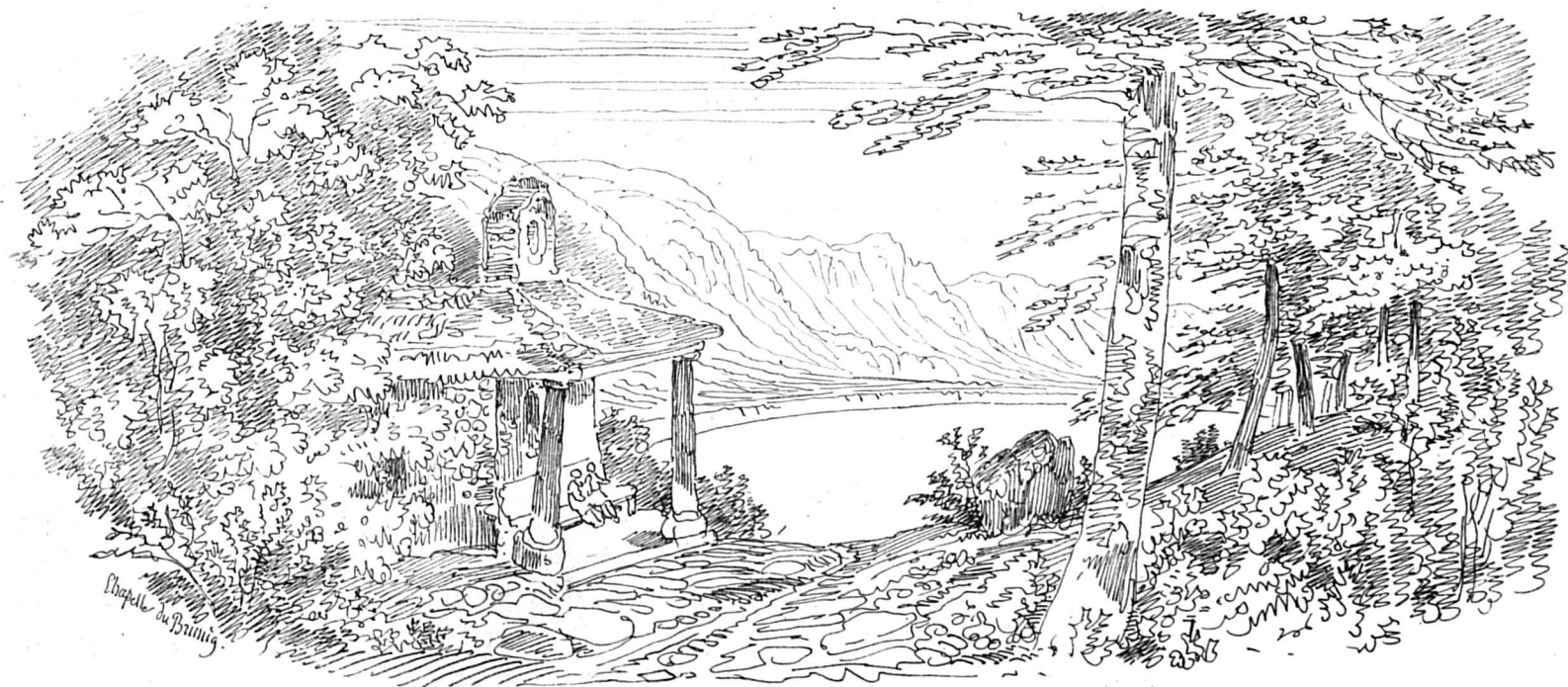
Cependant nous atteignons bientôt après au lac de Lüngern, moins joli, mais plus célèbre, depuis que les riverains ont entrepris de le visiter. M. Déjean avec un guide ^{descend} dans l'ancien lit pour visiter la galerie d'écoulement, tandis que, de la route, nous considérons le pourtour du lac. L'ancienne rive est partout visible, c'est une longue ligne où s'arrête la vieille et robuste végétation. Au dessous ce sont des rocs ou des terrains à peine recouverts d'un duvet

d'herbes tendres. Un petit lac qui sera fort joli dans deux siècles, occupe le fond du vallon. Mais ce qui est curieux, c'est que depuis que les eaux ont cessé de contenir les terrains, plusieurs d'entre eux sont descendus avec arbres et maisons, et se trouvent actuellement dans l'ancien lit du lac sans qu'au premier abord on sache bien comment ni pourquoi. Ces terrains voyageurs ont beaucoup perturbé la Commune de Lüngern, et jeté dans l'angoisse tous les municipaux.

Que dirions-nous si, un beau jour, notre Canton se déversait, hommes, bois et villas sur les contrées voisines? Que diraient nos particuliers ne trouvant plus à sa place leur maison de campagne? Nos bandes noires allant repêcher leur serviette dans la pente du Rhône, et dans que personne encore les y invitât! Cela n'arrivera pas, mais ce qui pourra arriver avec le progrès, ce sera de vider aussi notre lac, et tout aussitôt les villes riveraines descendront la pente pour se rencontrer au fond: Lausanne et Genève, Morges et Thonon.

Nous donnons ici une vue du lac de Längern dans son état actuel. C'était un des plus pittoresques de toute la Suisse, l'un des mieux encoiffés; il a perdu de sa beauté, mais pas autant cependant que nous nous y étions attendu. Après avoir admiré suffisamment, nous gagnons la petite auberge de Längern: maison de bois, escaliers rotatoires, hôtes empressés, un de ces logis qui nous conviennent tout particulièrement pour les motifs qui sont expliqués dans le préambule de cette relation.





Nous ne connaissons pas de plus jolie vallée à parcourir que l'Unterwald, pour peu que l'on fasse cas des beautés pittoresques, des impressions agrestes, et de la douce solitude d'un pays de pâtres. De plus les manières d'y entrer, et celles d'en sortir, sont également agréables. Nous sommes venus par eau, aujourd'hui nous voici acculés contre les parois du Brünig, qu'il nous faut escalader absolument, si nous n'aimons mieux rebrousser vers Alpnach.

Le Brünig est une montagne peu élevée, où la végétation doit se montrer dans toute son élégante splendeur. Du côté de l'Unterwald, on gravit un sentier presque tout taillé dans le roc, et à mesure qu'on s'élève, les lacs de Sünegern et de Sarnen se montrent dans tout leur pourtour, encaissés entre des parois verdoyantes, d'un aspect à la fois gracieux et sévère. Au haut du sentier, il y a une petite chapelle, dont le porche abrite un banc, où le voya-

geur s'assied pour regarder encore ce beau paysage dont la vue va lui être dérobée. Qui donc s'est assis sur ce banc et n'en a pas gardé la mémoire? Qui donc s'est reposé sur ces planches, sous ces hêtres, en face de cette poétique nature, et n'est pas charmé par le seul souvenir de ces impressions si pures, si vives, si aimables!



Au delà de la petite chapelle, on chemine pendant une heure sur le sommet sinueux et boisé de la montagne. On aperçoit quelques hautes cimes qui appartiennent aux montagnes voisines, mais plus de lacs, plus d'habitations, et cependant rien de sauvage; c'est là le caractère du Brünig, et c'est ce qui nous porterait à comparer ces solitudes à celles des montagnes de la grande Charente dans le Dauphiné. Ce sont des bouquets de sapins, des groupes de hêtres, plutôt que des bois, et, des uns aux autres, des pelouses fraîches et riantes. Lorsqu'on atteint l'autre revers, l'on a autre-

vers des trouées du feuillage, l'aspect des vallées de Meyringen et de Brientz, l'une toute de prairies où serpente le filet de l'Aar, l'autre toute d'escarpemens qui plongent en s'y réfléchissant dans l'impide miroir du lac.

De nombreuses colonies d'écureuils vivent et jouent dans cette contrée solitaire. Adolphe l'oiseleur, en avise deux qui viennent de graver un sapin isolé, et d'une immense hauteur. Aussitôt il nous appelle à son aide, et après nous avoir disposés en cercle autour de l'arbre, il grimpe de branche en branche, assez haut pour pouvoir en ébranler vivement la cime. Les deux jolis animaux qui s'y sont réfugiés semblent tenir conseil, puis, au même instant, il s'élancent et viennent tomber en dehors du cercle. Avant que nous ayons pu les atteindre ils sont déjà sautillant parmi les branchages d'un bouquet

voisin, et l'oiseleur Adolphe redescend tranquillement son sapin.

Nous déjeûnons à Brientz dans une salle garnie d'objets en bois sculpté, et ici commence une série d'emplètes qui va se poursuivre de lieu en lieu jusqu'à Fribourg. Déjà en quittant Brientz, la plupart des voyageurs portent sur le dos, ou sur le ventre, une caisse qui contient leurs trésors, et qui leur donne l'air de faire voir la marmotte en vie. Ces objets en bois sont en effet de charmans souvenirs à rapporter, et de charmans présens à faire. Dommage seulement qu'on en ait étendu le marché jusques dans toutes les grandes villes. Il y a peu d'années qu'on les achetait encore du pâtre même qui les avait travaillés. Aujourd'hui on les fabrique par masses, et en même tems que l'exécution s'en est perfectionnée au moyen d'outils nouveaux, et de modèles venus de dehors, ils perdent peu à peu le style suisse, et ce cachet d'intelligence et de pensée, qui se retrouve dans les œuvres les plus grossières, lorsqu'elles sont l'ouvrage de l'homme, et non le produit d'un procédé. Le procédé tue et tuera l'art. M^r. Daguerre y aura contribué pour sa bonne part.



M^r. Töpffer frète ici deux embarcations, toujours deux: c'est son principe à lui que de ne pas mettre tous ses œufs dans un panier, et les bateliers aiment fort ce bon principe là. De plus il dit et redit par intervalle à ces bonnes gens: Am Lande! ou point de trinkgeld; au moyen de quoi nous rasons la rive jusqu'à Interlaken, où nous arrivons sans encombre. Les bateliers reçoivent un gros pour boire, et ce principe là, leur plaît aussi.

À Interlaken les emplètes recommencent de plus belle, nous arrivons à Nidhaud surchargés de marchandise. Il y a affluence sur le bateau, sans compter une division des Jésuites de Fribourg. Nous en rencontrons souvent. Ils voyagent absolument comme nous, et ils se font remarquer par leurs manières agréables et polies.

La soirée est magnifique, et le lac très-agité. Notre machine à haute pression pour peu qu'elle ne saute pas est excellente. Malheureusement le bois est à bon marché dans la contrée, et les chauffeurs font un feu d'enfer, ça

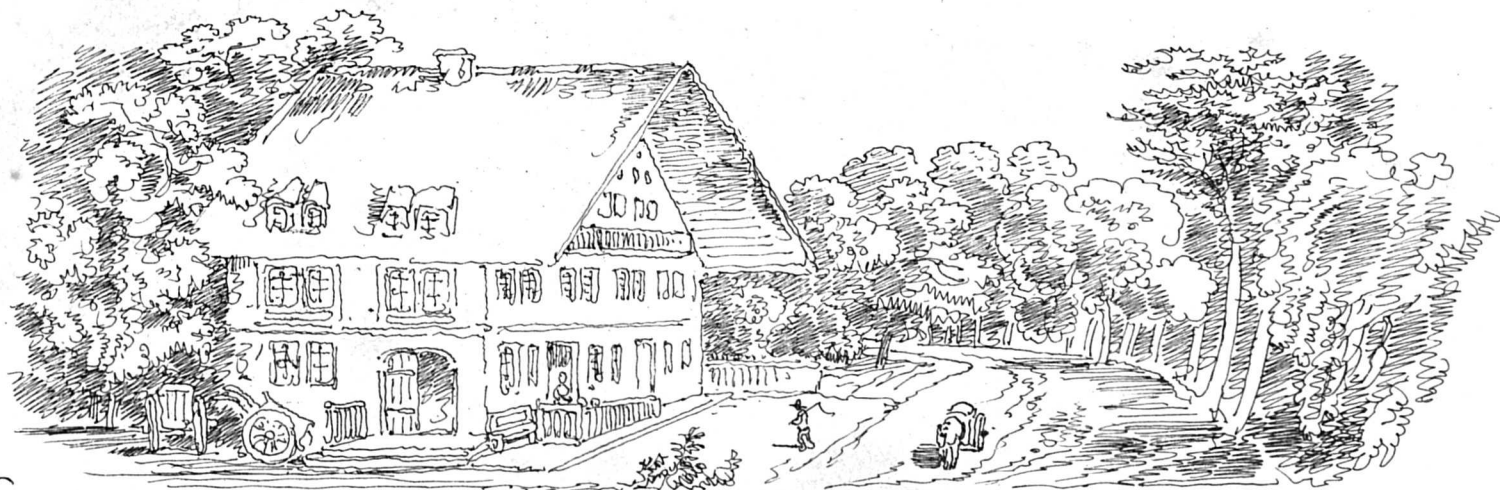
fait réfléchir. De plus on n'aperçoit d'autre mécanicien que la mécanique. Ça fait aussi réfléchir. M^r. Topffer



dessine, un amateur s'approche. C'est, dit-il, absolument mon genre, que vous faites là, Monsieur. Je vous demanderai seulement dans quel sens vous faites vos baches. — Ainsi, Monsieur. — Mon genre, mon genre, absolument!

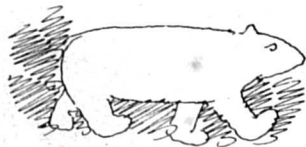
Cet amateur est un touriste, de l'espèce de ceux qui n'y comprennent rien, mais qui sont émerveillés tout de même. Il se fait de ce qu'il voit, de ce qu'il a vu, de ce qu'il verra, les idées les plus fabuleuses, et il bâtit là-dessus les satisfactions les plus grandes. À peine débarqué à Thonne on lui parle de chiens de Terre-neuve, il embrouille cela avec les chiens du St. Bernard, et son guide lui demandant s'il doit lui en acheter: Je ne vois, dit-il, aucun inconvénient à ce que j'aie trois terre-neuve. Plus tard nous rencontrons dans la rue un gros gaillard qui ploie sous le faix de trois mâlins, qui sentent fièrement l'ours de Berne. Ce sont les terre-neuve de l'amateur, qui trouvera peut-être qu'il y a bien qu'un inconvénient à la chose.

Boutiques de sculptures, de peintures, panoramas, terre-neuve, on trouve de tout cela à Thonne qui est devenu le grand Bazar des touristes. Nous y trouvons un excellent souper à la Croix blanche.



Nous nous levons de bonne heure pour aller déjeuner à Munzigen, à moitié chemin de Berne. Le temps est magnifique, le froid très-vif. La route est couverte de campagnards se rendant au marché. Il n'y a peut-être pas un coin du globe qui donne, plus que cette admirable vallée, l'idée de l'abondance, du confortable agreste, du dernier raffinement de la civilisation agricole. A chaque instant nous nous arrêtons devant les fermes pour admirer, mille soins, mille commodités, dont nous autres, messieurs nous sommes à cent lieues, dans le genre de vie qui nous est propre.

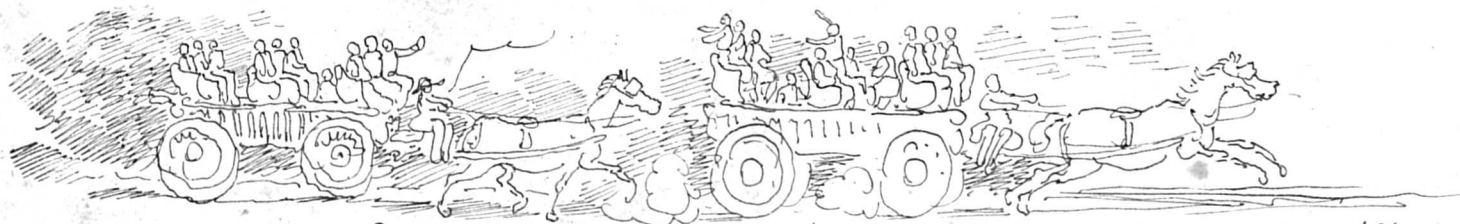
De très-bonne heure nous sommes à Berne, et le programme de la journée est donné. Il est très-conforme à celui de nos autres séjours à Berne, ce qui nous dispense d'y revenir ici.



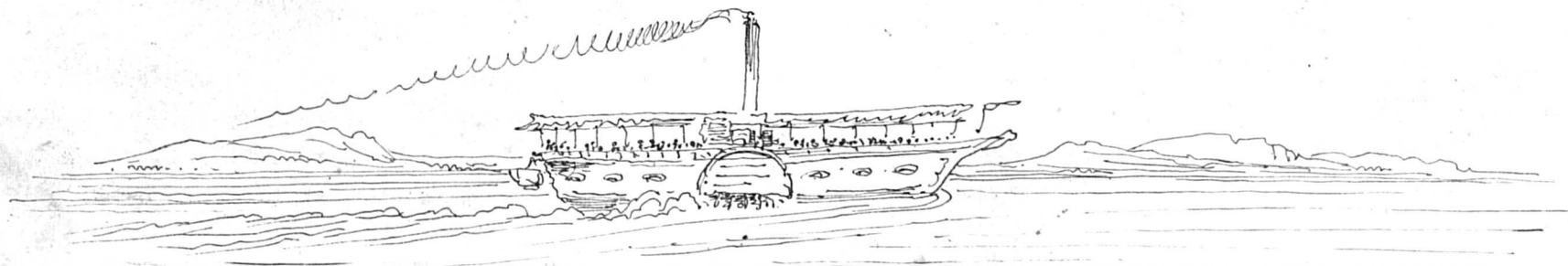


Encore sur nos jambes jusqu'à Fribourg. Nous avons déjeuné à Berne; sur la route nous vivons de prunes et de haltes, et d'éclats de rires. Plusieurs se démoralisent, y compris le chef, et ce ne sont pas les moins gais. Et puis nous voici à Fribourg, et le pont, et les orgues, et un grandissime souper, un banquet à tout rompre, sans aucune parcimonie de la bourse commune, conformément aux principes énoncés dans le préambule





Autre douceur ce jour-ci. Ce sont des chars et qui ne sont pas doux pourtant, mais délicieux pour nous, et de plus chars à banes, c'est-à-dire, tout ouverts, ne prenant rien sur le paysage, ne gênant aucune de nos communications. Sur ces deux chars nous entrons triomphalement à Sevey, où il y a un nouveau banquet dans l'excellent hôtel des Trois Couronnes.



Le quatre septembre nous nous embarquons sur le *Sémar* pour regagner nos foyers où nous arrivons enchantés de notre voyage, et tout prêts à recommencer si l'on voulait.

